

**Un Billet
d'avion pour
l'Afrique**

Maya Angelou

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



Maya
Angelou

Un billet d'avion
pour l'Afrique

Le
Livre
de
Poche

MAYA ANGELOU

*Un billet d'avion
pour l'Afrique*

Mémoires

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ETATS-UNIS)
PAR LORI SAINT-MARTIN ET PAUL GAGNÉ

*Ce livre est dédié à Julian et à Malcolm
de même qu'à tous les disparus qui,
avec passion et gravité, ont cherché un foyer.*

Remerciements

Un merci tout particulier à Ruben Medina et à Alan Palmer pour leur amour fraternel et leurs rires au fil des ans. Merci à Jean et Roger Genoud pour leur camaraderie tout au long de nos bizarres et riches années, à Seymour Lazar, qui a cru à mes ambitions juvéniles, et à Shana Alexander, qui m'a parlé du mystère du retour. Merci à Anna Budu-Arthur de toujours être ma Sœur.

Les brises de la nuit ouest-africaine, intimes et timides, léchaient les cheveux, transperçaient les robes de coton avec une familiarité inconvenante, puis s'évanouissaient dans l'obscurité absolue. La lumière du jour se montrait elle aussi insistante, en beaucoup plus effronté et inconsidéré. Elle éblouissait, embrouillait la vue. Elle s'immisçait sous mes paupières closes, me tirait d'un lit qui ne m'appartenait pas et me lançait dans des rues toutes nouvelles.

Après avoir passé près de deux années au Caire, j'étais venue à Accra avec mon fils Guy, qui allait commencer ses études à l'Université du Ghana. Je comptais passer deux semaines dans cette ville chez l'ami d'un collègue, aider Guy à s'installer dans la résidence étudiante et me rendre au Liberia, où un poste m'attendait au ministère de l'Information.

Guy avait dix-sept ans et beaucoup de débrouillardise ; j'avais trente-trois ans et beaucoup de détermination. Nous étions des Noirs américains en Afrique de l'Ouest, où, pour la première fois de notre vie, la couleur de notre peau était considérée comme normale et naturelle.

Guy, qui avait terminé ses études secondaires en Égypte, parlait bien l'arabe et jouissait d'une excellente santé. Il apprendrait rapidement une langue ghanéenne, jurait-il, et se tirerait très bien d'affaire tout seul. Au Caire, j'avais réussi comme journaliste et échoué lamentablement comme épouse, et la fin de mon mariage avait été marquée par un semblant de dignité en public et par un océan de larmes secrètes. Les pleurs derrière moi, désormais, je volais vers une nouvelle aventure. L'avenir recelait toutes les promesses.

Pendant deux jours, nous avons ri, Guy et moi. Nous contemplions les rues ghanéennes et riions. Nous écoutions les langues mélodieuses et riions. Nous nous regardions et riions aux éclats.

Le troisième jour, Guy, parti en excursion, fut blessé dans un accident de voiture. Il se fractura un bras et une jambe et se cassa le cou.

Les mois de juillet et août 1962 s'étirèrent, tels de gros hommes qui bâillent après un festin. Ils avaient tout lieu de jubiler, ceux-là, car ils m'avaient mangée tout entière. Avalée tout rond. Ils m'avaient vidée de mes forces vives, non pas avec précipitation, mais lentement, avec la patience obscène de ceux qui sont sûrs de leur victoire. Je devins

une ombre dans les rues chauffées à blanc, un spectre sombre à l'hôpital.

Je ne tirais aucun réconfort du fait que les médecins et les infirmières qui rôdaient autour de Guy étaient noirs, ni de la compagnie des Noirs américains expatriés qui, mis au courant de notre malheur, venaient meubler les longues heures d'attente. Les allégeances raciales et les affinités culturelles ne voulaient plus rien dire.

Malgré de vaillants efforts, je n'arrivais pas à afficher le stoïcisme de Guy. Semaine après semaine, il restait immobile, cloîtré dans sa prison de plâtre, d'où seuls émergeaient son visage, un bras et une jambe. Il avait beau me répéter qu'il se remettrait et qu'il serait encore plus fort qu'avant, ses promesses me plongeaient dans un mutisme incrédule. Moins timorée, j'aurais maudit Dieu. Avec une autre éducation que la mienne, j'aurais été jusqu'à nier Son existence. Faute de courage et de précédents historiques, je bouillais intérieurement, à la manière d'un taureau aveuglé dans une stalle en métal.

Guy, il est vrai, savait qu'un éternuement inopiné et très violent pouvait provoquer le choc de vertèbres fracturées avec sa moelle épinière et le tuer ou le paralyser sur-le-champ, mais son grand enthousiasme pour la vie demeurerait superficiel. Il n'avait pas encore assez vécu pour tomber profondément amoureux de cette expérience d'une délicieuse brutalité. Il aurait pu s'envoler en flottant vers un autre lieu, à supposer qu'un autre lieu existe, et son innocence juvénile lui aurait assuré une auréole, des ailes, une harpe, de l'ambrosie, du lait gratuit et une absence totale d'attendrissement nostalgique. (Mon enfance avait été bercée par les *spirituals*, où on attend avec impatience de « voir sa vieille mère dans la gloire » ou de « retrouver ses enfants chéris au ciel », mais les paroliers même les plus imaginatifs n'auraient jamais osé laisser entendre que ces âmes qui s'ébattaient dans l'au-delà avaient ne fût-ce qu'une pensée pour ceux d'entre nous qui continuions de nous escrimer ici-bas.) Mon malheur me rappelait que, pour ma part, je risquais de me retrouver sans gouvernail.

J'avais vécu dans ma famille jusqu'à la naissance de mon fils, dans le courant de ma seizième année d'existence. Il avait deux mois lorsque je l'avais juché sur ma hanche gauche avant de quitter la maison de ma mère ; depuis dix-sept ans, nous avions été le centre et le foyer l'un de l'autre, sauf pendant l'année que j'avais passée en tournée. Il pouvait mourir, si tel était son désir, et aller là où vont les morts, je serais pour ma part privée de mon chez-moi.

L'homme responsable de l'accident vacillait au pied du lit. Il était de nouveau soûlé ou, deux mois après l'accident, peut-être n'avait-il pas encore dessoûlé. Lui, organisateur de l'excursion et propriétaire de la voiture, était tombé ivre mort sur la banquette arrière et avait laissé le volant à Guy, qui s'était efforcé de remettre en marche le moteur calé. Un camion avait quitté la route dans une côte et heurté de plein fouet la voiture de Richard, qui s'en était tiré sans une égratignure.

Ondulant mollement dans la chambre, il me regarda d'un air timide.

– Salut, sœur Maya.

Je le détestai encore davantage à cause de sa diction pâteuse. Le désir de tordre son cou maigre me consumait. Je me détournai de ce vaurien pour regarder mon fils. Le plâtre naguère blanc qui emmaillotait son corps et encadrait son visage avait jauni et commençait à se désagréger.

Je lui parlai de la voix douce qu'on réserve aux très vieux, aux très jeunes et aux grands malades.

– Comment te sens-tu aujourd'hui, mon chéri ?

– Richard t'a saluée, maman.

La désapprobation avait transformé en grommellement sa voix déjà basse.

– Salut, Richard, bredouillai-je dans l'espoir que celui-ci ne m'entendrait pas.

Le mot pénétra le brouillard éthylique et l'homme se lança lourdement dans un soliloque contrit qui mit ma patience à rude épreuve.

– Je suis désolé, sœur Maya, tellement désolé. Je donnerais n'importe quoi pour être là sur ce lit... Si seulement c'était moi qui...

J'étais du même avis.

Ayant enfin terminé d'exprimer ses regrets, il dit au revoir à Guy et me serra la main. Le contact me répugnait, mais Guy m'observait. Un sourire imbécile aux lèvres, je dis :

– Au revoir, Richard.

Après son départ, je me hâtai de vider le panier de provisions que j'avais apporté. (Les meurtrissures et même les os cassés ne modèrent nullement l'appétit adolescent.)

La voix de Guy me stoppa tout net.

– Viens où je peux te voir, maman.

Comme le plâtre l'empêchait de se tourner, les visiteurs devaient se placer directement dans son champ de vision. Je posai le panier et

allai me poster au pied du lit.

La colère voilait son visage.

– Je suis ton seul enfant, maman, mais n’oublie pas que c’est ma vie, pas la tienne. L’épine du buisson que l’on a soi-même planté, nourri et taillé entame plus profondément la peau et fait saigner davantage. Au supplice, j’attendis que Guy poursuive. Il avait les yeux dédaigneux, une moue méprisante.

– Si moi je me rends compte que Richard souffre plus que moi, pourquoi ne veux-tu pas le voir, toi ? Tous tes sermons sur la tolérance n’étaient donc que du vent ? Et tes belles paroles sur la compréhension ? Ne dis-tu pas qu’il faut « marcher un mille dans les chaussures de l’autre » avant de le critiquer ?

Évidemment, j’y croyais en théorie, dans les conversations portant sur les scélérats défavorisés, incompris et opprimés. S’agissant de la brute épaisse qui avait failli tuer mon fils, c’était une autre paire de manches.

Je mentis et dis :

– Ce n’étaient pas des paroles en l’air.

Guy sourit et dit :

– Je sais, maman. Tu es bouleversée, c’est tout.

Au centre du plâtre, son visage était illuminé par le pardon.

– Ne t’en fais plus. Je vais bientôt sortir d’ici, et tu pourras partir au Liberia.

Je fis de mon amertume une petite boule et l’avalai d’un trait. Je grimaçai, puis m’efforçai de sourire.

– Tu as raison, mon chéri. Je vais me calmer. Comme toujours, nous avons trouvé matière à rire. Il mangea maladroitement à l’aide de sa main gauche indemne ; dès qu’il tenait fermement sa nourriture, il faisait semblant de ne plus savoir où se trouvait sa bouche. Des miettes jonchaient sa chemise d’hôpital.

– Je vais y arriver, m’man. Je te promets de ne pas me laisser mourir de faim.

Nous jouâmes à des jeux de lettres et les heures de visite passèrent rapidement.

Trop vite, j’étais de retour dans la rue colorée avec un panier vide dans les mains et ma tête qui flottait dans l’air solitaire.

Je connaissais quelques personnes qui me recevraient, mais à contrecœur, car je n’avais rien à offrir à personne, sinon une mine d’enterrement et un cœur qui s’apitoyait sur lui-même, et je n’avais

nulle intention d'y changer quoi que ce soit. Les Noirs américains de ma génération ne voyaient pas d'un bon œil les chagrins ostentatoires, sauf pendant les funérailles ou tout de suite après. Chacun devait aux autres et à lui-même de détendre l'atmosphère en souriant, de repousser de nouveaux assauts de tristesse en riant. Après tout, cette attitude avait bien servi notre peuple pendant des siècles, non ?

Lors de notre première soirée au Ghana, notre hôte (l'ami d'un ami, sans plus) avait invité des Noirs américains et des Sud-Américains expatriés à venir nous rencontrer. Après mon séjour à New York, je connaissais déjà Julian Mayfield et sa splendide épouse, Ana Livia, docteur en médecine, mais les autres m'étaient tous inconnus. Cependant, il existe une sorte de parenté entre les nomades, aussi tangible que le lien qui unit les évêques ou les brigands entre eux. Nous nous étions aussitôt reconnus ; une heure plus tard, nous échangeions des anecdotes, des contacts et même des adresses.

Alice Windom, bel esprit de St. Louis, et Vicki Garvin, douce New-Yorkaise, étaient au nombre des Américains qui riaient et s'amusaient dans le petit salon. Au cours des deux années qu'il venait de passer auprès de nombreux Noirs américains, Guy, d'adolescent précoce, était devenu un jeune homme accompli. À l'idée de se débrouiller parmi de fins causeurs, il ne se tenait plus de plaisir.

Tous les émigrés louèrent le Ghana et contestèrent mon intention de m'établir au Liberia. Rien n'aurait servi de leur dire que j'avais un ardent besoin de sécurité et que j'étais prête à accepter à peu près n'importe quelle situation permanente en Afrique. Bien qu'au fait de la situation, ils avaient continué de me taquiner. L'un d'eux me demanda :

– Vous vous souvenez de la chanson de Ray Charles dans laquelle il dit : « Quand on quitte New York, on ne va nulle part » ?

Je m'en souvenais.

– Eh bien, quand on quitte le Ghana pour aller au Liberia, on ne va pas en Afrique. En fait, on ne va nulle part.

J'avais beau savoir que les Libériens étaient aussi africains que des tambours congolais, je respectai la tradition et laissai les railleurs s'en donner à cœur joie.

Alice me donna le conseil suivant :

– Ma chérie, tu devrais plutôt rester ici, trouver du travail et t'installer. Il n'y a rien de mieux que le Ghana et il y a bien pire.

Tout le monde rit et lui donna raison.

Les échanges rapides et les plaisanteries me rappelaient notre pays et je fus ravie de montrer que je savais me comporter en compagne de

Noirs. Je ris aussi fort que les railleurs et me délectai de l'esprit de camaraderie.

Mais l'accident de Guy effaça jusqu'aux traces de leurs noms, de leurs visages et de leur convivialité. J'avais l'impression de n'avoir rencontré personne, de ne connaître personne et d'avoir vécu toute ma vie dans la peau de la mère désespérée d'un garçon grièvement blessé.

La tragédie, aussi grave fût-elle, a tôt fait de lasser ceux qui ne sont pas sous l'emprise de sa caresse enveloppante. Mon hôte, débordant de sympathie au départ, se désintéressa peu à peu de mon malheur et de moi. Au bout de quelques semaines, son malaise parvint même à pénétrer la carapace de mon égocentrisme. Lorsque Julian et Ana Livia Mayfield m'autorisèrent à entreposer mes livres et mes vêtements chez eux, je remerciai mon hôte du bout des lèvres et emménageai dans une chambre minuscule de la YWCA. Je centrerais mon attention sur moi-même et, occasionnellement, sur Guy. À la réflexion, sans doute étais-je soulagée par le fait que personne ne comptait sur ma compagnie ; j'ajoutai pourtant le rejet au chapelet de mes griefs.

Par un beau matin ensoleillé, je trouvai Julian qui m'attendait dans le lobby de la YWCA. Sa beauté attirait les regards et les fous rires de jeunes filles qui, assises sur des chaises en vinyle, faisaient semblant de lire.

– Je t'emmène voir quelqu'un. Quelqu'un que tu dois connaître.

Il me regarda sans sourire. Il était grand, noir, solide et brusque.

– Il faut que tu parles à quelqu'un, à une femme. Allez, en route.

Son attitude possessive me déplaisait, mais je n'eus pas l'énergie de lui dire qu'il n'était pas mon frère, ni même un ami très proche. Incapable de lui opposer de la résistance, je le suivis jusqu'à sa voiture.

– Il faut que quelqu'un te dise que tu t'es déjà assez apitoyée sur ton sort. Tu te laisses aller. Regarde tes vêtements. Regarde tes cheveux. Merde, c'est Guy qui s'est cassé le cou. Pas toi.

La colère me monta à la bouche, mais je retins mes mots brûlants et me tournai vers lui. Il surveillait la route, mais le profil que je voyais était tendu : ses yeux ne clignaient pas et ses lèvres charnues faisaient la moue.

– Tout le monde comprend... dans la mesure où on peut comprendre la souffrance d'autrui... mais tu... tu en oublies tes manières. Merde, fille, tout le monde est triste pour toi, mais personne

ne te doit rien. Tu le sais, ça. N'oublie pas d'où tu viens. Ta mère ne t'a pas élevée dans un chenil, que je sache.

Les Noirs tolèrent les taquineries, les railleries, les âneries, les insinuations, le manque de respect, les jurons et même, dans certaines circonstances particulières, les insultes pures et simples, mais les attaques contre la famille exigent une riposte immédiate.

– Comment se fait-il que tu me connaisses si bien ? Est-ce parce que mon papa rendait visite à ta maman chaque fois qu'il sortait de la maison ?

Je m'attendais à une explosion de la part de Julian. Or, sa réaction me prit totalement au dépourvu : il éclata d'un gros rire retentissant. Le volant presque abandonné à lui seul, la voiture vacilla et ralentit. À mon tour, je fus prise de fou rire, et je tirai sur la manche de son veston et tapai sur mon genou. Par miracle, nous ne quittâmes pas la route. Nous riions encore lorsqu'il se rangea dans une allée et coupa le moteur.

– Tu vas t'en sortir, fille. Tu n'as pas oublié l'essentiel. Tu sais te défendre. Tout ce que tu dois te rappeler, à présent, c'est... qu'il faut parfois se défendre contre soi-même.

Dehors, Julian me serra dans ses bras et m'entraîna vers le Théâtre national du Ghana, bâtiment rond et blanc étreint par des arbres vert-noir.

Efua Sutherland aurait pu servir de modèle à l'auteur du premier buste de Néfertiti. Grande, mince, noire et ravissante, elle s'exprimait à voix si basse que je devais me pencher pour saisir ses paroles. Elle arborait une mine impénétrable, aussi affirmée qu'un parfum capiteux, et une robe blanche austère qui descendait jusqu'à terre.

Pendant que Julian lui faisait le récit de mon malheur et concluait en disant que mon enfant unique se trouvait, en ce moment même, à l'hôpital militaire, elle resta assise, immobile. Lorsque Julian se tut et la fixa ostensiblement, je fus heureuse de constater que le visage serein d'Efua ne se décomposait pas sous l'effet de la pitié. Elle garda le silence et Julian poursuivit :

– Maya est écrivain. Nous nous sommes rencontrés au pays. Elle a travaillé pour Martin Luther King. En gros, elle est seule au monde. Il faut donc que je sois comme son frère, mais elle a besoin de parler à une femme. Et bientôt, il va lui falloir du travail. Efua ne dit rien d'abord, mais elle finit par se tourner vers moi, et j'eus la sensation d'être absorbée tout entière. Le moment s'éternisa.

– Maya, dit-elle en se levant pour s'avancer vers moi, sœur Maya, nous te chercherons un emploi plus tard, mais, pour le moment, il te

faut une sœur amie.

Je n'avais pas pleuré depuis l'accident. Dans le premier hôpital, j'avais aidé les infirmiers à déposer le corps inerte de Guy sur la table de radiographie, aidé ceux qui avaient poussé son brancard jusqu'à l'ambulance, avant son transport vers un autre hôpital. J'avais dormi, émergé du sommeil, marché et vécu dans une atmosphère lourde qui n'autorisait que des respirations superficielles et des gestes mécaniques, routiniers.

Efua posa sa main sur ma joue et répéta :

– Tu as besoin d'une sœur amie, ma sœur, parce que tu as besoin de pleurer et besoin de quelqu'un pour veiller sur toi pendant que tu pleures.

Ses gestes et sa voix étaient hypnotiques. Je commençai à pleurer. Elle me caressa la joue pendant une minute, puis retourna s'asseoir. Elle se mit à parler avec Julian d'autres sujets. Je pleurais toujours, gênée de ne pas pouvoir m'arrêter. Quand j'étais petite, ma grand-mère me regardait faire et disait : « Attention, ma sœur. Plus on pleure, moins on fait pipi. Et faire pipi est plus important. » Plus moyen de fermer le robinet, je devais aller jusqu'au bout de mes larmes. Je n'avais aucun pouvoir sur leur débit.

Efua renvoya Julian en lui donnant l'assurance qu'elle me ferait raccompagner à l'hôpital. Je la regardai, mais elle s'était doucement repliée sur elle-même, et j'eus le loisir de pleurer tout mon soûl, de laisser s'épancher l'amertume et l'apitoiement des derniers jours.

Lorsque j'eus terminé, elle se leva et me tendit un mouchoir.

– À présent, ma sœur, il faut manger. Manger et boire. Refaire tes forces.

Elle convoqua son chauffeur et nous fit conduire chez elle.

Poète, dramaturge et professeur, elle dirigeait le Théâtre national du Ghana. Dans la voiture, nous parlâmes de Shakespeare, de Langston Hughes, d'Alexander Pope et de Sheridan. Nous convînmes toutes deux que l'art était la fleur de la vie et que, malgré des années de mauvais traitements, les artistes noirs comptaient parmi ses plus glorieuses floraisons.

Elle connaissait le président et l'appelait familièrement « Kwame ».

– Kwame a déclaré que le Ghana devait utiliser ses légendes pour se guérir, dit-elle. J'ai modernisé des récits anciens pour montrer aux enfants que leur histoire est riche et noble.

Les murs incurvés de sa maison austère et blanche comme craie encerclaient une pelouse bien verte. Ses trois enfants vinrent me

souhaiter la bienvenue en riant et sa domestique m'apporta à manger. Efua parlait à la bonne en fanti et à ses enfants dans un mélange d'anglais et de fanti.

– Je vous présente votre tante Maya. Elle viendra souvent nous voir. Son fils est malade, mais vous le rencontrerez, car il sortira bientôt de l'hôpital.

Esi Rieter, l'aînée, âgée de dix ans, Ralph, sept ans, et Amowi, cinq ans, voulurent tout de suite savoir quel âge avait mon fils, de quoi il souffrait, si j'avais d'autres enfants, ce que je faisais dans la vie. Efua les renvoya en leur promettant que le temps répondrait à toutes leurs questions.

Je mangeai comme j'avais pleuré, c'est-à-dire abondamment. Après, Efua m'accompagna jusqu'à sa voiture.

– Tu n'es pas seule, ma sœur. Demain, j'irai moi-même à l'hôpital. À présent, ton fils est aussi le mien. Ici, il a deux mères.

Elle posa de nouveau sa main sur mon visage.

– Tâche d'avoir un peu de patience, ma sœur. Lorsque le chauffeur s'arrêta devant l'hôpital, je me sentais fraîche et ravivée, comme si je venais de me baigner dans la piscine de Bethesda et que ses eaux curatives avaient emporté une bonne partie de mes soucis.

L'hôpital avait pris des couleurs, des rires retentissaient dans les couloirs, la bonne humeur de Guy n'était plus forcée. Étonnamment, lui et ses médecins avaient vu juste. Les signes de sa guérison se voyaient nettement aux mouvements de ses mains, à la façon dont, avec son plâtre encombrant et trop lourd du haut, il chaloupait dans les corridors.

Dehors, le soleil, jusque-là cuisant, pénétrant et hostile, me baignait de ses rayons bienfaisants, me sortait de la dépression, me remettait sur pied, position dans laquelle, à en croire ma nouvelle disposition, je méritais de rester.

Je souriais aux inconnus, remarquais les rues et les immeubles. Je mis des semaines à comprendre que j'avais cessé de me complaire dans le malheur.

La visite à Efua et le geste de Julian, qui, à contrecœur mais avec sincérité, avait proposé de devenir mon frère, avaient constitué un puissant remède.

J'étais impatiente de remettre ma vie en ordre. De toute évidence, je n'irais pas au Liberia, alors... Je devais trouver du travail, une voiture et une maison où Guy pourrait poursuivre sa convalescence. J'avais

besoin d'une coupe de cheveux, d'un manucure, d'un pédicure. Mes vêtements étaient une honte.

J'avais des élans de panique, des rechutes. Mes deux mois de dépression avaient-ils porté un coup fatal à ma détermination ? Je n'avais jamais revendiqué qu'un seul pouvoir : celui que j'exerçais sur moi-même. De toute évidence, j'étais venue dangereusement près de le perdre en m'apitoyant sur mon sort.

Je me remémorai les paroles cinglantes de Julian : « Ta mère ne t'a pas élevée dans un chenil. » Il ne croyait pas si bien dire.

Ma mère, joli petit bout de femme à la poitrine en acier trempé, nous avait enseigné, à mon frère Bailey et moi, qu'il appartient à chacun « de mener sa barque tout seul, de ne compter sur personne, de retrousser ses manches et de travailler comme un forcené ». Elle ajoutait toujours : « Il faut espérer que tout ira bien, mais se préparer au pire. On ne reçoit pas toujours ce qu'on a payé, mais on paie toujours ce qu'on reçoit. » Vivian Baxter avait un axiome adapté à toutes les circonstances ; au besoin, elle n'hésitait pas à en inventer de toutes pièces. Élève relativement douée, j'avais absorbé et assimilé ses conseils. Je repoussai donc la crainte qui me tenaillait d'avoir perdu une partie de mon énergie vitale.

J'observai mes voisines de la YMCA et le désordre indescriptible dans lequel j'avais vécu. À ma grande surprise, je constatai que bon nombre de femmes qui avaient assisté à la fête du premier soir et s'étaient fidèlement rendues au chevet de Guy vivaient au bout du couloir. Je fus également sidérée d'apprendre que le centre mettait gracieusement à la disposition de ses clientes toute une panoplie de serpillières, de balais, de seaux et d'autres articles de nettoyage.

Alice et Vicki me virent sortir de mon cocon et m'acceptèrent sans commentaires, hormis quelques taquineries amicales. Tandis que je récupérais le sol de ma petite chambre et lavais mes vêtements, Alice dit :

– Je proposerais volontiers de t'aider, Maya, mais je n'ai pas hérité, va savoir pourquoi, des talents domestiques de ceux de notre race.

Vicki offrit de me donner un coup de main, mais je savais que le travail avait un effet cathartique. Je lavai les murs, astiquai les poignées de porte et la minuscule fenêtre. Les peaux mortes et la puanteur de la défaite s'écoulèrent dans l'eau sale du seau.

Les résidentes de la YWCA me pardonnèrent mon orgie de désespoir et nous commençâmes à nous fréquenter dans la cafétéria de l'immeuble et dans des rues dont je n'avais encore rien vu. Alice m'emmena voir l'arche monumentale de la place de l'Étoile noire, en partie nommée en l'honneur du journal fondé aux États-Unis par

Frederick Douglass, ex-esclave et abolitionniste.

Vicki et Sylvia Boone m'accompagnèrent à Flagstaff House, siège du gouvernement. Voir des Africains entrer dans cet immeuble aux allures officielles et en sortir me remplit d'un mélange d'émerveillement et d'admiration pour moi inédit. L'autorité qu'ils affichaient en empruntant les marches de marbre montrait que les Blancs avaient eu tort sur toute la ligne. La peau noire ou brune n'annonçait ni l'avilissement ni une infériorité d'origine divine. Nous étions parfaitement capables d'administrer nos villes, nos concitoyens et nos vies, avec élégance et succès. Nous n'avions pas besoin des Blancs pour nous expliquer les rouages du monde, les mystères de l'esprit.

Je me contentais désormais d'une seule visite quotidienne à l'hôpital et la joie de Guy me rajeunissait.

Efua me présenta au président de l'Institut des études africaines à l'université et l'implora de retenir mes services. Elle lui avait expliqué que je devais me rendre au Liberia, où un poste m'attendait, mais que mon fils de dix-sept ans avait été victime d'un accident de la route. Je devais rester au Ghana, avait-elle ajouté, jusqu'à son rétablissement complet. Elle lui sourit et lui dit que je tentais déjà de me familiariser avec le fanti, que je ferais une bonne Ghanéenne.

Le professeur J.H. Nketia, l'un des universitaires les plus en vue du Ghana, était si peu prétentieux que c'en était troublant. Il écouta patiemment Efua, puis il me demanda :

– Vous savez taper à la machine ?

Lorsque je lui dis que je n'avais que des notions, mais que je savais écrire et classer, il prit son menton dans sa main aux doigts boudinés et dit :

– Vous pouvez commencer lundi ?

Je serais rémunérée au taux salarial des Ghanéens, dit-il, et il mettrait une petite voiture à ma disposition. Je compris que je devais l'emploi qu'il me proposait à sa compassion et à son affection pour Efua plus qu'à un véritable besoin en personnel.

Les étrangers qui travaillaient à l'université touchaient un salaire élevé par rapport à la moyenne nationale ainsi que de très généreux avantages sociaux. Ils avaient aussi droit à une allocation de logement, à une aide financière pour l'éducation de leurs enfants, à une allocation de transport et à un petit à-côté plaisamment appelé « allocation d'éloignement ». Ils avaient été recrutés dans leurs pays respectifs en raison de leur expérience et de leur formation. Hormis les deux années de cours du soir que je m'étais offertes au temps de ma

jeunesse, je n'avais pour ma part qu'un diplôme d'études secondaires.

Je me mis au défi de m'acquitter de la tâche qu'on m'attribuerait avec bonne humeur et dévouement.

Un professeur partit en congé et je m'établis chez lui pour trois mois. À sa sortie de l'hôpital, Guy s'installa dans notre maison temporaire, mais meublée.

Les immigrants noirs m'accueillirent dans leur sein comme s'ils m'avaient réservé ma place.

Le leader du groupe, à supposer qu'une telle collection d'individualistes excentriques puisse se laisser guider, était Julian. Il avait publié trois livres aux États-Unis, avait joué dans une pièce sur Broadway et était un intellectuel américain respecté avant que ses démêlés avec la CIA et le FBI le forcent à quitter son pays pour l'Afrique. Dans sa fuite, il avait été accompagné et même soutenu par Ana Livia, qui, sur le plan politique, était au moins aussi radicale que lui.

Jeune sociologue, Sylvia Boone était venue en Afrique pour la première fois dans le cadre d'un voyage organisé par une église, puis elle était revenue chercher sa place sur le continent, plus aguerrie, avec une deuxième maîtrise en poche et une solide connaissance du français. Peintre, Ted Pointiflet soutenait gentiment mais avec insistance que l'Afrique était la destination inévitable de tous les Noirs américains. Lesley Lacy, étudiant de troisième cycle à la mise soignée, était un spécialiste du marxisme et du garveyisme, tandis que Jim et Annette Lacy, sans lien de parenté avec le premier, étaient instituteurs et se démarquaient nettement des autres membres du groupe dans la mesure où ils écoutaient plus qu'ils ne parlaient. Plombier de son état, Frank Robinson, qui avait le visage foncé et le rire contagieux, vouait un culte à Nkrumah. Vicki Garvin avait été organisatrice syndicale, et Alice Windom avait reçu une formation en sociologie. J'avais baptisé le groupe les « révolutionnaires du retour ».

Chacun était venu en Afrique avec ses talents, son énergie, sa vigueur, sa jeunesse et un ardent désir d'être accepté. Dans la large véranda latérale de la maison de Julian, par les chaudes soirées noires, nos voix s'élevaient : nous rivalisions d'éloquence pour éreinter l'Amérique et porter l'Afrique aux nues.

Nous buvions du gin et du soda au gingembre quand nous en avions les moyens et de la bière quand nous étions désargentés. Il n'était jamais question des caniveaux à ciel ouvert qui longeaient les rues d'Accra, des cabanes en tôle ondulée de certains quartiers, des pages

sales et des moustiques voraces. Et jamais au grand jamais nous n'évoquions notre désillusion devant l'indifférence que nous manifestaient les Ghanéens.

Nous étions rentrés à la maison, et tant pis si la maison n'était pas conforme à nos attentes : notre besoin d'appartenance était tel que nous niions l'évidence et créions des lieux réels ou imaginaires à la mesure de notre imagination.

Les médecins étaient très recherchés, et Ana Livia était rapidement entrée au service de l'hôpital militaire, où, moins d'une année après son arrivée, elle avait fondé une clinique destinée aux femmes. Aidée d'un peloton de sœurs infirmières, elle y traitait jusqu'à deux cents patientes par jour. Les journalistes progressistes étaient également en demande, et Julian, qui signait des articles dans des revues américaines et africaines, travaillait aussi pour le *Ghana Evening News*. Frank et son associé, Carlos Allston de Los Angeles, avaient créé une entreprise de plomberie et d'électricité. Leur réussite nous donnait du courage. Nous ne doutions pas de notre capacité à inspirer la sympathie. Dès qu'ils auraient appris à nous connaître, les Africains nous aimeraient. Nous ne doutions pas non plus de notre utilité. Pendant plus de trois cents ans, les nôtres s'étaient rendus tellement utiles qu'on avait livré et perdu une guerre sanglante plutôt que de voir cette utilité compromise. Nous raisonnions ainsi : puisque nous descendions d'esclaves africains arrachés de force à leur terre, nous n'aurions pas à nous battre pour être acceptés. Pourtant, nous n'avions pas l'arrogance de croire qu'une telle acceptation nous était due. Nous travaillerions et produirions, nous nous blottirions dans le giron de l'Afrique comme un bébé se pelotonne dans les bras de sa mère.

Bientôt, j'étais en adoration devant le Ghana, de la même façon qu'une jeune fille tombe amoureuse, pleine d'insouciance et peu susceptible d'être payée de retour.

Mon sentiment amoureux s'expliquait sans mal. Notre peuple avait toujours eu la nostalgie de la terre ancestrale. Pendant des siècles, nous avions évoqué dans nos chants un lieu qui n'avait pas été construit par des mains humaines, un lieu dont les rues étaient pavées d'or, lavées avec du lait et du miel. Là, les saints défileraient, vêtus de robes blanches et coiffés de couronnes serties de pierres précieuses. Là, enfin, nous n'envisagerions plus la guerre et, surtout, nul ne nous déclarerait plus la guerre.

Mais les vieux diacres noirs, les placeurs, les mères de l'église et les chorales d'enfants n'aspiraient qu'en partie au ciel. Dans cette nostalgie, l'Afrique et le paradis étaient inextricablement mêlés.

Et là, moins d'un siècle après l'abolition de l'esclavage, certains

descendants des premiers esclaves arrachés à l'Afrique revenaient, lestés d'un lourd espoir, dans un continent dont ils ne gardaient aucun souvenir, une terre qui, honteusement, les avait presque oubliés.

Qui parmi nous comprenait que des années d'esclavage, la brutalité, le mélange des sangs, des coutumes et des langues avaient fait de nous une tribu méconnaissable ? Bien sûr, nous avions conscience d'être pour l'essentiel indésirables dans le pays où nous avions vu le jour, et nous fondions de grands espoirs sur le continent de nos ancêtres.

Pour ma part, j'étais au Ghana par accident, au sens propre du terme, mais les autres immigrants avaient choisi ce pays pour son attitude progressiste et son génial président, Kwame Nkrumah. Celui-ci avait laissé entendre que les Noirs d'Amérique seraient les bienvenus au Ghana. Il offrait l'asile politique aux révolutionnaires de l'Afrique australe et de l'Afrique orientale qui combattaient le colonialisme dans leurs pays respectifs.

Si la politique étrangère et intérieure du Ghana me stimulait, je fus, je dois l'avouer, subjuguée par les Ghanéens. Leur peau avait les couleurs de mes fringales d'enfant : beurre de cacahuètes, réglisse, chocolat et caramel. Leur rire facile et sans artifice m'était profondément familier. La démarche gracieuse des femmes bien droites me rappelait ma grand-mère de l'Arkansas lorsque, coiffée de son chapeau du dimanche, elle se rendait à l'église. J'écoutais les hommes parler et, que je comprenne ou non ce qu'ils racontaient, je retrouvais une mélodie aussi familière que la tarte aux patates douces, songeais à tonton Tommy Baxter de Santa Monica, en Californie. J'étais donc enfin rentrée à la maison. L'enfant prodigue, qui s'était égarée, avait été vendue ou volée sur la terre de ses ancêtres, avait dilapidé les dons de sa mère et dormi dans des fossés cruels, s'était enfin levée et jetée dans les bras accueillants de sa famille, où elle serait lavée, parée des plus beaux atours et invitée à la table d'honneur.

J'étais l'un des quelque deux cents Noirs américains de St. Louis, New York, Washington, Los Angeles, Atlanta et Dallas désireux d'accomplir le récit biblique.

À leur arrivée à l'aéroport d'Accra, certains voyageurs espéraient que les douaniers leur tendraient les bras, que les porteurs crierait « Bienvenue ! » et que les chauffeurs de taxi les emporteraient en klaxonnant comme des fous vers la principale place de la ville, où des fonctionnaires souriants les couvriraient de rubans et leur donneraient l'accolade avec une sincérité larmoyante. Or notre arrivée n'avait pas grand impact, sinon sur nous-mêmes. Nous lorgnions les Ghanéens et la plupart d'entre eux ne s'en rendaient même pas compte. Pour cacher leur déception, les nouveaux arrivants multipliaient les

reparties spirituelles, plaisaient et serraient les mâchoires.

Les citoyens avaient autre chose en tête : ils adoraient leur drapeau, leur indépendance de la Grande-Bretagne, obtenue cinq ans plus tôt, et leur président. Dans une langue magnifique issue de la fusion du lexique anglais et de la syntaxe africaine, des journalistes écrivaient à propos de leur leader : « Kwame Nkrumah, homme plus homme, fer plus fer. » Des orateurs, plus semblables à des prêcheurs baptistes du Sud-américain qu'ils ne le croyaient, évoquaient le Ghana, joyau de l'Afrique, qui, par la grâce de Nkrumah et de Dieu, dans l'ordre, arracherait le continent tout entier des griffes du colonialisme et le ferait accéder à l'indépendance pleine et entière. Lorsque le président ordonna la détribalisation du pays, les clans des Fantis, des Twis, des Ashantis, des Gas et des Éwés entreprirent avec zèle le démantèlement de formations que leurs ancêtres avaient créées des siècles auparavant. Fonder un pays moderne tout en vénérant des coutumes et des dieux ancestraux exigeait une énergie considérable.

En effet, tout en assurant la bonne marche d'une fonction publique efficace, d'hôtels et de barrages gigantesques, les Ghanéens avaient toujours l'obligation d'assister à des rites tribaux ancestraux. Les rues des villes et les routes des campagnes étaient chaque jour prises d'assaut par des gens qui, accompagnés de tambours, se rendaient massivement à des funérailles, à des cérémonies, à des mariages ou à des installations de chefs, et ils célébraient les fêtes nationales et religieuses des moissons. Peu étonnant, dans le contexte de ces défilés empreints de fierté, que l'arrivée de quelques Noirs américains soit passée à peu près inaperçue.

Pour les immigrants, cependant, la surprise n'était ni négligeable ni indolore. Venus d'un peu partout, nous débarquions en Afrique, animés de motifs divers ; le ventre creux, certains plus affamés que d'autres, nous tolérions mal d'être ainsi ignorés. Nous aurions à tout le moins voulu que quelqu'un nous serre dans ses bras et nous félicite peut-être d'avoir survécu. Cette personne, si le cœur lui en disait, aurait aussi pu nous remercier d'être rentrés.

Connus pour notre rire, nous continuions de sourire. Par une plaisante ironie, la première famille de Noirs américains à s'établir au Ghana était les Robert Lee de la Virginie, où, en 1619, avaient échoué les premiers esclaves africains des colonies américaines. Robert et Sarah Lee étaient des dentistes noirs qui avaient fait leurs études à l'Université Lincoln de la Pennsylvanie en même temps que le jeune Kwame Nkrumah et étaient venus au Ghana en 1957 pour célébrer la toute récente indépendance du pays. Deux ans plus tard, ils avaient refait le voyage avec leurs deux fils pour devenir citoyens ghanéens.

La présence des Lee de même que celle de W.E.B. Du Bois et

d'Alphaeus Hunton avaient presque pour effet de nous légitimer tous.

Le président avait personnellement invité Mr. Du Bois et sa femme, Shirley Graham, à venir finir leurs jours au Ghana. En compagnie de son épouse, Dorothy, Mr. Hunton était venu travailler avec Mr. Du Bois à l'ambitieux projet d'encyclopédie africaine.

Les autres Noirs américains, qui bourdonnaient comme des papillons de nuit à une certaine distance de l'acceptation, se divisaient en quatre catégories.

Il y avait plus de quarante familles, dont certaines avec des enfants, qui étaient venues tout simplement et qui, tout aussi simplement, s'étaient établies à la campagne dans l'espoir de se fondre dans le paysage ancestral. Il s'agissait d'instituteurs et d'agriculteurs.

Les membres du deuxième groupe, venus sous l'égide du gouvernement des États-Unis, inspiraient de la méfiance aux Ghanéens, et les Noirs américains les évitaient aussi. Trop souvent, ils imitaient les manières de leurs anciens maîtres et traitaient les Africains comme les Blancs les avaient traités, eux. Ils fréquentaient des Européens et des Blancs américains, leur léchaient les bottes avec une repoussante obséquiosité.

Il y avait aussi un minuscule groupe d'hommes d'affaires qui s'était taillé, à Accra, une place réduite et incertaine.

Dotés de vastes ambitions, les membres du cercle de Julian se considéraient comme des émigrés politiques. Ils étaient passionnés et volatils, voués corps et âme à l'Afrique et aux Africains, chez eux comme à l'étranger. Nous (car j'estimais faire partie du groupe) croyions que nous serions les premiers acceptés. Une fois intégrés et vraiment adoptés, nous ouvririons toutes grandes les portes jusqu'à ce que tous les Noirs américains nous enjambent, franchissent le portail sacré et rentrent enfin chez eux.

Guy, affublé d'un collier cervical en cuir et en métal, s'inscrivit à l'université et s'installa gaiement dans la résidence Mensah Sarbah. Je fus à la fois surprise et ravie de constater que la solitude me procurait une grande volupté. Je fredonnai, chantai pour moi-même, me pavanai, fis la cuisine et reçus des invités pendant un mois, jusqu'à ce que le professeur reprenne possession de sa maison.

La deuxième fois, la YWCA me sembla moins stérile. J'avais un emploi, une voiture, un peu d'argent et des amis divertissants.

Tous les repas étaient servis dans la salle à manger du rez-de-chaussée, sous le regard attentif de la directrice, Vivian Baeta, fille d'un clergyman ghanéen. Miss Baeta était jeune et avenante, bien

qu'un peu trop stricte à notre goût. Elle réprouvait les éclats de voix et les rires sonores, et la plupart des convives (les cols blancs des immeubles à bureaux environnants remplissaient le restaurant à chaque repas) se pliaient à ses exigences. Cependant, les pensionnaires noires américaines, qui n'avaient d'autre salon que la véranda de Julian, utilisaient la salle à manger comme lieu de rencontre. Là, elles bavardaient, discutaient, se disputaient et se laissaient peut-être un peu conter fleurette par des messieurs avant de regagner leurs cellules monastiques à l'étage.

Nous avions beau tenter de nous conformer à la volonté de Miss Baeta, la passion dictait le volume de nos conversations. La directrice dardait souvent sur nous ses yeux réprobateurs.

Un jour, à midi, Vicki, Alice et moi occupions notre place habituelle quand, avec une force que nous ne nous serions jamais permise, une voix déchira l'air.

– Pas de wi ? Comment ça, pas de wi ? Non mais dans quelle sorte de pays vous vivez, vous autres ? Pas de wi ?

Une énorme femme d'un mètre quatre-vingts se dressait devant une table posée près de la fenêtre. Elle était vêtue d'une robe ouest-africaine, sa coiffe était énorme et magnifiquement nouée, et elle était très en colère.

– Ah ! vous autres, Ghanéens ! Vous avez Kwame Nkrumah, ouais, mais pas de wi ! Hier soir, vous nous avez servi du manioc, ce matin du gari et ce midi des patates douces, mais toujours pas de wi !

Elle visait particulièrement les responsables, qui n'étaient nulle part en vue. Miss Baeta avait sorti la tête dans la salle à manger, aperçu la femme en colère et rapidement battu en retraite. D'autres clients avaient le nez dangereusement proche de leur assiette, comme s'ils y cherchaient quelque intrus microscopique.

La femme poursuivit :

– Je viens de la Sierra Leone, ouais, là où on sert du wi. Je sais que je suis dans le fier Ghana et tout et tout, mais le Ghana c'est encore l'Afrique et vous me servez pas de wi. Vous vous prenez pour des Anglais, vous autres ? Vous vous prenez pour des Allemands ? Où est le wi ?

La femme voulait du riz et je sympathisai rapidement avec elle. La grand-mère qui m'avait élevée croyait fermement au riz. Les seuls journaux blancs qui parvenaient jusque chez nous étaient apportés, à la demande de ma grand-mère, par des domestiques qui rentraient du travail. Momma était une bonne cuisinière, et elle aimait faire l'essai des recettes exotiques qu'elle dégotait dans les journaux des Blancs.

Elle préparait des spaghettis italiens, des macaronis au fromage, des gratins dauphinois, des pommes de terre sautées aux piments et des nouilles à la crème. Pourtant, à chaque repas, elle servait du riz. Si nous étions satisfaits des autres féculents, rien ne nous obligeait à en manger, mais Momma était d'avis que la table n'était bien garnie que si le bol de riz bien plein trônait à sa place habituelle.

L'Africaine criait toujours :

– Vous, Ghanéens, vous avez vot'place de l'Étoile noire. Vous avez vot'université. Mais vous avez pas de wi, ça non ! Ah ! je vous jure !

Elle laissa fuser un rire sarcastique.

– Vous me faites bien rigoler, allez. C'est pitoyable, ouais, pitoyable. Pas de wi, pas de fierté. Ha, ha. Regardez-moi rire, moi, une femme de la Sierra Leone. Ha, ha. Ha, ha !

J'entrai dans la cuisine par la porte réservée au personnel. Assis sur un tabouret, le cuisinier buvait un soda.

– Excusez-moi, mon oncle, dis-je.

Il leva les yeux en fronçant les sourcils, comme s'il s'attendait à une plainte de plus.

– Mon oncle, il y a là une femme qui meurt d'envie de manger du riz.

Il secoua la tête.

– Du riz ce soir. Seulement ce soir.

D'une voix roucouillante, je dis :

– S'il vous plaît, mon oncle. Il lui faut du riz. S'il vous plaît.

– Qu'elle attende, répondit-il. Ou qu'elle aille ailleurs. Le riz, c'est ce soir.

J'étais vaincue. Je fis mine de sortir, puis je me retournai.

– La femme va rentrer chez elle convaincue que les Ghanéens sont méchants.

– Qu'elle s'en aille. Le riz, c'est ce soir ! D'où est-ce qu'elle vient, de toute façon ?

Il n'était pas vraiment intéressé. J'avais la main sur la poignée.

– De la Sierra Leone, dis-je.

Le cuisinier bondit aussitôt de son tabouret.

– Pourquoi ne pas l'avoir dit plus tôt ? Vous avez dit « une femme ». Je croyais que c'était une Noire américaine. Les habitants de la Sierra Leone ne peuvent pas vivre sans riz. Ceux du Liberia non plus. Sans

riz, ils crèvent. Je vais lui en apporter.

Lorsque le cuistot sortit de la cuisine, un large plateau de riz à la main, la femme, toujours debout, parlait dans le vide, mais d'une voix affaiblie. Sans un mot, il déposa son fardeau sur la table et elle se rassit, bouche bée. Des yeux, elle comptait avidement les grains blancs.

Lorsque le cuistot poussa la porte de la cuisine, une salve d'applaudissements retentit.

L'Université du Ghana, avec ses immeubles blancs au toit de tuiles rouges, était perchée comme une chimère au-dessus des collines vertes de Legon. L'architecture marocaine – arcs, marches larges et basses, loggias – faisait de l'établissement un lieu chaleureux au cadre inhabituellement invitant. Des étudiants et des professeurs africains parcouraient les couloirs, habillés de costumes distinctifs et vivement colorés.

Les femmes allaient souvent vêtues de blouses et de jupes courtes en coton ou encore de leurs longues robes nationales aux motifs complexes, faites d'une veste à basques coupée très court, de façon provocante, et d'une jupe longue et serrée, conçue pour mettre en valeur les tailles fines et les hanches amples.

Certains hommes portaient les blouses tissées des territoires du nord, rehaussées de fils de couleurs vives, tandis que d'autres privilégiaient les pantalons et les chemises à manches courtes à l'occidentale. Les musulmans du Nigeria ou du Cameroun se paraient du grand boubou : douze mètres de coton fin dont on faisait un pantalon, une chemise et une sorte de manteau assorti qui descendait jusqu'à terre. Malgré le climat chaud, quelques professeurs africains arboraient la toge de Cambridge ou d'Oxford sur un pantalon en lainage, une chemise boutonnée et une cravate. Certains privilégiaient la veste Nehru rendue populaire par le président Nkrumah. Il n'était pas rare de voir un professeur porter le costume national le lundi, une grande blouse et un pantalon décontractés le mardi et un costume en tweed le mercredi. On trouvait les tissus colorés du Ghana dans tous les marchés : les vêtements n'étaient donc pas un bon indicateur du statut social. Ainsi, un matin donné, la marchande, la caissière et l'étudiante pouvaient très bien porter les mêmes motifs sans que cette coïncidence froisse personne. Le parfum des fleurs imprégnait ce désordre de couleurs, de sons et d'activités qui tenaient tous les sens en alerte.

La porte de mon bureau s'ouvrait sur une cour recouverte de gazon et les fenêtres sur un pavillon de danse. Je voyais sans cesse des

étudiants, des professeurs, des commerçants, des marchandes de plantains et de cacahuètes rôties, des visiteurs et des administrateurs. Étonnamment, au milieu de ce débordement d'énergie, des projets étaient mis au point et des tâches accomplies.

Efua écrivait et mettait en scène des pièces. Le superbe Joe de Graft enseignait l'art dramatique et, à l'occasion, honorait les planches de sa présence quasi héroïque. Bertie Okpoku et Grace Nuamah enseignaient les danses traditionnelles des Ashantis, des Éwés et des Gas. D'une douceur désarmante, le professeur Nketia modérait les tempéraments artistiques et donnait des cours de musique, de théorie musicale, d'histoire de la musique et de musicologie africaine.

Je travaillais là où on avait besoin de mes services. Le professeur écrivit *Kple, Music of the Gods*, livre sur la liturgie des Éwés. Malgré mes talents de dactylo limités, on me demanda de taper le manuscrit et je m'exécutai. Je gardais dans mes dossiers les notes, les absences et les congés de maladie des étudiants. Parfois, je m'occupais des réservations au théâtre ou vendais des billets au guichet de la ville. Lorsque Bryd Lynch, directrice de l'Abbey Theater d'Irlande, vint donner des cours à Legon, elle décida de monter *Mère Courage* de Bertolt Brecht et je fus choisie pour jouer le rôle-titre.

Sous mes yeux, mais non sous ma tutelle, mon fils, au sein du campus de l'université, devenait un homme. Ana Livia et Julian, Efua et ses enfants, les femmes qui vivaient sous le même toit que moi de même que nos amis énergiques me procuraient des divertissements suffisants. La vie s'ordonnait enfin.

Vicki, Alice et moi décidâmes de partager une maison et le joli bungalow blanc que nous dénichâmes était un véritable trésor. Il y avait trois chambres (Vicki, fidèle à elle-même, s'adjugea la plus petite), une salle à manger et un salon spacieux. Je fus déçue par la cuisine, mais mes compagnes, qui disaient n'avoir aucun intérêt pour la préparation des repas, remarquèrent à peine ses modestes équipements.

Vicki Garvin était une jolie petite femme brun clair aux mains minuscules et élégantes, toujours impeccablement coiffée. Aux États-Unis, elle avait été organisatrice syndicale à l'échelon national. Très respectée dans les milieux syndicaux américains et européens, elle avait fait partie de la légion de Noirs américains qui, débordant d'espoir, étaient rentrés en Afrique. Elle avait des nerfs d'acier, mais les années de négociations infructueuses avec des patrons et des travailleurs récalcitrants avaient laissé une trace de cynisme dans sa voix, et son visage se rembrunissait rapidement. Elle misait sur un

baccalauréat en anglais, une maîtrise en économie et des années d'expérience.

Elle avait d'abord tenté sa chance au Nigeria, où elle avait eu droit à un accueil glacial, ou plutôt à un rejet glacial. On lui avait laissé entendre qu'elle trouverait facilement un travail créatif au Ghana, pays progressiste.

Pendant des mois, elle promena ses antécédents, tel un holocauste, une offrande, dans des bureaux syndicaux. Quand on ne l'ignorait pas carrément, on lui disait que le « grand monsieur », c'est-à-dire le patron, était « en déplacement, revenez donc plus tard ». Lorsqu'elle finit par trouver du travail, ce fut comme dactylo dans une ambassade. Refusant de céder à la rancœur, elle répétait :

– Pour le moment, le Ghana a besoin de ses emplois pour les Ghanéens, mais un jour...

Alice Windom, la cadette des occupantes du bungalow, était aussi la plus explosive. De la couleur de l'acajou foncé, elle avait un large et franc sourire, sans parler des plus jolies jambes d'Accra. Les hommes qui s'asseyaient dans notre salon en venaient à oublier l'exquise conversation de trois femmes brillantes, occupés qu'ils étaient à reluquer et à adorer les jambes d'Alice. Diplômée de l'Université de l'Ohio, elle avait fait une maîtrise à la prestigieuse Université de Chicago. Elle avait la langue aussi acérée que des fragments d'os, fruit des débats auxquels elle avait participé durant ses études.

Issue d'une famille de professeurs d'université, elle avait, par la seule force de ses dons argumentatifs, subjugué ses frères et sœurs. Ni les visiteurs ni les occupantes du bungalow n'avaient jamais le dessus sur elle dans une joute oratoire. Pendant ses dernières années d'études, elle avait fait des économies dans l'intention de venir au Ghana et de s'y établir à demeure. Sociologue de formation, elle rêvait de s'intégrer à une équipe de travailleurs sociaux africains. Elle avait cherché du travail dans des associations, des regroupements et des comités, mais en vain. Alice travaillait comme réceptionniste dans une ambassade.

Sans surprise, elle n'acceptait pas aussi sereinement que Vicki de se voir refuser l'accès à son domaine.

– Merde, les Africains des bureaux de recrutement me traitent comme les maîtres blancs traitaient les Noirs des plantations.

Pourtant, elle n'évoquait jamais la possibilité de quitter le Ghana pour des cieux plus cléments.

À la maison, nous nous entendions toutes pour dire que, sur le plan professionnel, j'étais la plus choyée. À titre d'adjointe administrative à

l'Université du Ghana, j'avais des contacts directs avec des étudiants, des professeurs, des administrateurs et des petits commerçants africains. Mon travail avait beau être une bénédiction, le salaire était loin d'être faramineux.

Je n'avais droit à aucune allocation pour le logement, les frais de scolarité de Guy ni pour l'éloignement. Lorsque, le premier du mois, on déposait dans les bureaux les petites enveloppes en papier kraft contenant la rémunération en espèces, j'éprouvais chaque fois des sentiments mêlés. Soixante-quinze livres. Environ deux cents dollars. À San Francisco, ma mère dépensait autant pour s'acheter deux paires de chaussures. Puis je me disais : « Soixante-quinze livres. Quelle chance ! » À l'université, de nombreux Ghanéens gagnaient deux fois moins et n'en manifestaient pas moins de la gratitude. Mes sentiments montaient et descendaient comme le mercure. Soixante-quinze livres. De la discrimination pure et simple. Dans l'enveloppe du vieux philosophe britannique, il y avait quatre fois plus. Pourtant, je ne le voyais jamais que dans le salon des professeurs, où il commandait de la Guinness et, en postillonnant, radotait à propos de Locke, de Lord Acton et du Commonwealth britannique.

Je comptais les billets, ravie du portrait du président noir. Trente livres pour le loyer, trente pour les frais de scolarité de mon fils, que je payais par versements échelonnés, dix pour la bière, les cigarettes et la nourriture. Les cinq dernières livres reviendraient à l'homme à qui mes compagnes et moi versions quinze livres par mois pour s'occuper de l'entretien du bungalow.

Un homme adulte pouvait vivre de quinze livres et je faisais la difficile comme une idiote. J'étais bien la fille de ma mère. Lorsque, à dix-sept ans, j'avais quitté la maison, elle m'avait dit : « Je ne me fais pas de souci pour toi. Tu vas faire de ton mieux et tu vas peut-être réussir. N'oublie pas : tant et aussi longtemps que tu vas gagner ta vie, tu pourras subvenir aux besoins de ton bébé. Quand il y en a pour un, il y en a pour deux. » Je n'avais qu'à trouver du travail supplémentaire.

Le bureau du rédacteur en chef du *Ghanaian Times* avait toute la fébrilité d'un carrefour animé. Des gens entraient, sortaient, discutaient, criaient, déposaient des documents, cueillaient des colis, parlaient anglais, fanti, twi, ga et pidgin, au téléphone ou entre eux.

T.D. Kwesi Bafoo était perché au bord de son bureau, comme s'il s'appêtait à prendre le départ d'un cent mètres. Au signal, il bondirait, passerait devant moi, traverserait la salle pleine de monde et franchirait la porte.

Ses joues, ses sourcils, ses yeux et ses mains s'animaient avant même qu'il prenne la parole.

– Je suis journaliste, dis-je. Je vous ai apporté quelques exemples de mon travail. Ces articles sont tirés de *l'Arab Observer* du Caire.

Il repoussa la chemise que je lui tendais.

– Nous vous connaissons. Nous savons que vous êtes un bon écrivain et que vous êtes nkrumahiste.

J'étais nkrumahiste, certes, mais pas encore écrivain.

Tout en enfouissant des documents dans une serviette, il demanda :

– Vous pouvez nous faire un papier sur l'Amérique aujourd'hui ?

– Aujourd'hui ? Vous voulez dire là, tout de suite ?

Il me regarda avec un large sourire.

– Non. L'Amérique d'aujourd'hui.

L'Amérique, le capitalisme, la discrimination raciale.

– Tout ça dans un seul article ?

Je ne voulais pas qu'il comprenne que la requête était irréaliste.

– Un survol, dit-il. Vous voyez ?

Le plus sérieusement du monde, je demandai :

– Combien de mots ? Trois mille ?

Il répondit sans me regarder.

– Trois cents. Tenez-vous-en aux faits saillants. Plus moyen pour lui de contenir cette énergie bouillonnante. Déjà, Bafoo était sur pied. Il contourna le bureau avant que j'aie eu le temps de me lever.

– Vous serez rémunérée au tarif habituel. Vous avez jusqu'à vendredi. J'ai un autre rendez-vous. Heureux de vous avoir rencontrée. Au revoir.

Il passa devant moi et disparut. Je n'avais même pas pu récupérer mon sac et mon porte-documents. Je l'imaginai en train de courir au rendez-vous suivant, où il arriverait en nage ; après avoir mijoté dans son jus pendant toute la réunion, il courrait vers la suivante, et ainsi de suite. Cette image de Mr. Bafoo me divertit jusque dans la rue. Je me rendis alors compte que je venais de trouver un autre boulot rémunéré « au tarif normal », comme celui que j'avais déjà à l'université. Pour m'offrir du luxe, je devrais continuer de chercher.

L'immeuble de la radiodiffusion du Ghana était à celui du *Times* ce qu'un salon est à un dancing. Le hall était vaste, meublé avec goût et paisible. Une réceptionniste, jolie et habillée à l'occidentale, me regarda d'un air si dubitatif que je me dis qu'elle savait peut-être

quelque chose que j'aurais dû savoir.

Elle fronça les sourcils, froissa sa beauté étudiée.

– Oui ? Vous voulez parler à quelqu'un à propos de textes à écrire ?

Sa voix était aussi craquante qu'un napperon amidonné et repassé de frais.

– Oui, dis-je. Je suis écrivain.

Elle secoua la tête.

– Mais à qui ? À qui voulez-vous parler ?

Mon ignorance la laissait incrédule.

– Je ne sais pas, moi. À la personne qui embauche les auteurs, je suppose.

– Oui, mais comment cette personne s'appelle-t-elle ?

Elle avait commencé à sourire et je sentais du sarcasme dans sa voix.

– Je ne connais pas son nom. Vous ne le connaissez pas, vous ?

Sachant que l'hostilité me ferait sûrement éconduire, je tentai de l'amadouer.

– Ce que je veux dire, c'est que vous savez sûrement à qui je devrais m'adresser.

Je la gratifiai d'un petit sourire soumis et me dis que, si je décrochais un emploi, je ne lui adresserais plus jamais la parole.

Elle repoussa ma tentative de flatterie.

– Je suis réceptionniste. Mon travail consiste à connaître toutes les personnes qui travaillent dans cette boîte, dit-elle sèchement en s'emparant du journal du matin.

Je persistai.

– Qui devrais-je voir, dans ce cas ?

Elle leva les yeux de la page et sourit d'un air condescendant.

– Vous devriez savoir qui vous voulez voir. Qui voulez-vous voir ?

Elle était le chat et moi l'oiseau blessé et elle s'en rendait bien compte. Je décidai de m'extirper de ses griffes. Je me penchai et, en imitant son accent, dis :

– Va donc te faire foutre, poufiasse.

Elle ne se départit pas de son sourire.

– Les Noirs américains sont toujours d'une vulgarité...

Je fus pétrifiée. Un tel malentendu au sujet des nôtres ne pouvait

s'expliquer que par le oui-dire ou par les rares vieux films américains où on plaquait au hasard des personnages noirs, avec autant de précision que des enfants aux yeux bandés fixent une queue au derrière d'un âne en papier.

À des degrés divers, nous étions excités, excitants, joviaux, naturels, paranoïaques, chaleureux, vigoureux, bruyants, tapageurs, graves, tristes, désespérés, bêtes et violents. Bref, nous avions autant les bons que les mauvais côtés dont héritent la chair et l'esprit humains. Au nom de mon peuple, j'aurais dû réagir. J'aurais dû ouvrir la bouche et contredire l'affirmation de la réceptionniste, mais, comme d'habitude, je fus incapable de formuler mes pensées, trop nombreuses et embrouillées. Je tournai les talons et sortis.

L'incident me rapprocha d'une autre facette du Ghana, de l'Afrique, et de ma propre obsession.

La cruauté de la femme avait déclenché une réaction que j'avais apprise sous la tutelle de maîtres impitoyables. Nonobstant sa peau brune, ses cheveux crépus, ses lèvres charnues et ses narines évasées, je lui avais répondu comme si j'avais eu affaire à une vendeuse blanche et grossière dans un grand magasin des États-Unis.

Se pouvait-il que tous les Noirs américains, moi comprise, ayons eu tort en d'autres occasions ? Le traitement blessant auquel nous avons souvent droit s'expliquait-il par autre chose que par nos traits, nos cheveux et la couleur de notre peau ? L'odeur de l'esclavage d'autrefois était-elle si forte que les gens étaient offensés et s'en prenaient automatiquement à nous ? Ce que nous considérions comme de la discrimination raciale s'expliquait-il moins par la race que par la malchance que nos ancêtres avaient eue de se faire capturer, vendre et exploiter comme des bêtes ?

Nous aurions pu être des sœurs, la réceptionniste et moi. Peut-être étions-nous des cousines éloignées. Pourtant, son mépris n'était en rien différent de celui des Blancs des États-Unis, qui nous rejetaient avec dédain. À Harlem, à Tulsa, à San Francisco et à Atlanta, dans toutes les bourgades et les villes d'Amérique, des Noirs se mutilaient les uns les autres, se maltrahaient, s'exploitaient et s'entre-tuaient, en particulier les samedis soir, réputés sanglants. Tentions-nous seulement et vainement de tuer cette portion de notre histoire que nous ne pouvions ni accepter ni renier ? Pendant un moment, ces questions tempérèrent mon enthousiasme pour l'Afrique. Durant quelques jours, je me demandai si les autres émigrés et moi, dans notre quête d'un nouveau chez-nous, ne cherchions pas simplement à fuir une pénible vérité qui, au pays, pesait sur nos épaules, sans excès mais pour l'éternité.

Mes compagnes, le rétablissement de Guy et l'amitié d'Efua me détournèrent enfin de mon malaise et de mes questionnements. Je refusais d'admettre que, dans l'hypothèse où je ne m'acclimaterais pas à l'Afrique, je n'avais nulle part ailleurs où aller.

Je tournai le dos à mes insécurités persistantes et rouvris les bras au Ghana.

Je voulais me faire coiffer à la ghanéenne, mais je n'avais nulle envie de passer du temps dans un salon de beauté surchauffé. Je fis donc venir une coiffeuse à la maison.

La riante Comfort Adday était à la fois sténographe et esthéticienne.

– P'tite sœur, moi, je travaille pas, dit-elle. C'est mes doigts qui travaillent. Le travail, c'est bon pour les fermiers. Moi, j'essaie de rester loin des fermes.

Elle tirait des mèches de mes cheveux, les entortillait à l'aide d'un fil noir et grossier.

– Faut que je me garde pour plus tard. Pour mes enfants. Et puis, quand je serai prête, pour mon mari.

Des cloches tintaient dans ma tête. J'avais l'impression qu'elle cherchait à déraciner mes cheveux.

– T'as seulement un garçon, hein ?

J'essayai de hocher la tête, mais la femme la tenait en étau.

– Oui, murmurai-je.

– Mais, ma chère, dit-elle en riant, tu sais ce qu'on dit : « Un, c'est comme zéro... »

J'avais déjà entendu le dicton, mais je ne pouvais pas bouger la tête et je choisis cette fois de ne rien bredouiller. Comfort poursuivit d'une voix basse et suggestive :

– Et on dit aussi : « Faut que ça serve, sinon ça se perd. »

Son rire s'éleva d'un cran, tandis que ses mains, tirant toujours, faillirent me hisser en position debout.

– T'es plus une poulette, tu sais, p'tite sœur. J'avais plus de trente ans.

– Mais ça veut pas dire que t'es trop vieille pour pondre des œufs.

Elle tira sur quelques cheveux et, par chance, laissa ma tête attachée à mon cou.

– Mais si t'attends trop, ta pondeuse va devenir toute grise. Elle rit encore plus fort qu'avant.

– Et les poussins qui vont en sortir, ajouta-t-elle sans cesser de tirer, de s'escrimer et de donner des coups secs, vont marcher tout habillés en jouant du tambour.

Sous l'effet de la jubilation que lui procuraient son esprit et sa sagesse, elle se plia en deux, sans que ses doigts cessent de tirer mes cheveux et de faire tourner son fil noir sur mon crâne.

– Regarde-toi, p'tite sœur.

Elle me libéra. Sur son visage, de la couleur des briques anciennes, je vis un sourire empreint de fierté. Je me dirigeai vers le miroir. De longues pointes noires et raides partaient dans tous les sens et des bouts de ficelle descendaient jusqu'à mes épaules. C'était la coiffure qu'affectionnaient les négrillons dont j'avais vu les détestables photos dans de vieux livres. J'étais atterrée. Pas étonnant qu'elle ait ri de si bon cœur. Vite, j'épiaï son visage à la recherche de signes de moquerie, mais je n'y trouvai que la satisfaction du travail bien fait.

Je bégayai.

– Mais... je voulais... je ne voulais pas...

Je ne pourrais ni sortir dans la rue coiffée de la sorte ni désentortiller les fils qui luisaient sur ma tête d'un air sinistre. Pour une raison quelconque, l'esthéticienne avait décidé de me donner une leçon sur le péril qu'il y avait à vouloir passer pour une femme du pays.

– Maintenant, assieds-toi, p'tite sœur, et laisse-moi terminer.

– Je pensais que c'était fini.

Ma voix faible fut aussitôt enterrée par son rire tonitruant.

– Oh, p'tite sœur, oh, ma chère...

Elle dut tenir son ventre, qui menaçait de se détacher de son corps.

– Oh, ma sœur. J'ai dit que t'étais plus de la première jeunesse, mais si j'te laisse sortir comme ça, on va nous arrêter et nous mettre chez les fous toutes les deux.

Son visage torturé par le rire retrouva peu à peu son aspect normal.

– Non, p'tite sœur, ma chère, y a que les jeunes filles encore vertes qui portent leurs cheveux comme ça.

Elle recueillit les bouts de ficelle qui pendouillaient et les rassembla en tirant délicatement. Ses doigts couraient sur ma tête. Au bout de quelques minutes, elle prit une paire de ciseaux sur un tabouret et coupa les quelques ficelles qui restaient.

– Regarde, maintenant. Regarde-toi et dis-moi ce que t'en penses.

Je me mirai dans la glace et fus soulagée de constater que je ressemblais aux autres Ghanéennes. Mes cheveux tirés formaient de petites sections bien délimitées, et les triangles de peau brune et de cheveux noirs étaient aussi précis que les motifs du tweed.

– Tu m’as tellement fait rire, p’tite sœur, que je devrais rien te faire payer.

Comfort lava ses peignes, enroula ses ciseaux et ses fils dans un linge en coton blanc. Je savais que la dernière remarque était purement pour la forme.

Au cours des six mois précédents, j’avais compris que les Ghanéennes recueillaient des orphelins, donnaient généreusement aux pauvres et nourrissaient tous ceux qui frappaient à leur porte. Elles laissaient quelques libertés sexuelles à leurs maris, mais, à propos de l’argent, elles se montraient très strictes. Des centaines de fois, j’avais entendu dire : « Les Ghanéennes ne rigolent pas avec l’argent, ça non. »

Je payai Comfort.

– Je reviens dans quinze jours, dit-elle. Ah, j’adore rire avec toi.

Je n’avais nulle envie de m’interroger sur sa sincérité, mais je ne pus m’empêcher de remarquer que, pendant qu’elle était là, je n’avais pas ri une seule fois.

Assis dans notre salon, un homme et une femme mariés fraîchement débarqués nous expliquaient les motifs de leur présence en Afrique.

– En raison de Nkrumah (l’homme prononçait NiKrumah) et de Sékou Touré, nous avons hésité entre le Ghana et la Guinée. Nous sommes venus dans l’intention de téter les mamelles de la Mère Afrique.

L’homme parlait avec une vigueur telle que son afro tremblait et que son long cou faisait osciller sa tête de gauche à droite. Avec sa chemise africaine très colorée, il me faisait penser à un gros oiseau exotique.

Alice prit la parole sur un ton courroucé :

– Merde, mon vieux, tu devrais avoir honte. Téter les mamelles de l’Afrique... Quand on naît Noir en Amérique, on naît sevré.

– La dernière chose dont l’Afrique a besoin, c’est d’un type de ta taille pendu à ses mamelles, dis-je.

– En plus, c’est une affreuse métaphore, dit Vicki.

L’homme répliqua aussitôt :

- Les Zoulous l'utilisent bien, eux.
- Mais toi, tu es Noir américain, lui rappelai-je.
- Ouais, d'accord, mais qui dit que mes ancêtres n'étaient pas des Zoulous ?

Il avait suffi de quelques mois pour que notre salon devienne aussi populaire que la véranda des Mayfield.

Jusque tard dans la nuit, nous buvions de la bière et, à propos des moindres détails, ergotions à n'en plus finir.

Alice raffermi sa réputation de redoutable débattuse. Après avoir passé la journée à répondre au téléphone ou à recevoir les visiteurs de l'ambassade, elle attendait les soirées et les week-ends avec impatience. Là, elle pouvait exercer sa vivacité d'esprit et son sens de la répartie avec quiconque se trouvait à portée de voix.

La sage Vicki dit :

– L'Afrique a besoin d'aide. Pendant des siècles, les esclavagistes l'ont dépossédée de ses filles et de ses fils les plus forts ; pendant des siècles, on l'a colonisée ; à présent, il faut que ses descendants fassent quelque chose pour elle.

Alice sourit, s'échauffa.

– Je n'ai jamais considéré l'Afrique comme une femme ; au fond, je m'oppose à l'utilisation de tout pronom sexué pour décrire un continent si complexe. L'Afrique n'est ni un homme ni une femme. Elle est plus que ça.

Les visiteurs nous dévisageaient d'un air réprobateur. L'évident besoin qu'ils avaient de croire que l'Afrique leur ouvrirait les bras comme une mère faisait peine à voir. Ils n'avaient pas du tout envie de savoir qu'ils n'étaient pas rentrés chez eux, qu'ils avaient quitté un lieu familier rempli de souvenirs (douloureux, il est vrai) au profit d'un lieu inconnu qui en était totalement dépourvu.

La femme, dont l'imposante coiffure naturelle était assortie à celle de son mari, restait assise, tel un pantin désarticulé. Son visage foncé était immobile, son regard terne et fixe. Je n'aurais pas été surprise de l'entendre gémir « Maa maan, maa maan » d'une voix fluette de jouet.

Alice dit :

– Le Sahara continue d'avaloir des terres arables à un rythme affolant et les peuples de nomades d'élever des animaux qui dévorent jusqu'au moindre brin d'herbe. Le continent a besoin d'environ cinq cents puisatiers et d'environ cinq cents agronomes. Ça, ce serait un beau cadeau à lui faire.

– Je suis chez moi, ici. Mes ancêtres ont été arrachés à cette terre,

dit l'homme, résolu à se défendre.

– Bien sûr, tu as raison, dit Vicki d'une voix apaisante. En temps normal, vous auriez pu rentrer et même invoquer des droits ancestraux. Mais l'argument d'Alice se défend. Le continent est pauvre. Les Ghanéens sont nobles d'esprit, grâce à Kwame Nkrumah et à eux-mêmes, mais ils n'en sont pas moins dans une situation désastreuse.

– Que faisiez-vous à la maison ? Dans quel domaine travailliez-vous ? demandai-je.

L'homme ne disait rien. Je n'avais ouvert la bouche que pour meubler le silence inconfortable.

Vicki leur donna l'avis suivant :

– Le Ghana est plus facile que la Guinée, sauf si vous parlez français.

La femme nous surprit par sa riche voix de contralto.

– Il travaillait dans les parcs à bestiaux de Chicago et moi, j'étais hôtesse dans un club Playboy.

Elle eut dès lors droit à toute notre attention. Elle avait beau ne pas être maquillée et porter une robe à manches d'une coupe très sage, on n'avait aucune difficulté à l'imaginer en costume de lapin.

Elle murmura d'une voix à peine audible :

– Nous économisons depuis deux ans.

Son mari se leva, la mine renfrognée.

– Pas la peine, mon chou. On reconnaît bien là les Noirs. Ils sont ici chez eux et ils ne veulent pas de nous. Ils sont comme des crabes dans un seau, toujours à se monter les uns sur les autres. Ils ne changeront jamais. Allons-nous-en.

Ils auraient été surpris d'apprendre que nous étions au moins aussi contrariés par eux qu'ils l'étaient par nous. Ces deux-là faisaient simplement partie de l'incessant défilé de voyageurs naïfs qui pensaient qu'un billet d'avion pour l'Afrique effacerait le passé et leur ouvrirait toutes grandes les portes d'un avenir radieux. Peut-être aussi les visages ingénus des nouveaux arrivants nous renvoyaient-ils à des espoirs que, désormais, nous n'exprimions que rarement.

Vicki agita ses petites mains.

– Attendez. Vous ne comprenez pas.

– Viens, mon chou, dit l'homme. Le chauffeur de taxi s'est trompé.

– Quel chauffeur de taxi ? demandai-je.

La femme répondit :

– Nous ne savons pas son nom. Nous étions dans sa voiture. En apprenant que nous étions Américains, il a dit qu'il allait nous conduire dans un foyer noir américain. C'est comme ça que nous avons abouti chez vous.

Nous nous sommes regardées, Alice, Vicki et moi, conscientes que nous risquions d'acquérir la réputation de ne pas être accueillantes dans un pays où nous tentions par tous les moyens de nous faire accepter.

Alice alluma une nouvelle cigarette à même celle qu'elle terminait.

– Parce que nous parlons beaucoup, les gens s'imaginent que nous savons des choses. Alors ils finissent ici ou chez Julian Mayfield. Nous n'essayions pas de vous dissuader de rester au Ghana. Nous cherchions seulement à vous préparer à la résistance que vous allez peut-être, non, que vous allez sûrement rencontrer. À vous éviter les déceptions.

– Une façon de vous immuniser avant que vous tombiez malades, précisa Vicki.

À mon tour, j'ajoutai :

– Si vous vous attendez à ce que les Africains vous ouvrent les bras et vous invitent chez eux, vous allez au-devant d'un sacré choc. Ils ne sont pas méchants, remarquez. Jamais méchants, seulement un peu distants, pour la plupart. Notre incapacité à parler leur langue pose un problème, évidemment. Sans langue commune, il est très difficile de communiquer.

Mû par sa colère, l'homme se trouvait près de la porte. Je touchai sa manche et dis :

– Ne partez pas comme ça. Restez à dîner.

Tout le monde utilise la nourriture à des fins autres que la simple nutrition. Dans ce cas précis, j'espérais que l'invitation aurait pour effet d'apaiser nos visiteurs irrités.

L'homme fit mine de vouloir s'en aller, mais sa femme finit par le convaincre de rester.

Ainsi que je l'espérais, ils se calmèrent pendant le repas et se laissèrent amadouer par Alice, qui déploya toute sa vivacité d'esprit. Pour les faire rire, elle raconta des anecdotes sur sa vie à Chicago, Vicki parla de Paul Robeson et j'évoquai mes années de show-business.

Pendant que nous nous disions au revoir, à la porte, l'homme, grave soudain, serra la main d'Alice.

– Je pense que nous allons aller en Guinée, dit-il. Si nous devons apprendre une langue étrangère pour être acceptés en Afrique, autant

que ce soit le français. La femme agita la main.

– Nous avons beaucoup apprécié votre hospitalité et vos conseils. Nous espérons vous revoir bientôt.

Que le sens des arguments que nous avons clairement exposés leur ait échappé augurerait bien pour eux. Peut-être réussiraient-ils dans leur quête de l'Afrique insaisissable, laquelle se dérobaux aux regards lorsqu'on l'abordait de front, telle la forêt pluviale par une nuit sans lune. Peut-être le continent se révélerait-il à eux dans la mesure où ils étaient aussi obliques que lui.

Le téléphone m'apporta des nouvelles troublantes.

La voix de la secrétaire dit simplement :

– Vous êtes convoquée au *Ghanaian Times*.

Je filai vers les bureaux du journal, en proie à une grande excitation. Allait-on publier mon article ? Le rédacteur en chef avait-il compris ce que je savais déjà, c'est-à-dire que, pour parler des États-Unis, du capitalisme et de la discrimination raciale, on a besoin d'une vie entière, de trois cent mille mots et de beaucoup de chance ?

Je trouvai T.D. Bafoo debout à côté de son bureau.

– Maya !

Il agita les pages de mon texte et, fidèle à son habitude, s'exprima par phrases saccadées, comme autant de petites explosions.

– C'est excellent, ma sœur ! Vous en savez des choses, vous, les Noirs américains, non ?

Il parlait trop vite pour que je puisse répondre.

– Vous saviez que nous allons avoir un nouveau bébé ?

Je l'ignorais.

– Et nous vous invitons à la présentation. À la campagne.

La présentation est le premier rite de passage africain. La cérémonie, qui débute toujours à l'aube, huit jours après la naissance de l'enfant, donne aux parents et aux amis l'occasion de voir et d'accueillir le nouveau venu.

– J'invite aussi Alice, Vicki, Julian et les autres ! Venez ! Il faut absolument que les Noirs américains sachent comment nous saluons la vie ! Nous organisons une fête ! Une grande fête pour la vie ! Et venez chez moi, ce soir, à Accra. Vous saluerez ma femme. Je vous expliquerai comment vous rendre à Kanda.

Je le remerciai, notai son adresse, souris et, une fois de plus, restai

plantée sur place tandis qu'il filait comme le vent.

La simplicité du joli bungalow de T.D. me surprit. C'était un personnage important et, même dans le meilleur des mondes selon Nkrumah, les personnages importants affichaient souvent une grande ostentation. Certains possédaient des maisons semblables à des châteaux et parcouraient les rues du Ghana à bord de Mercedes-Benz ou de limousines pilotées par un chauffeur. Si la plupart des ministres, des députés, des administrateurs du gouvernement et des prospères hommes d'affaires arboraient la chemise et le pantalon assortis tout simples popularisés par le président, leur richesse et leur pouvoir s'étaient à la vue de tous. Au marché, leurs femmes, leurs maîtresses, leurs petites amies et leurs proches parentes portaient de lourds colliers et bracelets en or ; elles avaient la réputation de faire venir d'Europe des meubles hors de prix. Il n'était pas rare que les personnages importants et leurs épouses traitent leurs domestiques comme des esclaves. En général, ils étaient impopulaires et, entre amis, on les tournait en ridicule, mais, comme ils exerçaient une influence redoutable, on en parlait peu en public.

T.D., tout sourire, vint m'ouvrir.

– Entrez, ma sœur, entrez. Vous êtes enfin là. Vous êtes ici chez vous et voici ma femme. Nous allons manger du fofou et des aubergines.

Même s'il donnait toujours l'impression de vouloir mettre tout ce qu'il avait à dire dans une seule phrase, il était plus détendu dans sa propre maison.

Son épouse était une femme brune et grande, lourdement enceinte, au visage grave et à la voix magnifique. Elle sourit et me prit la main.

– Sœur Maya. *Akwaba*. Soyez la bienvenue. Comme vous ne mangez pas de poisson, je vous prépare du poulet.

T.D. sourit.

– Au Ghana, les nouvelles voyagent vite, ma sœur. Nous savons tout ou nous ne savons rien. Venez prendre une bière. Qu'est-ce que je vous sers ?

Dans ce domaine, les préférences étaient défendues ou critiquées avec véhémence. Les deux marques concurrentes étaient la Club et la Star.

– Personnellement, dis-je aussi fièrement que des Ghanéens l'avaient fait en ma présence, je bois de la Club.

– Yé ! Yé ! Je savais que vous étiez quelqu'un de bien. Je suis moi-

même un fervent partisan de la Club. On ne peut pas se fier aux buveurs de Star. Les différences entre les bons et les mauvais buveurs de bière sont plus importantes que celles que les impérialistes ont introduites entre Africains. Vous ne trouvez pas, ma sœur ?

T.D. rit comme un enfant et me fit entrer dans son bureau.

– Nous allons boire ici.

Puis il se tourna vers sa femme.

– Viens nous trouver dès que tu pourras, dit-il.

Nous prîmes place dans une pièce encombrée de livres, de journaux et de magazines. Depuis la porte, Mrs. Bafoo prit la parole.

– As-tu l'intention de servir ton fameux discours à sœur Maya, Kwesi ? Dans ce cas, tu ferais mieux de monter sur une chaise.

Elle entra dans la pièce en riant, des bouteilles de bière à la main.

T.D. eut la bonne grâce de baisser la tête. Lorsqu'il me regarda, ses yeux brillaient de malice.

– Je suis Fanti, ma sœur. Cette femme est infirmière et Éwé. Un terrible métissage. Les infirmières ont la prétention de connaître le corps et les Éwés celle de connaître l'esprit. Ciel, dans quel mariage me suis-je embarqué ?

Je passai l'après-midi à manger avec mes doigts et à écouter T.D. parler de politique. Je risquai quelques mots de fanti, au grand amusement de mes hôtes. Mon vocabulaire n'était pas trop mal, mais je chantais faux. T.D. me suggéra d'apprendre plutôt l'éwé, mais, après avoir entendu la langue mélodieuse de Mrs. Bafoo, à mi-chemin entre parler et chant, je décidai de continuer de m'escrimer avec le fanti.

Ce soir-là, l'homme et la femme, tendrement mais sans relâche, se taquinèrent au sujet de leur mariage interethnique et rirent de leurs différences, chaque moquerie une caresse amoureuse d'une douce intimité.

Je m'en allai à la nuit tombée, après que T.D. m'eut expliqué comment me rendre chez lui à la campagne. J'avais le sentiment que cette nouvelle amitié me permettrait peut-être d'aller au-delà du visage moderne du Ghana et d'apercevoir l'ancienne âme tribale de l'Afrique. Elle était fuyante, cette âme. Chaque fois que je m'en approchais, débordante de questions, elle se dérobait, se fermait comme une huître, se camouflait derrière des distractions sensuelles. Elle avait, pour faire diversion, d'innombrables ruses.

Les noms musicaux des villes du Ghana enchantaient la langue et caressaient les oreilles : Kumasi (Kou-ma-si), Koforidua (Ko-fo-ri-diou-a), Mpraeso (Oum-pra-é-so). Les Ghanéens affirmaient fièrement

qu'Accra et Sekondi étaient de vieilles villes et qu'on y retrouvait des preuves d'une activité commerciale avec l'Europe remontant au XVe siècle. Je me plaisais à imaginer un parent mort depuis belle lurette en train de conclure des affaires dans ces marchés, de pêcher dans la mer grouillante d'espèces et d'arpenter ces villes exotiques, mais l'angoisse de toujours revenait vite me talonner.

Spontanément, le vieux rappel me revenait en mémoire : « Les esclaves n'ont pas tous été volés, et les esclavagistes n'étaient pas tous Européens. » Et si, dans cette ville haute en couleur, mon arrière-grand-père avait été réduit à l'esclavage par son propre frère ? Et si, dans ce marché, mon arrière-grand-mère avait été vendue par sa propre sœur ?

Les femmes et les hommes rieurs qui arpentaient les rues avec équanimité descendaient-ils de familles esclavagistes ? L'ancêtre de tel passant avait-il vendu le mien ? La grand-mère de cette grand-mère s'était-elle fait du lard grâce à la vente de la grand-mère de ma grand-mère ?

Au début, je chassais ces sinistres réflexions lorsqu'elles interrompaient le cours de mes plaisantes rêveries, mais je compris vite qu'elles étaient aussi résistantes qu'un nouveau virus. Leur vivacité était telle qu'elles surgissaient dans mes pensées à tout bout de champ, souvent aux moments les plus inopportuns.

J'avais donc été intriguée de voir T.D. et sa femme utiliser leurs différences tribales pour exprimer leur amour. Apprendre à les connaître apaiserait peut-être mes horribles doutes, ceux selon lesquels mes ancêtres, faibles et naïfs, avaient été vendus comme esclaves par les membres d'une tribu plus forte et plus fûtée. C'était une idée répugnante. Dans l'hypothèse où les choses se seraient réellement passées ainsi, je devais en venir à la conclusion suivante : si mes ancêtres n'avaient pas brutalement vendu certains de leurs semblables, c'était peut-être simplement parce qu'ils n'avaient pas trouvé, dans d'autres tribus, de femmes et d'hommes plus naïfs et vulnérables qu'eux. Laquelle des deux éventualités était la plus détestable : descendre de brutes ou de dupes ? Je n'arrivais pas à trancher.

L'amour que les Bafoo avaient l'un pour l'autre effacerait peut-être l'idée selon laquelle l'esclavage des Africains s'expliquait d'abord et avant tout par l'exploitation intratribale.

Un jour, pendant la pause du matin, j'allai dans la salle commune des cadres supérieurs. Mon entrée ne troubla en rien les femmes et les hommes confiants, qui poursuivirent leur conversation ; ils

s'échangeaient des phrases comme de jolies femmes offrent leur main à de laids soupirants.

Sans conviction, l'Anglais au nez étroit dit :

– Je comprends leur colère. Je ne la trouve pas très seyante, mais je la comprends.

Une Yougoslave, trop intellectuelle pour recourir au maquillage, soutint mollement :

– Mais ils ont été traités comme des bêtes.

L'Anglais poursuivit, irascible :

– Ils n'ont pas pour autant le droit d'assouvir leurs instincts bestiaux.

Un Canadien s'efforça de rétablir l'équilibre.

– Sans être louable, leur réaction est compréhensible. Les effets d'un traitement cruel mettent du temps à s'estomper.

L'Anglais dit :

– Écoutez, ils sont là depuis trois cents ans. Pourquoi diable commencer maintenant ?

Il éleva la voix et ordonna :

– Une autre bière, Kojo. Non, j'offre une tournée générale.

On aurait dit un Ronald Colman en colère dans un vieux film. Dans un coin, je buvais une bière tiède, consciente de m'être immiscée dans une représentation théâtrale : je devais garder le silence ou quitter la scène.

Le serveur ghanéen, vieux et tremblant, comprit que la « tournée générale » ne s'appliquait pas à moi. Il déposa les bouteilles sur la grande table et alla se rasseoir sur son tabouret, derrière le comptoir.

La salle commune des cadres supérieurs de l'Institut des études africaines était réservée aux professeurs, aux chargés de cours et à quelques administrateurs. Même si elle était remplie de vieux meubles et qu'une odeur de bière y régnait en permanence, certains employés d'autres facultés de l'Université de Legon la préféraient à leur propre salon. Je supposais qu'elle devait sa popularité à la proximité de la faculté de danse et de musique. À toute heure du jour, de jolies filles et des hommes à moitié nus, en route vers leurs cours de danse, passaient en coup de vent devant la porte. À toute heure du jour, des maîtres percussionnistes offraient des démonstrations derrière l'immeuble. Dans les environs, on entendait, comme en stéréophonie, des chanteurs répéter sur le ton aigu caractéristique des chants ghanéens. La pièce elle-même avait quelque chose d'étouffant, mais

les environs étaient frais et attrayants.

Le professeur allemand d'un autre département éleva la voix :

– Mon vieux, dit-il en affectant l'accent britannique, il est compréhensible que l'agitation vous fatigue. Vos empires vous ont épuisés.

L'Anglais répondit :

– Pour l'empire, dit-il en insistant sur le dernier mot, je ne sais pas, mais il est vrai que, au bout d'un certain temps, l'agitation devient lassante.

La Yougoslave semblait prête à en découdre.

– Peut-être, mais pas pour les agitateurs.

Le Canadien prit la parole. Soudain, la pièce ne fut plus une scène de théâtre, et les personnes présentes cessèrent d'être des personnages que je pouvais ignorer ou tourner en dérision.

– Mais, dit-il calmement, les Noirs américains ne forment pas la majorité. Ils ne comptent que pour environ dix pour cent de la population des États-Unis.

Ils parlaient des Noirs américains. J'étais certaine que les récentes émeutes de Harlem, qui avaient fait la une des journaux du Ghana, étaient à l'origine de la discussion. Je me concentrai et cherchai une occasion d'intervenir.

– Encore de la bière, Kojo, s'il te plaît.

La voix de la Yougoslave était aussi soignée que son corps et ses vêtements étaient négligés.

– Je vous dis, moi, que les Noirs américains en ont soupé du système parce que la démocratie est un échec. Ils estiment en être la preuve.

– La démocratie n'a pas été conçue pour les classes inférieures, dit le vieux Britannique au long museau. Tout le monde est au courant. C'est la même chose au Ghana.

Tandis que je mijotais une réplique cinglante, un professeur d'anglais d'origine ghanéenne fit son apparition. Il s'avança vers la table chargée de verres et dit :

– Salut, les copains.

Sans se tourner vers le serveur, il lança :

– Une tournée générale, Kojo.

Il tira une chaise et prit place.

– Vous parliez du Ghana. Qu'est-ce qu'il a, mon pays ?

Je laissai mes idées s'éparpiller. Cet homme saurait trouver une riposte imparable.

L'Anglais, que la discussion ennuyait déjà, se força malgré tout à répondre.

– La démocratie, qui n'a jamais fonctionné de toute façon, n'a pas été conçue pour les masses. Et j'ai cité le Ghana en exemple.

L'Africain accepta sa bière. Sans un regard pour le serveur, il la versa dans son verre et but.

– Hum, fit-il en se léchant les lèvres. Délicieux. Nous ne nous y entendons peut-être pas en démocratie, mais personne ne peut nous reprocher de ne pas faire de la bonne bière. Hein ?

Les Européens éclatèrent de rire et l'Africain les imita. Ils avaient assassiné mon peuple et mon nouveau pays d'adoption. Je me tournai vers le serveur, dont le visage était passif et les yeux rivés sur la porte ouverte.

Je pris la parole.

– De toute évidence, vous croyez avoir toutes les réponses. Eh bien, attendez que quelqu'un qui ne parle pas à tort et à travers vous pose une question. Vous ne savez rien des Noirs américains, et je suis scandalisée par toutes les stupidités que vous avez débballées.

Les choses n'allaient pas bien du tout. Mon cerveau ne répondait pas normalement. Je devais me montrer vive, incisive et poliment grossière à leurs oreilles endurcies, mais je n'avais réussi qu'à bafouiller.

– Vous n'êtes que des imbéciles. De quel droit osez-vous parler du Ghana ? Tas de ratés.

À ma grande surprise, debout, je les engueulais d'une voix forte et grinçante.

– Vous avez quitté les pays où vous vous geliez les fesses pour venir ici et vivre comme des pachas. À présent, vous avez des serviteurs et vous pouvez prendre votre bain plus qu'une fois par mois. Bizarre que vous ne soyez pas plus nombreux à en profiter. Tas de fumiers puants.

Je laissai la fureur me guider jusqu'à la porte.

– Et si vous osez me dire quoi que ce soit, je vais vous faire passer le goût de la bière.

Depuis toujours, pourtant, je savais que la rage était mon ennemie naturelle. Elle entravait la circulation de mon sang, bouchait les pores de ma peau. Elle m'aveuglait, au sens propre du terme, tellement que j'en perdais ma vision périphérique. J'avais un goût métallique dans la

bouche et je n'arrivais pas à respirer par les narines. Mes cuisses ramollissaient et j'avais des picotements sous les aisselles et à l'aîne. Pour un peu, je me serais laissée tomber dans le sentier qui conduisait à mon bureau, mais je forçai mon corps récalcitrant à poursuivre.

– Professeur ?

Une voix douce m'obligea à me retourner. Le serveur me sourit comme si j'étais une enfant qui venait de se rendre coupable d'une espièglerie.

– Pourquoi les laissez-vous troubler votre cœur, professeur ?

Je bégayai :

– Mais...

Je savais que le serveur n'avait pas reçu d'éducation, mais le sens de l'horrible scène dont nous avons été témoins, lui et moi, n'avait quand même pas pu lui échapper.

– Ils ont insulté les miens. Je ne pouvais tout de même pas rester là sans rien dire.

L'homme ne se départit pas de son sourire.

– Et les vôtres, ce sont les miens ?

– Oui, mais... Je voulais parler des Noirs américains.

– Ils ont déjà été insultés ?

– Oui, mais...

– Ils n'en sont pas morts ?

– Non, mais... Ils ont insulté le Ghana, votre pays.

– Ça, ma sœur, ce n'est rien.

– Rien ?

Il était non seulement sans éducation, me dis-je, mais aussi complètement abruti.

– Ils ne sont pas ici chez eux, dit-il. Avec le temps, ils finiront par disparaître. Le Ghana était là avant leur arrivée. Il sera encore là après leur départ. Ils sont comme des souris sur le dos d'un éléphant. Ils finiront par disparaître.

En cet instant, je fus blessée. Mon esprit se buta à une vérité, comme un coude heurte le bord d'une table. J'avais devant moi un pauvre serveur africain sans éducation, si sûr de lui qu'il parvenait à faire abstraction de l'impolitesse des Blancs établis. Je n'avais encore jamais rencontré un Noir américain doté d'une telle confiance en soi. Aux États-Unis, notre place, pourtant assurée de longue date et durement gagnée, était si fragile que nous avions fait de la patience un

mécanisme de défense, mais jamais un motif d'agressivité.

Je devais en savoir plus.

– Mais cet Africain... Il faisait partie du groupe.

– Non, ma sœur. Il fait partie de l'Afrique. Il n'est qu'un *beento*¹.

C'était un mot moqueur utilisé pour désigner les personnes qui étaient allées étudier en Europe et qui, à leur retour au Ghana, se prenaient pour des Européens. Le serveur poursuivit :

– Il est allé au Royaume-Uni. Il est allé aux États-Unis. Avec le temps, il va arrêter de faire semblant. Il est chez lui, à présent, et le pays va le reprendre.

Il tendit la main et me toucha l'épaule.

– Ne les laissez pas troubler votre cœur. En un sens, vous êtes une *beento*, vous aussi. Mais les vôtres, ils sont d'ici. Que le Ghana vous ouvre les bras ou non, vous êtes ici chez vous.

Il tourna les talons et se dirigea vers la salle commune en se traînant les pieds.

Nous étions dans la cuisine, Otu, le serveur, et moi. Comme je préparais tous les repas, il agissait comme aide-cuisinier. Il parait et hachait les légumes, lavait les ustensiles au fur et à mesure et, de façon générale, me facilitait la vie.

– Ma tante ?

C'était une marque de respect.

– Oui, mon oncle ? répondis-je tout aussi respectueusement.

– Il y a un garçon du nom de Kojo qui aimerait vous parler.

– Qu'est-ce qu'il me veut ?

– Comment voulez-vous que je le sache, ma tante ?

Otu évitait de me regarder dans les yeux et je compris que la conversation serait aussi protocolaire que la cérémonie japonaise du thé.

– Si tu ne sais pas, Otu, je ne sais pas non plus. Dans ce cas, je ne peux pas parler à ce garçon.

Mon amitié avec Efua, la lecture de nouvelles ghanéennes et le peu de fanti que j'avais appris m'avaient aidée à comprendre les formes détournées que prenaient parfois les conversations.

– Si je vous raconte ce que je ne sais pas, ma tante, je ne rends service ni au garçon, ni à vous, ni à moi.

Il s'arrêta si brusquement que je pus presque voir le point à la fin de sa phrase. Je compris que nous devions tout reprendre de zéro.

– Mon oncle ?

– Ma tante ?

– Ce Kojo qui souhaite me voir, c'est un bon garçon ?

– Oui, ma tante. Il vient d'une bonne famille. Son père et ses oncles sont de mon village.

– Il s'appelle Kojo ?

– Oui. Kojo.

– Et en quoi puis-je être utile à Kojo, mon oncle ?

– Ah, ma tante, votre bonté est connue de tous. J'avais trouvé la bonne clé.

– Ce garçon aimerait travailler pour vous, ma tante.

Pour moi ? Je n'avais besoin de personne. Et, de toute façon, je n'avais pas d'argent.

– Il n'y a pas de travail ici, Otu. Dis-le-lui, s'il te plaît.

– Il n'a pas demandé de travail, ma tante. Il a demandé à vous parler.

Ô tortueuses subtilités de la langue !

– Il est inutile de...

Otu se retourna et, sans bouger d'un poil, me fixa.

J'étais vaincue.

– Eh bien, demande-lui de passer, je lui dirai un mot.

– Oui, ma tante.

Otu souriait rarement, mais un vif mouvement de son visage trahit son plaisir.

– Je vais aller le chercher.

– Non, Otu, finissons d'abord le repas. Demain, peut-être.

– Il est ici, ma tante.

Je suivis sa tête qui dodelinait et aperçus une petite silhouette serrée contre la porte moustiquaire.

– Kojo, dit Otu d'une voix autoritaire, Kojo, *bra*.

La porte s'ouvrit et un garçon d'environ quatorze ans fit timidement son entrée. Son sourire était à la fois déférent et espiègle. Aucun mot de notre conversation ne lui avait échappé et il savait avec quelle aisance Otu s'était joué de moi.

– Kojo, je te présente tante Maya.

Le garçon baissa les yeux avec respect, mais j'eus le temps d'y entrevoir une lueur d'amusement.

– Bonsoir, ma tante, murmura-t-il.

– Désolée, Kojo, mais je n'ai pas de travail pour toi.

– Ah.

Il avait toujours la tête baissée.

– Ka. Ka. Ka, cracha Otu.

C'est le mot qui, en fanti, signifie « parle ».

Kojo leva les yeux et je remarquai qu'il ressemblait à mon frère bien-aimé. Comme Bailey, il avait une peau d'une couleur riche et foncée, de petites mains et une tête d'une rondeur parfaite.

– Je peux tout faire, ma tante. Je peux faire des courses et vous faire économiser de l'argent au marché de Makola et même sur la place de Bokum.

C'étaient les deux principaux marchés d'Accra, où des vendeuses intimidantes, à force de marchander, réduisaient les clients au désespoir. Elles posaient pour moi un sérieux problème.

Le garçon poursuivit :

– Je comprends le ga et l'haoussa. Je peux faire le ménage et j'apprends le métier de tailleur.

La timidité n'était qu'une façade ; en réalité, il était aussi vif que la levure fraîche.

– Mais je fais mes courses moi-même et j'ai une couturière.

Sans bruit, Otu rangeait les poêles.

– Je peux être votre « petit garçon », ma tante. Je peux vous apporter de la bière et laver votre voiture. Et si Wofa Otu veut bien m'apprendre, je pourrai aussi faire la lessive. Je ne veux pas d'argent, ma tante. Pas de salaire. Seulement des pourboires.

En Afrique de l'Ouest, les pourboires n'étaient pas obligatoires, mais ils étaient attendus.

– Otu ?

– Ma tante ?

– Tu as besoin d'un petit garçon ?

Le vieil homme répondit comme si j'avais posé une question stupide.

– Tous les enfants peuvent rendre service, ma tante. Tout le monde a besoin d'un petit garçon.

– Entendu, Kojo. Je te prends.

Le sourire du garçon me coupa le souffle. Il serra ses dents blanches et droites et je vis apparaître le sourire de Bailey.

– Où vas-tu dormir ?

– Pas loin d'ici, ma tante. Pas loin. J'ai un autre oncle qui a un coin pour moi. Demain matin, je vais être ici. Toute la journée et le soir. Merci, ma tante. Merci, Wofa.

Il tourna les talons, partit en courant et laissa la porte claquer derrière lui. Je jetai un bref coup d'œil à Otu, dans l'espoir d'apercevoir un certain air entendu, mais son visage était sans expression.

Alice et Vicki acceptèrent Kojo et, après quelques semaines, il faisait partie de la maisonnée. Il était dans mon chemin quand je faisais la cuisine, époussetait au salon les meubles qu'Otu venait tout juste de polir ou s'asseyait dans ma voiture garée et jouait avec le volant en souriant, en souriant toujours comme Bailey.

– Ma tante ? fit Otu.

Il m'aidait à préparer le repas.

– Otu ?

– Le petit garçon, Kojo, aimerait vous parler, ma tante.

– Et alors ? Il me parle tout le temps.

– Il avait pensé, ma tante, vous parler après le repas.

J'aurais dû me douter que quelque chose d'important s'annonçait, mais je ne vis rien venir.

Alice et Vicki étaient sorties et je buvais un café instantané dans un fauteuil quand, depuis la salle à manger, Kojo murmura :

– Est-ce que je peux venir vous parler maintenant, ma tante ?

– Entre, Kojo. Ne reste pas là. Il se parqua à quelques pas de moi, tête baissée.

– Regarde-moi, Kojo. Ne joue pas les timides. Je te connais.

– Ma tante.

Le sourire soyeux et la voix douce avaient pour but de m'attendrir.

– Je suis un petit garçon, ma tante.

C'était évident.

– Et il faut que j'aille à l'école.

Bien sûr. Comment avais-je pu oublier que l'été tirait à sa fin et qu'il devrait rentrer dans son village ?

– Oui, Kojo. Il est certain que tu dois étudier. Quand pars-tu ?

– Eh bien, ma tante, l'école où je veux aller est ici à Accra. Tout près, en fait.

Il attendit et les rouages de mon cerveau se mirent laborieusement en marche. Il voulait que je l'envoie à l'école et que j'assume ses frais de scolarité. Il m'avait tendu un piège.

– J'ai de l'argent pour mes frais de scolarité et je suis déjà admis. Seulement, je voudrais continuer à être votre petit garçon.

Une fois de plus, je l'avais mal jugé. Il ne me manipulait pas. Il m'aimait bien. Je lui laissai voir mon soulagement.

– Bien entendu, Kojo. Pas de problème. Si tu peux faire ton travail scolaire et être mon petit garçon, je n'y vois pas d'inconvénient. Je t'aime bien aussi, Kojo.

Lorsqu'il se retira, nous souriions tous les deux de toutes nos dents.

Deux semaines plus tard, il m'apporta une lettre qui m'était adressée. Le directeur de son école voulait me voir pour discuter du choix de cours de Kojo. La rencontre fut longue et laborieuse. Lorsque j'arrivai à l'université, en retard, j'étais épuisée. À l'école de son village, Kojo avait eu de bonnes notes, mais certaines matières obligatoires n'étaient pas offertes. Le directeur m'avait expliqué que le garçon aurait besoin d'aide à la maison et qu'il avait de la chance d'avoir des tantes cultivées.

Trois soirs par semaine, Alice, Vicki ou moi nous asseyions avec Kojo à la table de la salle à manger et conjuguions des verbes, faisions des divisions et dessinions des cartes à l'échelle.

Parfois, une pensée irritante bourdonnait dans ma tête. Mon fils avait fini par grandir et fréquentait l'université. Dans ses valises, j'avais mis les dernières soirées passées à faire les devoirs et les inquiétudes relatives aux résultats scolaires, sans parler des années consacrées à la calligraphie, à la mémorisation des capitales des pays et de leurs principales exportations. Je m'étais sentie libérée. Et voilà que, devant le sérieux de Kojo, le passé devenait le présent et que j'étais ramenée vers ces exercices familiers. Le rire juvénile de Kojo, franc et aigu, et sa ressemblance avec Bailey eurent toutefois raison de mes réticences. Je me remis donc dans la peau de la mère institutrice, automatiquement et sans effort, sauf quand j'éprouvais une bizarre et inconfortable impression de déjà-vu.

Je devenais capable de chanter la musique du fanti, et les mots s'ordonnaient dans ma tête.

Efua m'emmena à un *durbar*, une fête d'action de grâce organisée à Aburi, à cinquante kilomètres d'Accra. Des milliers de célébrants vêtus de couleurs vives s'étaient réunis, agitaient les mains, chantaient et dansaient. Je me plantai en bordure de la foule pour voir passer le défilé exotique. Des chasseurs, la carabine à l'épaule, marchèrent au rythme de leurs percussionnistes. Derrière eux, des soldats au visage d'une sombre détermination parcoururent les larges rues sous les acclamations enthousiastes des jeunes filles. La foule accueillit bruyamment les fermiers avec leurs faux et les pêcheurs avec leurs filets.

La fête annuelle des moissons était, pour chacun des segments de la société, l'occasion de remercier Dieu et de louer Ses travailleurs et leurs efforts.

Je me balançais en rythme lorsque les tambours se turent et que la foule se calma. L'air s'immobilisa. Un son, différent de tous ceux que nous avions entendus jusque-là, s'éleva au loin. C'était la stridulation criarde de centaines de cigales géantes qui frottent leurs pattes à l'unisson. Le grincement remonta jusqu'à nous et la foule resta silencieuse, malgré son énervement et son impatience. Lorsque les hommes émergèrent de la poussière en grattant des bâtons sur des gourdes séchées à la peau striée, la foule recouvra sa voix.

– *Yi ! Yi ! Awae ! Awae !*

Les gratteurs, à l'instar de ceux qui les avaient précédés, ne faisaient attention ni à la foule ni aux enfants qui, sans cérémonie, couraient à deux doigts de leurs rangs serrés.

Grince, grince, gratte ! Gratte, frotte, crisse, craque ! Grince, grince ! Racle ! Les gratteurs disparurent dans le lointain, de plus en plus flous.

Au loin retentirent soudain les battements des tambours royaux et le vacarme de la fête s'apaisa de nouveau. Les gens, bien qu'assagis, continuaient d'avancer, de se glisser à gauche et à droite, de changer de place et de s'éponger le front. Leur bébé en sécurité sur le dos, les femmes rajustaient leurs vêtements. Des enfants turbulents jouaient au chat, des hommes et des femmes se saluaient de la main en souriant, mais ils n'arrêtaient pas pour autant de regarder dans la direction d'où venait le bruit des tambours.

Efua me toucha l'épaule et me tendit un grand mouchoir blanc.

– Merci, dis-je, mais ça va.

Son bras ne bougea pas. Je pris le mouchoir.

Des hommes surgirent de la sombre poussière. Les uns portaient des

tambours géants sur leurs épaules, et d'autres suivirent, parés d'étoffes splendides, en tapant sur leurs tambours à l'aide de bâtons incurvés. Les rythmes puissants faisaient s'entrechoquer mes os et je sentais les vibrations dans mes dents.

Les spectateurs se mirent à battre des mains, à agiter leurs pieds, leurs mains, leurs hanches et leurs têtes. Ils criaient :

– *Yi ! Yi ! Aboma !*

Et la turbulence restait lourde d'anticipation. On attendait une sorte de paroxysme.

Lorsque le premier palanquin apparut en ondulant, je songeai à une jonque sur le Yangtsé (chose que je n'avais jamais vue), puis à un camion de dix tonnes sur une autoroute de la Californie (image qui m'était très familière). Par groupes de quatre, des hommes transportaient des hamacs hissés sur de longues perches, aussi stables que des chariots de Conestoga. Au centre de chacun était assis un chef, merveilleusement paré de riches tissus kente fabriqués à la main. À côté de chacun des chefs (il y avait très peu de femmes parmi eux) se tenait un jeune garçon, appelé le *Kra*, qui, à l'occasion d'une cérémonie solennelle préalable, avait accueilli en lui l'âme d'un chef. Si le chef venait à mourir pendant le rite, toute panique serait évitée : ses commettants savaient que son âme était en sécurité dans le corps du garçon et qu'il suffirait du bon rite pour la transplanter dans celui de son successeur.

Les tambours appelaient, les rois apparurent et l'air faillit exploser sous le poids de la poussière, des tambours qui résonnaient et de la liesse bruyante.

Les chefs étaient plus fiers les uns que les autres. Chacun portait plus d'or et de riches couleurs que le précédent. Plus noirs que l'ébène, ils luisaient sous la sueur et l'huile. À la file indienne, ils défilèrent sous les acclamations adoratrices de leurs sujets.

– *Na-na. Na-na. Yo, Yo, Nana.*

Les cris s'unirent aux bruits des tambours et à l'explosion de couleurs. Les hommes et les femmes bondissaient comme des jouets, et les adultes les plus proches soulevaient les petits pour leur permettre d'entrevoir le défilé des rois.

Un frisson blanc ondulait au-dessus de ce spectacle survolté. Des milliers de mouchoirs blancs agités par des milliers de mains noires eurent raison de mes ultimes réserves. Je me mis à trépigner avec les Ghanéens en transe, j'agitai bien haut le mouchoir et je criai :

– *Na-na, na-na, na-na.*

La piste de danse inondée de soleil grouillait de corps qui se tortillaient. Le High Life Orchestra de Benson jouait *Wofa No, No*, un air populaire. Après avoir dansé pendant une demi-heure, je me reposais à ma table en prévision d'un nouvel assaut. Au Ghana, les hommes et les femmes pouvaient, sans provoquer le moindre malaise, danser seuls ou avec des personnes du même sexe. En contemplant les tables pour la plupart désertes qui m'entouraient, j'aperçus un homme d'une taille saisissante, vêtu d'un grand boubou de dentelle blanche. Comme il me tournait le dos, son visage m'était caché, mais je voyais bien, à sa façon de dominer sa table, qu'il devait faire dans les deux mètres. Il avait de larges épaules et un cou massif.

Tout en redoutant d'être surprise en train de l'épier, je jetais de fréquents coups d'oeil de son côté, dans l'espoir d'apercevoir sa figure. Lorsque l'orchestre finit de jouer, trois femmes et un homme de petite taille revinrent vers sa table en riant. Le gros homme se leva et rugit :

– *Bienvenue. C'était bien ?*

Il se retourna et je constatai que son visage avait la régularité d'un carré parfait. Tous ses traits étaient de la bonne taille et placés au bon endroit. Il ressemblait aux anciens rois africains qu'on voyait sur des chevaux caparaçonnés dans les dessins romantiques. Il aurait été chez lui au milieu de tentes volumineuses, d'oiseaux parlants et de caravanes de chameaux. Il resta debout pendant que les femmes s'asseyaient, puis il entraîna l'homme de petite taille à l'écart et se plia en deux pour lui parler brièvement à l'oreille. Après, il s'adressa aux femmes, qui réunirent leurs écharpes et leurs sacs. Il fendit la foule jusqu'à la porte, elles sur ses talons. Je vis l'homme de petite taille s'approcher de ma table. Dans un recoin de mon esprit, j'espérai qu'il ne s'arrêterait pas.

Il s'immobilisa devant moi et s'inclina légèrement.

– *Mademoiselle ?**

Je hochai la tête.

– Puis-je avoir un peu de votre temps ?

Je hochai de nouveau la tête.

Il se percha avec élégance au bord d'une chaise.

– Je m'appelle Mamali et j'ai un ami.

Sa voix et ses manières douces lui donnaient l'air d'un ministre.

– Ah bon ?

– Puis-je vous demander votre nom et savoir si vous êtes mariée ?

Mes réponses furent aussi directes que ses questions.

– Auriez-vous par hasard remarqué l'homme imposant assis à cette table ?

Évitant de prendre le mors aux dents, je répondis avec une calme dignité :

– Oui, je l'ai remarqué.

– C'est mon ami. Il s'appelle Sheikhali et il m'a demandé de vous demander si vous accepteriez de dîner avec lui ce soir.

Il sortit un carnet et un stylo. Voilà que je m'emballais de nouveau.

– Mais je ne le connais pas, dis-je. Qui est-il ? Où mangerions-nous ?

– Il vient du Mali, Miss Angelou. Il importe des pur-sang et a déjà été le plus grand importateur de bœuf du Ghana. Quand il vient à Accra pour ses affaires, il habite en général chez moi, mais il a son propre pied-à-terre et je ne doute pas qu'il vous emmènerait dans un très bon restaurant.

– Est-il marié ?

Il avait traité les trois femmes rieuses avec l'indulgence d'un pacha bienveillant.

Mamali leva les yeux de son calepin.

– Il répondra lui-même aux questions personnelles. Si vous acceptez son invitation, j'aurai besoin de votre adresse. Il passera vous prendre à neuf heures.

J'espérai ne pas avoir dit oui avec trop d'empressement, mais comment appréhender les codes d'une culture qu'on n'a pour l'essentiel qu'entraperçue dans des fantasmes en technicolor ?

Je fus horriblement déçue de trouver la maison vide. J'avais besoin d'Alice et de Vicki pour savoir comment m'habiller. Il fallait que je partage avec elles l'excitation que m'inspirait ma rencontre avec Sheikhali et, plus important encore, il fallait qu'elles le voient et qu'il les voie. Et s'il me kidnappait dans l'intention de me vendre à un commerçant arabe ? Mes appréhensions n'étaient pas entièrement sans fondement. Pendant mon séjour au Caire, j'avais connu des ambassadeurs de pays d'Afrique subsaharienne qui s'étaient précipitamment rendus dans des pays arabes pour négocier la libération de ressortissants enlevés et vendus dans le marché des esclaves, toujours florissant.

Il était primordial que Sheikhali rencontre mes amies et comprenne qu'elles étaient des Américaines intelligentes et articulées, capables de demander l'aide de l'armée américaine pour me secourir. Lorsque

cette idée me vint à l'esprit, je cherchais dans mon placard une robe élégante et riche, mais toute simple. M'arrêtant, je m'assis sur le lit et imaginai le gouvernement des États-Unis, qui était responsable tant de l'asservissement que de l'émancipation des miens, envoyer les troupes pour me sauver d'une autre vente aux enchères.

Lorsqu'on cogna à la porte, j'ouvris en sentant mes genoux fléchir. Sheikhali voilait le ciel tout entier. Il portait des mètres et des mètres de soie bleue brodée d'or véritable et une petite calotte en dentelle assortie, coquettement rabattue sur son front.

– Miss Angelou ?

– Entrez, je vous prie.

Il monopolisait tout l'espace ; c'est à peine s'il me restait un peu d'air.

– Asseyez-vous, dis-je calmement. Mes amies ne vont pas tarder.

Il s'assit, étira ses longues jambes jusqu'au centre de la pièce.

– Vos... euh... amies ? Vos amies à manger ? Vous, moi, restaurant ?

Son anglais était pitoyable. En français, je lui demandai s'il préférerait parler français.

Lorsque Sheikhali sourit, je compris que, à ses yeux, une étoile de plus ornait ma couronne céleste. Ses lèvres noires s'ouvrirent peu à peu et ses dents étincelèrent, tels des diamants aperçus dans le fond d'une poche.

– *Tu parles aussi français ?**

Le tutoiement me ravit.

Je lui expliquai que je tenais à ce que mes amies sachent où j'allais et avec qui je me trouvais. Il hocha la tête, souriant toujours.

– Laisse-leur un mot. Dis-leur que Sheikhali t'emmène au restaurant L'Auberge à bord de son *avion d'argent**.

Les Ghanéens surnommaient la Cadillac Coupe de Ville 1963, avec ses ailerons et son coût prohibitif, « l'argent avec des ailes ». Je ne fus donc pas surprise d'entendre Sheikhali appeler sa voiture ainsi. Je griffonnai quelques mots à l'intention de mes amies et laissai le galant calife me guider vers son chariot américain argenté.

Au restaurant, il renvoya le serveur en indiquant qu'il se passerait de menu et étala sur la nappe ses mains pareilles à de vastes frondes de palmier.

Il s'adressa à moi :

– Nous prendrons la coquille Saint-Jacques, la truite et le bifteck. Tu

bois du vin, je suppose ?

J'hésitai. De toute évidence, il n'avait pas l'habitude d'être contredit. Dans la voiture, j'étais restée aussi sage qu'une violette africaine, mais il fallait à présent que je m'exprime.

– Merci, mais je ne mange ni poissons ni fruits de mer. Je prendrai un steak et des légumes.

Sous l'effet de la surprise, il écarquilla les yeux, puis il sourit.

– Ah, les Américaines... On dit que vous savez beaucoup de choses. Je constate que tu (encore le tutoiement) sais très bien ce que tu veux et ne veux pas manger. Et du vin ? Tu aimerais du vin ?

En tant que musulman, il ne devait pas boire d'alcool. Je refusai le vin. Il fixa sur moi un regard perçant. Puis il tapa dans ses mains et le serveur accourut.

– Pour *mademoiselle**, ce sera un steak et des légumes. Et aussi du vin. Du bon.

Il commanda ensuite son propre repas. Je parcourus le restaurant des yeux en essayant de ne pas penser à l'homme, au reste de la soirée ni à la chance ou à la malchance que j'avais eue d'attirer son attention.

– *Mademoiselle** Angelou, dit-il d'une voix qui grondait légèrement, tu permets que je t'appelle Maya ?

Comme il me tutoyait déjà, je répondis que oui et il prit la conversation en main.

Même s'il se rendait fréquemment en France, il n'avait jamais été aux États-Unis. Était-il vrai que, après l'esclavage, les Blancs américains avaient donné leur argent aux Noirs et que, à présent, tous les Noirs étaient riches ? Je ne crois pas qu'il ait entendu mon démenti incrédule. Et pourquoi n'étais-je pas mariée ? J'étais grande, jeune et jolie. Les hommes du Ghana étaient-ils donc tous devenus aveugles ? Je rejetai ses flatteries d'une voix murmurante, mais il me toucha très doucement la main.

– Tu ne veux donc pas d'enfants ? Tu ne dois pas attendre trop longtemps, car une femme peut vivre sans mari, mais toute personne doit avoir au moins un enfant.

Mon sort semblait lui tenir à cœur.

– J'ai un fils.

– En Amérique ?

– Non. Mon fils étudie ici à l'université.

Sa dignité l'empêcha d'afficher sa surprise, mais je la vis passer

brièvement sur son visage.

– Tu as un fils à l’université ? Mais quel âge as-tu donc ?

Je répondis :

– Je vais te dire l’âge de mon fils. Il a dix-huit ans. Mais ma mère répète qu’une femme qui avoue son âge est prête à dire n’importe quoi.

Je l’entendis rire pour la première fois. Il se tapa la cuisse et hocha la tête en signe d’approbation.

– J’aime les femmes drôles. Les jolies femmes le sont rarement. Je t’aime bien.

Et je l’aimais bien, moi aussi. Il était sûrement l’homme le plus sublimement beau que j’aie vu de toute ma vie. Si le mauve se voyait sous sa peau bleunoir dans la lumière artificielle, il serait proprement stupéfiant en plein jour.

Je lui demandai :

– Parle-moi de toi. Dis-moi tout sauf ton âge.

Il sourit et il me parla de son enfance pendant que je sirotais mon vin.

Il était le premier fils d’une quatrième épouse. Son père, qui avait engendré trente-deux enfants, avait consacré le plus clair de son attention à ses fils aînés. Il avait épousé la mère de Sheikhali, la plus jeune de ses femmes, à un âge avancé. Son mari et toutes ses épouses l’avaient gâtée et cajolée, car elle avait insufflé une jeunesse nouvelle à l’homme vieillissant, mais, après la naissance de Sheikhali, le vieil homme était tombé malade, puis il était mort, laissant ses femmes plus âgées et leurs enfants se partager la quasi-totalité de ses biens.

À dix ans, Sheikhali se joignit à d’autres jeunes hommes et commença à élever du bétail. Les vaches et les chèvres traversaient des forêts pluviales, des savanes et des déserts, et les hommes les protégeaient contre les animaux sauvages, les serpents venimeux et les intempéries. À treize ans, après son initiation, il devint le leader du groupe et l’unique pourvoyeur de sa mère, de la mère de sa mère et de la famille.

– Mes compliments, lui dis-je. Tu as eu une jeunesse difficile, mais tu es devenu un homme riche.

– J’étais un homme à treize ans. Je suis encore un homme. Rien n’a changé.

Peut-être était-ce cet amalgame de virilité et d’assurance mâle qui m’intriguait. Depuis longtemps, je savais qu’il y avait un monde de différence entre les mâles et les hommes, autant qu’entre les femelles

et les femmes. Les organes génitaux déterminent le sexe, mais c'est le travail, la discipline, le courage et l'amour qui créent les hommes et les femmes.

Le repas était terminé. Qu'avais-je mangé ? Je ne m'en souvenais absolument pas.

– Maintenant, allons à l'hôtel.

Il tapa de nouveau dans ses mains.

Je me raidis. De quel droit osait-il croire qu'il lui suffisait de m'offrir un repas pour que je saute immédiatement dans son lit ? Je n'étais pas une sainte-nitouche et la pensée de ces gros bras autour de moi emballait effectivement mon poulx, mais il me fallait des mots doux, des paroles tendres, des « ma chérie » et des « mon amour ».

Il sortit une pochette en cuir repoussé de son manteau et tendit quelques billets au serveur.

– Pour vous. Maintenant, occupez-vous de *mademoiselle**.

Le serveur tira ma chaise et, en me levant, je constatai que Sheikhali se trouvait déjà près de la porte. Il avait beau se dépêcher, lui, j'étais résolue à prendre mon temps en cherchant mentalement le moyen de repousser une invitation qui ne m'avait pas encore été faite.

Nous nous retrouvâmes dans la voiture sans que les mots appropriés me soient venus à l'esprit. Au moment où j'allais invoquer un prétexte ou formuler des excuses, il se mit à chanter. Le ton était naturellement bas et la mélodie, envoûtante. Je ne saisisais pas les mots, mais l'intention était limpide.

C'était une sérénade. Dans sa culture, la sérénade était peut-être l'équivalent d'une soirée de mots doux, de toutes les cajoleries possibles.

Il se gara devant l'hôtel Continental et m'aida à descendre de la voiture.

– C'est ici que se produit le meilleur orchestre de danse d'Accra, mais, si tu préfères, nous pouvons aller au Star, où Benson joue ce soir.

Je secouai la tête et il interpréta le geste comme un refus d'aller au Star. En fait, je réagissais à mon ignorance. Dès qu'il avait été question d'hôtel, j'avais automatiquement cru qu'il projetait un rendez-vous érotique, possibilité que j'avais accueillie par un refus, puis par un consentement.

Dans le hall de l'hôtel, je n'eus pas à jouer les petites filles sages. L'embarras m'avait rendue vraiment docile. Sheikhali riait en dansant. Que cet homme possédait l'art de bouger ! Il soulevait les bras et des

mètres de soie bleue ondulaient. Il pivotait sur lui-même et les fils d'or réfléchissaient la lumière. Sa calotte, toujours vissée sur sa tête, était la seule partie immobile de l'homme monumental et tourbillonnant. Malgré mes années de cours et de danse professionnelle, je fus incapable de suivre Sheikhali. À la fin de la première pièce, il se rapprocha de moi et me prit dans ses bras.

– Tu bouges comme un vent nocturne. Un doux vent nocturne. Je t'aime bien.

Nous passâmes des heures à danser et à nous regarder dans les yeux. Il me chuchota à l'oreille une traduction de la chanson qu'il avait chantée dans la voiture. « Un homme aime une femme pour ses grands yeux, ses cheveux qui se meuvent comme un essaim d'abeilles, ses mains et sa voix douce. Et, en contrepartie, elle lui promet de lui être éternellement fidèle. » Lorsqu'il tapa dans ses mains et sortit la pochette dans laquelle il gardait son argent, je fus désolée que la soirée prenne fin.

– Nous pouvons aller au Star, si tu veux. Si tu préfères, je te ramène chez toi.

Il baissa les yeux sur moi de toute sa hauteur vertigineuse.

– Ou, comme j'ai un appartement en ville, nous pouvons nous y rendre pour nous reposer un peu.

Ravie, je choisis l'appartement.

Sheikhali était exotique, généreux et, sur le plan physique, il me comblait, mais il y avait entre nous comme un problème de traduction. Mon éducation ne m'avait en rien préparée à feindre la réticence. En tant que Noire américaine, je ne pouvais pas attendre, les bras croisés et le visage impassible, qu'on planifie mon avenir. Dans mon pays, la vie m'avait obligée à prendre mes responsabilités ou à faire face à de terribles conséquences.

Trois jours après notre rencontre, je trouvai dans mon salon un Kojo tout sourire et un énorme réfrigérateur blanc.

– Pour vous, ma tante, dit Kojo en flattant l'email.

– Pour moi ? D'où vient cet appareil ?

– De chez Briscoe, ma tante. Il est arrivé aujourd'hui même.

Il sourit. Il avait autant d'admiration pour moi que pour le réfrigérateur.

– C'est le monsieur du Mali qui l'a fait envoyer.

Je lus l'étiquette fixée à la porte de l'appareil. *Pour Mrs. Maya*

Angelou de la part de Mr. Sheikhali.

– Mais j’ai déjà un réfrigérateur, dis-je.

– Je sais, ma tante, mais le Malien dit que, comme ça, vous en aurez deux.

– C’est bête. Je vais le renvoyer.

Le sourire de Kojo fit place à un air consterné.

– Mais, ma tante, vous allez offenser le Malien.

– Demain, je vais téléphoner chez Briscoe et demander qu’on vienne le reprendre. Personne n’a assez de nourriture pour deux réfrigérateurs.

– S’il vous plaît, ma tante...

Il suppliait comme si c’était lui qui avait offert le cadeau ou, pis encore, comme si c’était lui qui l’avait reçu.

– Je m’en occupe demain.

Les frêles épaules de Kojo s’affaissèrent et il se dirigea vers la cuisine en marmonnant des paroles incompréhensibles.

Le lendemain soir, Kojo m’attendait à la porte.

– On est venu de chez Briscoe reprendre le réfrigérateur, ma tante.

Il secoua tristement la tête.

– Pauvre Malien.

Sheikhali fut déçu que je refuse son cadeau, mais il proposa de payer mon loyer et de me donner de l’argent pour ma voiture. Lorsque je lui expliquai que j’avais l’habitude de travailler et de payer mes propres factures, il me fixa en observant un long silence perplexe.

Tard un soir, dans sa chambre d’hôtel, il me fit part de son intention de m’épouser et de m’emmener au Mali. J’apprendrais sa langue, le fulfuldé, et enseignerais le français et l’anglais à ses enfants.

– Quels enfants ? Tu as des enfants, toi ?

Debout près de la fenêtre, je contemplais les jardins illuminés.

– J’ai huit enfants issus de deux femmes. Mais seulement une épouse. Elle te plaira. C’est une femme bonne. Grande, comme toi.

Il s’assit sur le lit, semblable à un bouddha noir, ses larges épaules mises en valeur par un maillot de corps sans manches.

– Tu seras ma deuxième épouse. Je te ferai bâtir une belle maison et tu seras heureuse.

En entendant cette proposition pour le moins inhabituelle, je faillis éclater de rire.

– Mais si tu as déjà une bonne épouse, pourquoi veux-tu te marier avec moi ? Et tu as déjà des enfants. Que veux-tu faire de moi ?

Je m'assis à côté de lui sur le lit.

– S'il me faut d'autres enfants, je prendrai une jeune fille, car vous n'aurez plus de bébés, ma femme et toi. Mais toi, tu es gentille et instruite. Ma femme est gentille, elle aussi, mais, comme moi, elle n'a pas fait d'études. Ma famille t'acceptera. Je vais faire venir tes parents d'Amérique et ton fils s'installera au Mali. Ainsi nos familles se marieront.

Dans son projet, il avait déjà englouti ma vie et celle de tous les membres de ma famille, mon frère excepté. Impossible de lui expliquer qu'aucun d'entre nous n'accepterait de vivre sous son emprise. Il rit lorsque je déclinai sa proposition en le remerciant.

– Les femmes disent toujours non. Je vais trouver ce que tu veux vraiment et je vais de nouveau te poser la question.

S'il avait invoqué l'amour, je me serais peut-être laissé fléchir, moi dont les émotions avaient été nourries au cinéma hollywoodien, mais son offre était aussi précise qu'une négociation commerciale, et je n'eus aucune difficulté à refuser d'être de la transaction.

Kojo était mon « petit garçon » depuis deux mois. Bien campé dans sa routine scolaire, il était presque toujours disponible pour effectuer de menus travaux et des courses éclair.

– Ma tante ?

Ses yeux baissés et sa voix radoucie eurent pour effet de me crispier. Il voulait quelque chose.

– Qu'est-ce que c'est, cette fois, Kojo ? Des vêtements ? Des chaussures ? Une nouvelle école ?

– Il y a des gens qui veulent vous voir, ma tante.

Il était resté si loin derrière la porte que seul le quart de son corps était visible.

– Des gens ? Où ça ? Qu'est-ce qu'ils veulent ?

– Dans la cour, ma tante, murmura-t-il. Personne n'avait encore frappé à la porte de derrière. Je me hâtai vers la cuisine et ouvris la porte moustiquaire. La cour était pleine de femmes et d'hommes habillés d'or et de riches étoffes. Un très vieil homme, appuyé sur un bâton recourbé, était entouré de deux couples d'âge moyen ainsi que d'une poignée de jeunes adultes et de quelques adolescents.

Un homme d'âge moyen prit la parole :

– Bon après-midi, ma tante. Nous aimerions vous parler.

Je reprochai à Kojo d'avoir laissé ces gens debout dans la cour et dis à l'homme :

– Merci. Kojo va vous conduire devant. Entrez, je vous prie.

Kojo ricana et, les yeux baissés, me contourna et sortit.

Je rentrai et allai ouvrir la porte de devant. Les visiteurs pénétrèrent dans le salon et, à tour de rôle, me serrèrent la main en murmurant des noms que je n'arrivais pas tout à fait à saisir. J'offris les chaises disponibles et les plus vieux s'y installèrent en en laissant une pour moi. Les plus jeunes restèrent debout. Je n'avais pas la moindre idée de ce qui me valait un tel honneur, mais les manières cérémonieuses de mes invités tenaient manifestement du rituel.

Je demandai à Kojo d'aller chercher des bières. Lorsqu'une femme loua la beauté du salon, la foule signifia doucement son assentiment. Un homme admira une gravure de Kwame Nkrumah réalisée par Kofi Bailey, accrochée au mur du fond. Quelques murmures d'approbation se firent entendre. *Osagyefo*. L'homme plus homme.

Une fois la bière servie et Kojo sorti de la pièce, le vieil homme s'éclaircit la gorge.

– Ma tante, nous sommes venus vous remercier de ce que vous faites pour Kojo. Nous sommes sa famille. Voici ses frères et ses sœurs.

Les adolescents exécutèrent une petite révérence en souriant.

– Ses oncles et ses tantes sont là, ainsi que son père et sa mère. Je suis l'arrière-grand-père de Kojo et nous vous remercions.

Les membres de la famille hochaient la tête et souriaient. Je me tournai vers la cuisine, certaine d'y trouver Kojo qui nous espionnait, mais il n'était nulle part en vue.

Le vieil homme poursuivit :

– Nous sommes venus par camion d'Akwapim et nous vous apportons des offrandes pour vous remercier.

Leur maintien, leurs vêtements et leurs bijoux indiquaient clairement qu'ils étaient bien nés et bien nantis. S'ils avaient fait en camion le voyage depuis Akwapim, c'était sans contredit parce qu'ils adoraient le garçon.

– Parle, mère.

L'arrière-grand-père désigna de la main une femme assise à sa droite.

– Ma tante, commença la femme, qui avait deux fois mon âge, Kojo est un bon garçon et il deviendra peut-être encore meilleur. Toutes les

mères l'adorent.

Les femmes signifèrent leur approbation, comme on dit « amen ».

– Comme il a grandi dans notre famille et dans notre village, nous l'avons envoyé à la ville. La preuve de sa bonté, c'est qu'il vous a trouvées, vos sœurs et vous.

Un nouveau tonnerre d'approbation déferla sur la pièce.

Le vieil homme tendit la main vers un homme de grande taille qui ressemblait à Kojo.

– Parle, père.

– Ma tante, nous avons de la famille, ici, en ville, mais personne n'a reçu l'éducation des *Brionis*.

Dans les langues akans, *Brionis* veut dire « Blancs ».

– Notre chef et notre grand-père nous disent que Kojo doit acquérir ces connaissances pour s'améliorer. Nous avons parlé au directeur de son école. Nous avons parlé à ses instituteurs et nous avons écouté votre serviteur, qui est notre cousin. Sans toucher d'argent et sans connaître les membres de notre famille, vos sœurs et vous, ma tante, avez initié Kojo aux façons de penser des *Brionis*, et donc...

Sa voix s'estompa peu à peu.

– Apportez les offrandes, dit le vieil homme. Les adolescents qui se prélassaient se décollèrent du mur. Les plus vieux répétèrent :

– Apportez les offrandes.

Lorsque les jeunes sortirent, je souris, mais je ne trouvai rien à dire. Comme aucun des Ghanéens que je connaissais n'avait l'habitude de parler pour ne rien dire, je ne m'étonnai pas du silence qui descendit sur la pièce. Je n'avais pas l'immodestie de croire que je méritais des remerciements et je savais que mes amies seraient gênées lorsque je leur ferais le compte rendu de l'épisode. Je continuai de sourire. Les jeunes rentrèrent avec un cageot de légumes, puis un autre et encore un autre, formèrent une procession en apparence interminable. Ils entassèrent les cageots jusqu'à ce que le sol soit entièrement couvert.

Le vieil homme désigna des aubergines.

– Nous avons apporté ces « œufs du jardin » et aussi des oignons, des plantains, des ananas, des racines de manioc, des patates douces, des racines de taro, des mangues et des papayes. Dehors, il y a aussi des escargots sur la glace.

Il voulait parler de mollusques terrestres de la taille d'un chaton que, même dans un état de famine avancée, je ne me serais jamais résignée à avaler. Je souriais tellement que j'en avais mal aux

mâchoires.

Il poursuivit :

– Nous tenions à ce que vous sachiez que Kojo n'est pas sorti de la terre comme de l'herbe. Il a poussé comme le banian. Il a des racines. Et nous, ses racines, nous vous remercions.

Le vieil homme appuya sa canne sur le sol et parvint à se mettre presque droit. Nous nous levâmes, les autres visiteurs et moi.

– La famille de Kojo a plusieurs fermes, ma tante. C'était évident.

– Même si nous ne prétendons pas vous rembourser, vos sœurs et vous, vous recevrez tous les mois des offrandes, au gré des saisons.

Tous me serrèrent la main avant de sortir à la file indienne. Sur mon visage, le sourire permanent que j'arborais était devenu douloureux, mais je le maintins jusqu'à ce que j'aperçoive Kojo en train de bondir dans la rue devant les membres de sa famille en adoration. Ils le flattèrent, brossèrent ses vêtements, caressèrent son visage. Ils parlaient tous en même temps. J'attendis derrière la porte moustiquaire qu'ils aient fini de se dire adieu et l'abandonnent contre la clôture comme un chiot triste et délaissé.

– Kojo.

Il sursauta, puis se tourna vers moi.

– Viens ici tout de suite, Kojo.

Le garçon s'approcha de la maison en essayant tant bien que mal de troquer la certitude grisante d'être aimé contre sa dégaine habituelle de jeune à l'esprit embrouillé. Lorsqu'il poussa la porte moustiquaire, il était redevenu le jeune et timide Kojo, mon petit garçon et mon serviteur.

– Pourquoi ne m'avoir rien dit, Kojo ?

– Vous avoir dit quoi, ma tante ?

Il aurait été bête de reprocher au garçon d'avoir une famille, une famille riche par-dessus le marché. Et encore plus bête de lui reprocher d'être aimé.

Je mentis.

– Pourquoi ne pas m'avoir prévenue de l'arrivée des membres de ta famille ?

– C'est donc ça, ma tante ? Je savais qu'ils allaient venir, mais je ne savais pas quand.

Il me regarda avec les yeux de Bailey et sourit.

– Lorsque j'aurai apporté les offrandes à la cuisine, vous voulez que

je vous prépare du thé, ma tante ? Du thé blanc très sucré ?

– Oui, merci, Kojo.

La visite avait été brève, mais ardue. J'avais fait beaucoup de progrès dans ma quête de l'Afrique et, du moins, j'avais souri pendant tout le voyage.

– Oui, Kojo. Je prendrais bien du thé avec du lait, mais pas de sucre. Je cachais une demi-bouteille de gin sous mon lit. Du gin et du thé chaud. Voilà ce dont j'avais besoin.

Allongée sur mon lit, je bus pour moi et pour tous les orphelins anonymes de l'Afrique éparpillés aux quatre coins du monde.

Je bus et dus m'avouer que j'enviais sans limites ceux qui, grâce à la chance ou à la perfidie, étaient restés sur le continent africain. Leurs pays avaient été exploités et leurs cultures discréditées par le colonialisme, certes, mais, grâce à leurs chefs et à leurs prêtres, ils avaient malgré tout bénéficié de siècles de continuité. Les Africains les plus humbles pouvaient citer les noms d'ancêtres ayant vécu des siècles auparavant. La terre qu'ils occupaient leur appartenait depuis des temps immémoriaux. Malgré l'asservissement politique et l'exploitation économique, ils avaient préservé une indéracinable innocence.

Je me demandai si les Noirs de la diaspora, moi la première, pourraient vraiment réintégrer l'Afrique. Avant même d'arriver, nous portions, tel un collier, des squelettes de désespoir séculaire et nous étions marqués au fer par le cynisme. En Amérique, nous dansions, riions, procréions ; nous devenions avocats, juges, législateurs, instituteurs, médecins et prêcheurs, mais nous conservions sous nos glorieux habits l'insigne d'une histoire barbare cousue à notre peau foncée. On disait souvent que les Noirs étaient puérils, mais, en Amérique, nous étions parvenus à la maturité sans avoir connu le véritable abandon de l'adolescence. Les actes jugés puérils étaient le plus souvent des bravades, un peu comme entrer dans un rassemblement du Ku Klux Klan en fredonnant un air de jazz.

Je bus le gin et laissai le thé.

Le pays prospérait. Le Conseil national des femmes du Ghana, où siégeaient des représentantes de tous les clans, commençait à faire la preuve que l'intelligence et la détermination pouvaient effacer des siècles de méfiance tribale. Le Conseil de commercialisation du cacao faisait état de profits gigantesques dans le principal secteur d'exportation du pays. De grandes tours à bureaux scintillantes s'élevaient dans les villes et le pays tout entier nageait dans le

bonheur.

Dans la rue, des gens s'arrêtaient et disaient aux passants :

– Ah ! Que la vie est douce ! Sur ma peau, l'air est caressant comme de l'eau fraîche.

Cette joie était attribuable au président Kwame Nkrumah, qui avait exhorté ses compatriotes à chérir leur personnalité africaine. Apprises par cœur et répétées à l'envi, ses déclarations faisaient désormais partie de la litanie des professeurs et des étudiants : « Depuis trop longtemps, l'Afrique parle par la voix des autres. Dorénavant, ce que j'ai appelé la Personnalité africaine dans les affaires internationales aura la possibilité d'exercer l'influence qu'elle mérite et de la communiquer avec le reste du monde par la voix de ses fils. » Lorsqu'il affirma que les Antillais et les Noirs américains comptaient parmi les plus beaux cadeaux de l'Afrique au monde, les immigrants furent éperdus de gratitude. Pour la première fois de notre vie ou de celle des membres de nos familles dont nous gardions le souvenir, un président nous ouvrait les bras. Nous étions régis par des lois conçues par des Noirs et, en cas d'infraction, nous serions jugés par des Noirs. Pour la première fois, nous ne pouvions pas invoquer la discrimination raciale pour expliquer nos malheurs ou nos échecs.

Nous épiions les moindres gestes de Nkrumah, épluchions ses discours, en mémorisions les passages les plus éloquents. Nous répétions les ragots les plus flatteurs le concernant, adorions son nom et niions avec véhémence toutes les rumeurs négatives.

Parce que nous étions toujours des Américains individualistes, élevés dans un pays où les légendes et le folklore exaltaient l'indépendance, et que nous nous appartenions depuis peu seulement, nous n'étions pas disposés à nous laisser « posséder » de nouveau. Nous tentâmes plutôt de nous approprier le leader charismatique. Sa vie personnelle était à nous. Lorsque des photos de sa femme égyptienne furent publiées dans les journaux, nous examinâmes ses traits à la loupe, avec une curiosité proche de l'obsession.

Nous, révolutionnaires du retour, dansions au Lido au son du High Life, nous déhanchions comme si nos hanches n'allaient plus jamais nous servir, buvions de la bière Club en discutant de ce que nous pouvions apporter au Ghana, à sa révolution et au président Nkrumah. Nous vivions à fond, à fond la caisse. Le temps était une horloge remontée à cran et nous nous efforcions de profiter pleinement de chaque moment d'ivresse.

Puis, un beau jour, les ressorts cédèrent, l'horloge du bonheur cessa son tic-tac. On avait attenté à la vie du président, et la nouvelle empoisonna l'esprit du Ghana. Heureusement, le grand homme en

sortit indemne, mais on ne pouvait pas en dire autant des citoyens. Les marchés de Makola et de Bokum perdirent leur atmosphère habituelle de Mardi gras, et les rues furent réduites au silence. Muets, les professeurs africains se communiquaient leur désarroi en arborant des yeux tristes et en secouant la tête. Même les professeurs européens de Legon ne parlaient plus qu'à voix basse.

Les représentants du gouvernement, toujours préoccupés par les risques d'intervention extérieure et d'espionnage intérieur, se montrèrent encore plus paranoïaques qu'à l'ordinaire. Ils se mirent à chercher des espions aux quatre coins du pays. Galvanisés, les membres des Jeunesses ghanéennes écrivirent des articles, et leurs tendres visages, désormais remplis de colère et de méfiance, étaient à l'image de la tragédie qui frappait le pays.

Certains articles de journaux laissèrent entendre qu'aucun Ghanéen n'avait pu tremper dans l'ignoble tentative d'assassinat. Par conséquent, il fallait centrer les recherches sur les agents étrangers. Presque tous les non-citoyens firent l'objet de soupçons. Toujours admirés en secret, les Britanniques, ex-maîtres coloniaux, ne firent pas l'objet d'accusations, car on les considérait comme de simples représentants d'un empire en voie de dissolution.

Après avoir lancé des accusations incendiaires pendant quelques jours sans nommer personne, on montra du doigt les Soviétiques. Des chuchotements et des rumeurs laissaient entendre que les communistes, mus par leurs visées expansionnistes indirectes, mais indéniables, avaient tenté d'assassiner le président dans l'intention de plonger le Ghana, Phare de l'Afrique, dans les ténèbres du chaos. Ces conjectures ne firent pas long feu. Puis les nouvelles colportées par les journaux m'enivrèrent. On dénonça le capitalisme américain, l'impérialisme américain, l'interventionnisme américain et le racisme américain. Le Ghanéen moyen constaterait enfin que les récits d'oppression et de discrimination que nous faisons, nous, Noirs désenchantés, n'étaient pas de pures fabrications. Dès lors, tous ces gens je ne pensais pas aux politiciens et aux intellectuels, mais bien aux agriculteurs et aux commerçants, aux commis et aux chauffeurs d'autobus cesseraient de nous demander : « Comment avez-vous pu quitter l'Amérique ? Vous ne vous ennuyez pas de vos grosses voitures ? » Et aussi : « Vous habitez à Hollywood ? » Mais avant même que j'aie eu le temps de savourer cette douce revanche, le doigt accusateur changea de cible.

Un pontife haut placé déclara : « L'Amérique peut utiliser ses citoyens noirs pour infiltrer l'Afrique et saboter notre lutte, car la peau des Noirs américains leur offre le camouflage idéal. Méfie-toi, Afrique, des Noirs du Corps des volontaires pour la paix, des Noirs de l'AID,

des Noirs du Service extérieur. » Il ajouta que les Africains devaient aborder tous les Noirs américains avec prudence, « à supposer qu'il faille les aborder ».

Nous nous considérions comme de frêles esquifs flottant sur un océan de turbulences politiques. Si on ne nous acceptait pas au Ghana, la nation la plus progressiste d'Afrique noire, où trouverions-nous un port ? Naturellement, nous cherchions à minimiser l'impact d'un constat aussi douloureux. Quelques-uns des nôtres prirent part à la chasse aux sorcières et nièrent avec véhémence tout lien historique avec les nouveaux accusés. Ils espéraient ainsi détourner les accusations d'eux-mêmes et se rapprocher un peu plus de l'objectif, toujours irréalisé, qui consistait à se faire accepter. Nombre d'entre nous choisirent plutôt de garder le silence, la tête droite, les yeux devant, dans l'espoir de devenir invisibles, d'éviter les langues enflammées. Dans l'hypothèse où la manœuvre échouerait, nous priions pour que l'assaut passe vite et ne laisse pas de cicatrices, pour qu'il n'en reste que quelques souvenirs.

Chaque jour, j'effectuais en voiture le trajet d'une quinzaine de kilomètres qui séparait ma maison de l'université, mais la distance devint pénible et contrariante. Par moments, j'avais le sentiment que je n'arriverais jamais à destination. Des barrages routiers freinaient ma progression. Soudain, les soldats en faction avaient le visage mauvais, et leurs armes à feu semblaient à la fois menaçantes et déplacées dans un pays où les policiers ne disposaient habituellement que d'une matraque. Un peu plus loin, pourtant, j'avais le sentiment que j'arriverais toujours trop tôt à l'Université de Legon. Avant d'avoir recouvré mon calme, décripé mon visage et apaisé mes mains tremblantes, j'aboutissais dans le campus, où les étudiants baissaient les yeux à mon approche et où les professeurs me tournaient ostensiblement le dos.

Tandis que les Noirs américains tremblaient sous le poids d'une innocence impossible à prouver, l'enquête progressait dans tous les sens. On emprisonnait des suspects et les rumeurs volaient comme des flèches empoisonnées. On expulsa quelques Américains et d'autres étrangers, puis on cessa peu à peu de lancer des piques à gauche et à droite, et la méfiance cacophonique s'apaisa peu à peu. La vie reprit son cours. Des roulements de tambour et des rires retentissaient dans les rues. Aucun des révolutionnaires du retour n'avait été accusé directement, et nous accueillions toujours avec gratitude la chance que nous avions de vivre dans la mère patrie, mais, au terme de cette expérience, nous nous retrouvâmes un peu marginalisés, un peu dégrisés et beaucoup moins sûrs de nous.

Pendant deux semaines, je travaillai au Théâtre national, en proie à une grande frénésie. Tandis qu'Efua mettait en scène la traduction anglaise d'une pièce chinoise, je participai à la fabrication des costumes et à la formation des futurs acteurs. Je poussai et tirai les gradins de l'auditorium en plein air, qu'il fallait sans cesse réaménager. Il fallait aussi consolider des décors branlants, conçus par des étudiants sans expérience du théâtre. Quelqu'un devait synchroniser la musique préenregistrée et l'action qui se déroulait sur scène, et on avait tout le temps besoin d'une préposée au guichet. Je décidai de faire de mon mieux pour plaire à tout le monde. La pompe et l'apparat de la pièce lui valurent un grand succès, car les Ghanéens découvrirent des similitudes entre cet antique spectacle chinois et leurs propres drames traditionnels. Nous jouions à guichets fermés. Je tremblais d'épuisement, mais je me disais que je serais bientôt de retour à l'université, et cette idée m'aida à tenir le coup.

Un lundi plus tranquille, je garai ma voiture devant l'Institut des études africaines et je vis le soleil embraser les pelouses vertes qui montaient jusqu'aux immeubles blancs. Le campus était paisible. Je fus heureuse de renouer avec cette atmosphère détendue.

En route vers la faculté de musique et de danse, je tombai sur Bertie Okpoku, le directeur du programme de danse.

– Tiens, Maya, tu as enfin décidé de rentrer au bercail.

Nous nous serrâmes la main et, en conclusion du geste, exécutâmes le traditionnel claquement de doigts par lequel deux personnes se souhaitaient la meilleure des chances, puis nous marchâmes en échangeant des nouvelles jusqu'à la porte de mon bureau.

– Ah oui, fit-il, le visage soudain solennel. Il est arrivé quelque chose de terrible. La semaine dernière, sœur Grace a perdu son enveloppe de paie au grand complet.

Il secoua la tête.

– Au département de danse, tout le monde a été touché. Cette semaine, n'espérez pas trop de sourires.

Grace Nuamah était la plus illustre danseuse traditionnelle du Ghana, une femme d'âge moyen, petite et corpulente, qui exécutait une danse de bienvenue à l'occasion de toutes les soirées d'État et des cérémonies importantes. C'était une Ashanti au sourire facile, à la voix douce et au sens de l'humour irrésistible. Grace, qui subvenait à ses besoins de même qu'à ceux de ses neveux et nièces, se montrait généreuse avec ses amis. La nouvelle de la perte qu'elle avait subie assombrit donc ma matinée. En entrant dans mon bureau, je découvris ma table de travail ensevelie sous trente centimètres de papperasse. Me sentant tout d'un coup très lasse, je m'assis pour examiner la pile. On

aurait dit que tous les étudiants de Legon avaient besoin d'aide et que c'était à moi de la leur fournir. L'un souhaitait un transfert, l'autre de l'aide financière supplémentaire, tandis que certains demandaient simplement la permission de s'absenter pour pouvoir s'acquitter de responsabilités familiales. Il fallait évaluer chaque requête à la lumière du dossier de l'étudiant. Lorsque je remarquai l'heure qu'il était, le soleil du milieu de la matinée embrasait déjà mon bureau.

Je me dis que je traiterais un dernier cas avant de faire une pause. Je soulevai une lettre type et, dessous, découvris une petite enveloppe en papier kraft. Elle était adressée à Grace Nuamah. À l'intérieur, je trouvai un rouleau de livres ghanéennes. Devant une si agréable surprise, je poussai un cri involontaire. Vivant moi-même au bord de la catastrophe financière, je savais à quel point Grace avait besoin de son salaire.

Lorsque j'entrai dans la salle de répétition, elle illustrait un pas de danse. Les étudiants m'aperçurent d'abord, puis Grace, voyant leur distraction, me vit et interrompit son cours. Ensemble, nous nous dirigeâmes vers la porte.

– Bon retour de la ville, ma sœur. Ah, c'est que tu nous as manqué.

– Sœur Grace, Bertie m'a parlé de ta paie d...

Elle me coupa la parole.

– Personne n'est à l'abri de la pluie.

Les Africains, dont la littérature et les coutumes sont riches en proverbes, émaillent volontiers leur conversation d'axiomes venus de l'anglais.

Je lui dis que j'avais découvert quelque chose de très singulier sur mon bureau et lui fis voir l'enveloppe.

– Mais c'est ta paie, ça, ma sœur.

Je lui dis que mon enveloppe m'avait été livrée à Accra et lui tendis la sienne. Elle la prit et parcourut les mots sans comprendre.

– Bon, bien...

Elle plissa les yeux pour se protéger de l'éclat du soleil.

– Oh ! Ma sœur ! Oh ! Ma sœur !

Elle se mit à trépigner, les bras au-dessus de la tête.

– Oh ! Ma sœur, ma sœur ! Ah ! Merci.

En entendant des cris sonores, des étudiants, des musiciens et des ouvriers accoururent. En ashanti, Grace dit :

– Notre sœur est bénie. Elle a trouvé mon argent. Notre sœur est bénie.

J'eus droit à tant de sourires, de tapes dans le dos et d'étreintes que je me dis qu'il aurait valu la peine de monter l'affaire de toutes pièces.

– Je te revaudrai ça, ma sœur.

Je lui dis qu'elle ne me devait rien, mais elle insista.

– Je te revaudrai ça, ma sœur.

Tout au long de la journée, des gens s'arrêtèrent à mon bureau pour me serrer la main et se féliciter de la bonne fortune de Grace.

Deux semaines plus tard, le souvenir de l'incident avait commencé à s'estomper. Le train-train universitaire me rendit toute mon énergie et, ce midi-là, je décidai de m'octroyer un bon déjeuner. Comme à tous les professeurs, on m'avait assigné une place dans l'une des huit salles à manger du campus. Toutefois, il m'arrivait rarement de me rendre à la Volta Hall High Table. La salle était vaste, divisée en paliers et paisible. Suivant le régime propre aux établissements britanniques, les étudiants prenaient place à l'étage du bas, tandis que les professeurs, qui formaient une longue rangée, s'installaient face à eux, un peu plus haut. Je joignis les professeurs attablés en haut, sans dire un mot, car nous nous connaissions peu, eux et moi, et nous ne nous aimions pas particulièrement.

Bien qu'anglicisée, la cuisine africaine n'en était pas moins délicieuse. On me servit un cari ghanéen à l'agneau, peu épicé, accompagné de papayes coupées en dés, de tranches de tomates, de mangues et d'ananas frais. Je vexai le serveur en demandant du poivre de Cayenne.

En affectant l'accent britannique, il me répondit :

– Ah, mais madame, c'est que nous n'en avons pas.

Je savais que les étudiants apportaient leur propre poivre à la salle à manger et j'étais sûre que le serveur avait sa réserve personnelle cachée quelque part dans la cuisine.

Lorsque je laissai entendre qu'il réussirait peut-être à en trouver un peu, les professeurs blancs se tournèrent vers moi en reniflant d'un air méprisant. C'est bien eux, ça, semblaient dire leurs visages. Quel palais grossier, quel manque de goût. C'est bien eux, ça.

À voix haute, mais poliment, je dis :

– Si vous n'en avez pas, je suis certaine qu'un des étudiants se fera un plaisir de m'en apporter ici, en haut.

Le serveur fronça les sourcils. Il me faisait penser à de nombreux Noirs américains du début des années 1950, que la vue de cheveux naturels plongeait dans une rage sourde. Ils se sentaient trahis, comme si les femmes aux cheveux crépus éventaient leurs secrets en montrant

aux Blancs que nos cheveux n'étaient pas naturellement raides. Dans le métro de New York, j'avais vu des Noirs s'engueuler à qui mieux mieux ; dans des rues des quatre coins des États-Unis, j'avais vu des femmes se faire snober parce qu'elles osaient révéler leur « négritude ».

Furieux, le serveur dit :

– Je vais vous chercher du poivre. Je vous en apporte tout de suite, madame.

Je mangeai lentement, savourai chaque bouchée incendiaire, ignorai le départ des professeurs. Une obstination innée m'obligea à commander et à manger un dessert dont je n'avais pas envie et que le serveur aurait préféré ne pas m'apporter.

Le café était servi dans la salle commune des cadres supérieurs. Je m'installai près de la fenêtre pour écouter la conversation en cours.

– En fait, c'est un petit drame à moitié sérieux, à moitié comique. Nous avons fait une centaine de kilomètres dans les terres et, à la tombée de la nuit, John s'est arrêté et a descendu les rabats de la Land Rover, puis nous sommes montés à l'arrière pour dormir.

Une voix de femme déchira l'air.

– Vous et une nuée de moustiques, je suppose.

– Non, non, nous avons des moustiquaires. De toute façon, au moment où nous commençons à nous assoupir, une voix a fait : *Ko koko koko ko koko ko*.

Souvent, les maisons ouest-africaines de l'intérieur sont en chaume ou en pisé, soit des matériaux sourds. Les visiteurs, incapables de cogner à une porte qui résonne, avaient l'habitude d'attendre poliment dehors en imitant le bruit de quelqu'un qui frappe : *Ko ko ko, ko ko ko*.

La conteuse poursuivit :

– John a soulevé le rabat et il y avait là un Africain trempé comme une soupe. Il était vêtu d'un sarong et nous faisait signe de le suivre.

À la tombée du jour, le paysan, au retour de ses champs, prenait l'*akatado*, le châle de la robe de sa femme, et se dirigeait vers les bains publics. Une fois lavé, l'homme s'enveloppait dans le châle avant de rentrer manger.

– John m'a obligée à mettre mon pantalon et nous sommes sortis de la Land Rover.

L'un des hommes qui l'écoutaient serra les bras autour de lui et gloussa :

– Je n'aurais pas voulu être à ta place.

La femme poursuivit :

– Nous n'avions pas tellement le choix. De toute façon, nous avons cru être à des kilomètres de la civilisation. Pourtant, dans la jungle, nous avons suivi l'homme sur quelques mètres, et le village était là.

La femme à la voix tranchante dit :

– Personnellement, je ne serais descendue de cette voiture pour rien au monde.

– Eh bien, l'homme nous conduisait au chef du village et il nous a fait servir du thé aromatisé au whisky. Infect, mais nous nous sommes forcés à tout boire. Puis un interprète est arrivé et le vieil homme, édenté et en loques, s'est mis à parler dans son dialecte. Il nous regardait droit dans les yeux.

Je songeai à la désagréable ironie qui voulait que les Africains et les Asiatiques parlent presque toujours des dialectes, et non des langues, tandis que les Européens parlent des langues et presque jamais des dialectes.

La femme poursuivit :

– Le chef a dit : « Vous êtes des êtres humains. Je le sais parce que je suis un être humain. ».

De petits rires résonnèrent dans la salle.

La femme continua de répéter les propos du vieil Africain :

– « Dieu a fait la lumière du jour pour que les êtres humains puissent vaquer à leurs occupations au grand air, soit cultiver la terre, pêcher et faire tout ce qui se fait à la lumière du jour. Dieu a aussi donné aux êtres humains cette tête, dit la femme en désignant la sienne d'un doigt maigre, afin qu'ils aient assez de jugeote pour se fabriquer un abri. Les êtres humains dorment à l'intérieur la nuit parce que Dieu a fait la nuit pour permettre aux animaux de chercher leur nourriture, de s'accoupler et d'avoir leurs petits. »

La femme s'interrompit, puis elle dit :

– J'ai trouvé ces propos assez poétiques. Ensuite, il nous a envoyés dans une hutte où des saillies avaient été aménagées dans les murs. On nous a fourni des tapis sur lesquels dormir. C'était, je suppose, une maison réservée aux invités. John a dit que les gens qui avaient habité là avant nous étaient morts à cause de piqûres de moustiques. Quoi qu'il en soit, nous avons dormi tout habillés. Au matin, une femme faisait la cuisine à feu ouvert devant la hutte et elle nous a servi des patates douces et du ragoût de crabe, à sept heures et demie. Du ragoût de crabe à sept heures et demie du matin, imaginez ! Nous lui avons offert un pourboire, mais elle l'a refusé et nous a invités à la

suivre. Elle nous a conduits jusqu'au vieil homme et on a de nouveau convoqué l'interprète. Il s'est planté devant le chef, qui nous a regardés en secouant la tête comme si nous étions de vilains enfants. Lorsqu'il s'est tu, l'interprète a dit : « Vous êtes des êtres humains, dit le chef. Je le vois bien. Dieu a choisi de vous priver d'une peau convenable. Je ne demande pas pourquoi. J'accepte cette réalité. Nous vous avons fait entrer chez nous et nous vous avons nourris et donné un lieu où dormir parce que vous êtes humains. Vous ne pouvez pas nous payer. Nous ne vous avons pas faits humains. C'est Dieu qui s'en est occupé. Vous parcourez une terre étrangère. C'était la moindre des choses. Si j'avais voyagé chez vous et que je m'étais retrouvé dehors, vous auriez fait la même chose pour moi. Aurais-je pu vous payer ? Non. Car vous ne m'avez pas fait. C'est Dieu qui s'en est chargé. »

Un homme, la bouche pleine de café, dit en crachotant :

– Vous imaginez ce drôle de vieux bonhomme coincé dans une porte tournante à New York, en train d'attendre qu'on lui vienne en aide parce qu'il a été fait par Dieu ?

Des rires empruntés retentirent tout autour.

Une Anglaise se leva, laissa tomber sa serviette de table et, à voix basse, dit :

– Même si cette histoire est véridique, vous ne devriez plus jamais la raconter. Votre mari et vous faites figure d'ingrats et de malotrus, tandis que l'Africain affiche la grâce de saint Augustin. Je dois dire que je ne vous plains pas. Je ne plains pas l'Afrique. Je plains l'Europe. Quels lamentables représentants elle envoie à l'étranger ! Je suis venue offrir trois séminaires. J'avoue que je serai soulagée de partir. Vous me faites honte !

La femme sortit et on entendit d'autres rires embarrassés. J'observai les membres du petit groupe, perplexe et curieuse de voir ce qu'ils allaient faire et encore plus intéressée de découvrir ce que j'allais faire, moi.

– Eh bien, il faut que j'y aille.

– Moi aussi. On se voit à sept heures ?

– Bien sûr.

– Ciao.

– Salut.

Et ils s'en furent. Je regardai le serveur, mais son visage était aussi inexpressif qu'une boule de billard noire. Je ramassai mes affaires et sortis de la salle commune en marchant d'un pas content et fier. Je n'avais pas laissé mon cœur se troubler, je n'avais pas dit de bêtises et

j'étais ravie que l'Anglaise, que je n'avais aperçue qu'une seule fois, ait tenu tête aux autres. Je jugeai dommage qu'elle s'en aille, car je n'aurais pas l'occasion de la connaître.

Tôt, un matin, la petite silhouette d'une femme s'encadra dans la porte de mon bureau. Comme j'avais l'habitude d'arriver longtemps avant les autres professeurs, je crus qu'il s'agissait d'une étudiante. En m'approchant, je constatai que j'avais affaire à Grace Nuamah.

Son sourire large et blanc était déjà un splendide cadeau matinal.

– Bienvenue, sœur Maya. Si je suis venue si tôt, sœur Maya, c'est pour t'inviter à déjeuner avec moi aujourd'hui.

Il n'était pas encore huit heures.

– Je tenais à t'en parler avant que tu fasses d'autres projets. Un de mes amis va nous recevoir. Et, ma sœur, il n'y aura pas de poisson.

Grace et moi quittâmes Legon sous le soleil cuisant de midi.

– C'est une autre façon de te remercier, ma sœur. Nous allons sur Ring Road, puis dans Asylum Down.

Je lui demandai chez qui nous nous rendions. Elle eut un sourire impertinent.

– Chez quelqu'un qui sait combien je te dois. Un peu de patience.

Dans Accra, le trajet fut de courte durée. Suivant les indications de Grace, j'immobilisai la voiture devant une vaste et impressionnante demeure, entourée de palmiers et de massifs de fleurs magnifiquement entretenus. Grace rit sous l'effet d'une impatience heureuse.

– Attends de voir, ma sœur.

Son attitude était contagieuse, et je fus bientôt aussi énervée qu'elle. La porte était fermée, fait inhabituel au Ghana. La maison était donc climatisée.

Un domestique nous ouvrit. Il sourit à la vue de Grace.

– Ah ! ma tante. Bienvenue.

Il s'était adressé à elle en ashanti. J'en déduisis que nos hôtes venaient du nord du pays. Dans le vestibule, on me présenta et le domestique inclina solennellement la tête, puis il se remit à sourire à Grace.

– Il vous attend, tante Grace. Venez vous asseoir, je vous prie. J'apporte des bières.

Nous le suivîmes jusque dans le salon le plus opulent que j'aie vu au Ghana. De gros canapés rembourrés étaient discrètement posés sur des

tapis d'Orient. Des appliques complexes étaient accrochées aux murs recouverts de papier velouté. Des objets de cristal et d'argent trônaient sur des tables bien astiquées et de la musique jouait en sourdine.

Lorsque nous fûmes seules, Grace et moi, je lui demandai :

– Qui sont ces gens ?

Grace, souriant toujours, dit :

– Patience.

Nous buvions de la bière dans des chopes allemandes lorsqu'une porte de côté livra passage à un homme mince, de taille moyenne, portant costume, chemise et cravate. Bougeant comme un danseur, il prit la parole d'une riche voix de baryton :

– Ah ! ma petite Grace. Tu es venue. Quel honneur pour moi de t'accueillir dans ma modeste demeure.

Il prit la main de Grace et l'obligea à se lever. Elle ronronna comme un chaton qu'on caresse.

– Il y a trop longtemps qu'on ne s'est vus, toi et moi. Si notre relation est en péril, c'est forcément ta faute. Et c'est à toi d'en assumer la responsabilité.

Il en rajoutait, et Grace, dont le corps trapu se tortillait, buvait ses paroles comme du petit-lait. Elle dégageait une main puis l'autre de l'emprise de l'homme pour se couvrir la bouche en souriant coquettement. Leurs bavardages et leurs poses s'interrompirent brusquement.

– J'ai emmené une amie, mon frère. Ils se tournèrent tous les deux vers moi et je compris aussitôt que j'avais été témoin d'un rituel spécialement chorégraphié pour mon plaisir.

– Sœur Maya, je te présente mon très bon ami Abatanu.

L'homme me sourit. Ses dents étaient si blanches qu'on aurait dit qu'elles venaient tout juste d'être peintes.

Il me prit les mains et je me levai.

– Vous avez fait une forte impression sur Grace, Miss Angelou. Et elle ne se laisse pas impressionner facilement. Soyez la bienvenue.

Il tint mes mains dans les siennes un moment de trop et scruta mes yeux juste un peu trop longtemps. Dès les premiers instants, je décidai que je n'aimais pas son genre. Sa suavité était trop exercée, son raffinement trop professionnel. Lorsqu'il m'interrogea sur mes antécédents, ma famille et les endroits où j'avais habité aux États-Unis, Grace, se réfugiant dans le silence, nous laissa faire connaissance. Alors que je savais me montrer équivoque et flirter en

fournissant des réponses obliques, les manières de l'homme me repoussaient tellement que je lui répondis poliment, mais directement. Seul un charlatan ou un imbécile fait fi du rejet et Mr. Abatanu n'était ni l'un ni l'autre.

Lorsque nous prîmes place à table, il ne s'adressa qu'à Grace. Malgré les tentatives de cette dernière pour m'engager dans la conversation, il ne voulut rien entendre. Grace vit ses projets d'entremetteuse compromis par notre manque d'intérêt mutuel. Elle déploya de vaillants efforts pour allumer la flamme, mais rien n'y fit. Elle finit par s'avouer vaincue et nous terminâmes notre repas au milieu d'un silence embarrassé.

Je pris congé sans cérémonie. Je serrai la main de Mr. Abatanu et il accepta mes remerciements sans effusion. Grace dit qu'elle viendrait me rejoindre dans la voiture. Je sortis la première et n'eus pas à l'attendre longtemps.

– Ah ! ma sœur...

Dans sa voix, la peine le disputait aux reproches.

– Ma sœur, répétait-elle en secouant la tête. Ah ! ma sœur... Moi qui essayais juste de te remercier. C'est un homme bien, un homme cultivé, un homme riche, et il aime les femmes, ça oui...

– Je suis heureuse de l'avoir rencontré, Grace. Merci.

– Mais non, ma sœur. Tu ne l'as pas aimé. Il s'en est rendu compte et il a cessé de t'aimer.

– Il ne m'a jamais aimée, sœur Grace.

– Je t'avais promis de te dire merci et tu as probablement cru que j'avais oublié, mais je parle de toi à Abatanu depuis des semaines. J'ai fini par tout arranger, et il a fallu que tu ne l'aimes pas. Quel dommage, ma sœur. Quel dommage.

Il faisait chaud. Je conduisais, fort irritée d'avoir passé un après-midi à m'ennuyer.

– Soit dit sans vouloir t'offenser, sœur Grace, pourquoi ne lui mets-tu pas le grappin dessus, toi, s'il est si bien que ça ?

Ma question la prit au dépourvu et effaça le froncement de ses sourcils. Elle éclata de rire et effleura sa poitrine d'une main.

– Moi ? Moi ? Ah non ! Quand on a une belle grosse pépite d'or, on ne la fait pas fondre pour rigoler. On risque de la perdre. Le sage la range dans un coffre-fort et la réserve pour les grandes occasions. Cet homme-là, je le gardais depuis longtemps, sœur Maya, et je voulais t'en faire cadeau.

Elle resta silencieuse pendant un long moment, tandis que je

conduisais dans la lourde circulation de l'après-midi, puis elle poussa un profond soupir et demanda au vent :

– Et lui ? Qu'est-ce qu'il peut bien penser de tout ça ?

Des années auparavant, j'avais mémorisé une citation de George Eliot : « Je n'ai jamais la moindre pitié pour les gens prétentieux, parce qu'ils ont en eux de quoi se consoler. » Abatanu avait largement de quoi se consoler d'une blessure d'amour-propre beaucoup plus grande que celle que je lui avais infligée. Je tins ma langue. Grace soupira de nouveau et dit :

– Une Africaine aurait apprécié le cadeau et l'aurait accepté.

Je n'avais compté recevoir d'elle ni un ourson en peluche ni une poupée parlante. Je me concentrais sur la route, pressée de rentrer à Legon. À notre arrivée, je descendis de la voiture et pris la main de Grace.

– Je te suis reconnaissante de la très haute opinion que tu te fais de moi, ma sœur, ainsi que de ta générosité. Grace refusait de renoncer à sa douleur ou en était incapable.

– Je savais que les Américaines étaient différentes, ma sœur, mais...

Elle secoua la tête et me tapota l'épaule. Je lui caressai le bras. Nous nous regardâmes pendant un moment sans rien trouver à ajouter.

Sheikhali était de nouveau en retard. Habillée de pied en cap, je l'attendais depuis deux heures. Ses retards étaient devenus si fréquents que j'avais pris l'habitude de me préparer très lentement, certaine que rien ne pressait.

Nous avions rendez-vous à sept heures. À neuf heures trente, je sautai dans ma voiture et roulai jusqu'à l'hôtel Star.

Le maître d'hôtel me conduisit à une agréable table pour deux qui dominait la piste de danse. La fierté blessée plutôt que la faim me poussa à commander une bouteille de vin et un repas en trois services dont je n'avais pas les moyens. Lorsque Sheikhali arriva, je venais de finir d'avaler de force toute cette nourriture.

Il portait une ample robe blanche et un fez au pompon rouge. Mamali, vêtu d'un costume assorti, le suivait. À grandes enjambées, ils s'avancèrent jusqu'à ma table. Sheikhali ordonna qu'on apporte une autre chaise et les deux hommes s'assirent.

– Je suis passé chez toi, Maya. Il faisait noir. Même les domestiques ont refusé d'ouvrir.

Je décidai de ne pas lui dire qu'Otu et Kojo étaient absents.

– Je suis allé au Continental, au Lido et à L’Auberge. Suis-je donc le genre d’homme qui doit donner la chasse à une femme ? Regarde-moi.

La colère creusait son visage de sillons et serrait sa gorge.

– Mon français n’est pas assez bon. J’ai emmené Mamali pour qu’il parle à ma place.

Pour la première fois, Mamali prit la parole.

– Bien le bonsoir, ma sœur. Sheikhali m’a demandé de traduire pour lui. Il va parler en fulfuldé. Je vais traduire en français.

Mamali s’exprimait avec chaleur, mais sa posture et ses mots étaient cérémonieux.

Sheikhali se cala sur sa chaise et regarda Mamali.

– *Bon ?**

Mamali hocha la tête, le gros homme toussa et commença. Sa langue était mélodieuse et sa voix douce. Après un moment, il se tut.

Mamali dit :

– Dans la forêt, j’ai marché des milliers de kilomètres sous l’orage, et je sais sous quel arbre m’abriter quand il pleut. Un arbre bien choisi peut changer l’esprit des vents. Je le sais.

Mamali se tut à son tour pour permettre à Sheikhali de continuer.

Il parla longuement. Lorsque sa voix s’éteignit, Mamali, attentif, reprit :

– Je connais le désert. Je sais trouver mon chemin dans le sable qui brûle et sous le soleil qui mord, et je ne me perds jamais. Je regarde une vache. Je nourris un cheval. Je les connais. Je regarde la lune et je sais le temps qu’il va faire. Toi, tu connais les livres. Moi, je connais la vie. Je n’ai jamais mis les pieds dans une école. Pas une seule. Tu sais lire. Je peux écrire mon nom. Alors tu connais les écoles, mais moi je connais l’homme, la femme, la vache, le cheval, le désert, la jungle, le soleil et la lune. Lequel de nous est intelligent ? Toi ou moi ?

Je ne dis rien.

Sheikhali se tourna et s’adressa directement à moi.

– Je vais t’épouser, car tu es une femme bonne. Au Mali, les femmes t’apprendront à être encore meilleure. Si tu as assez d’intelligence, tu apprendras assez. Grâce à moi, on te respectera. Mais tu dois renoncer à ton...

Il dit un mot à Mamali, qui traduisit.

–... à ton impatience de femme blanche. Ton père va venir d’Amérique et nous allons parler.

Pendant une seconde, j'essayai d'imaginer Bailey Johnson père, au moins aussi orgueilleux que Sheikhali et raide comme un pingouin, quitter son foyer à l'ameublement exquis de San Diego pour venir en Afrique, continent qu'il jugeait peuplé de sauvages. Impossible d'imaginer mon père hyper-raffiné accepter un gendre qui avait passé sa jeunesse à dormir par terre, au milieu du bétail.

– Je ne peux pas me marier avec toi, dis-je. Je ne peux pas aller au Mali. Merci, mais... c'est impossible. Il se tourna vivement vers Mamali et parla en fulfuldé. Mamali baissa les yeux. Il ne prit la parole qu'à regret.

– Si tu dis non encore une fois, je ne vais plus essayer. Je suis un homme et non un garçon dont on se joue. Pour la dernière fois, veux-tu...

– Non, c'est impossible.

Sheikhali se leva et, en me dominant, sourit. Ses dents égales scintillaient.

– Tu es une femme bonne, mais tu n'es pas très intelligente. Tu n'es qu'une *fonctionnaire**. Une fonctionnaire, je te dis. Rien de plus.

Après avoir craché les derniers mots, il tourna les talons et, suivi de Mamali, sortit du restaurant.

Tous les matins, les sept millions et demi d'habitants du Ghana semblaient se déverser d'un coup sur la capitale, où les larges avenues comme les ruelles non pavées et pleines d'ornières accueillaien le grandiose spectacle mobile : vélos, camions cabossés, voitures à bras, voitures américaines et européennes, limousines avec chauffeur. Les piétons devaient se battre pour avancer, et des cols blancs portant de hautes chaussettes blanches côtoyaient des marchandes qui, un grand panier en équilibre sur la tête, s'avançaient fièrement en faisant onduler leurs larges hanches. Des enfants, le visage luisant sous une couche d'huile de palme, se frayaient un chemin dans la cohue, de jolies jeunes femmes habillées à l'occidentale feignaient de ne pas remarquer l'attention qu'elles attiraient en riant et en bavardant dans la langue musicale des Twis. Assis ou accroupis au bord de la route, des vieillards fumaient une pipe faite à la main, de l'air sage qu'arborent les vieillards de toute éternité.

Le parfum trop suave des fleurs, les arômes du poisson frit et la puanteur des caniveaux à ciel ouvert s'accrochaient à mes vêtements, imprégnaient ma peau. Des coups de klaxon résonnaient, des tambours retentissaient. De la musique jouait à tue-tête à la radio, se mêlait au tumulte de multiples langues sonores ou chuchotées.

J'aspirais au calme de la campagne.

La Fiat était digne de confiance, j'avais un long week-end devant moi, de l'argent dans mon sac et une maîtrise suffisante du fanti. Je décidai donc de m'aventurer dans la rase campagne. J'achetai des plantains rôtis farcis de cacahuètes bouillies, ainsi qu'un litre de Club, et mis le cap vers l'ouest. La route, qui allait d'Accra à Cape Coast, était encombrée de camions et d'autos qui changeaient de voie avec désinvolture. Des passagers se cramponnaient aux fenêtres des *mammy-lorries* bondés, et j'entendais des chants et des cris lorsque les chauffeurs de ces antiques véhicules montaient et descendaient une côte en bringuebalant comme pour montrer qu'ils en étaient capables.

Je ne m'arrêtai à Cape Coast que le temps de faire le plein. Même si de nombreux Noirs américains y fonçaient dès leur arrivée, j'avais jusque-là réussi à éviter cette ville. Le château de Cape Coast et le château voisin d'Elmina avaient servi de prisons aux esclaves capturés. Les captifs étaient détenus dans des donjons creusés sous ces impressionnants bâtiments et des amis qui avaient jugé essentiel de faire le pèlerinage jusque-là avaient rapporté que les épaisses murailles de pierre répercutaient encore les cris anciens.

Les rues bordées de palmiers et les beaux immeubles de pierre blanche ne me donnèrent pas envie de m'attarder. À la sortie de la ville, de retour sur les routes goudronnées, je compris que je n'en étais pas sortie indemne. Malgré ma hâte, l'histoire avait envahi ma petite voiture. Des élans d'apitoiement et de tristesse pour mes ancêtres disparus me secouaient. Mes larmes faisaient vaciller la route, donnaient à ma langue un goût de sel.

Qu'avaient-ils pensé et ressenti, mes grands-pères, lorsqu'on les avait capturés sous le baobab au milieu de la savane verdoyante ? Pendant combien de temps les membres de leurs familles les avaient-ils cherchés ? La fraîcheur des murs du donjon et l'étrange poisse qui les recouvrait avaient-elles semblé bizarres à mes grands-mères, habituées aux courants d'air qui traversaient de part en part leurs huttes de bambou et aux chants des oiseaux qui faisaient trembler leurs toits d'herbes ?

Je dus me ranger au bord de la route. Le seul fait de passer près du château de Cape Coast m'avait replongée dans l'éternel mélodrame. Je ne me purgerais pas de cette tristesse, compris-je, avant d'avoir posé toutes les questions. Là seulement les esprits comprendraient ce que je leur jetais en pâture. Des miettes, mais c'était tout ce que j'avais.

Je laissai les silhouettes monter à l'assaut de mon imagination. Des enfants passèrent, attachés entre eux par des cordes et des chaînes, confus et larmoyants, titubant sous le poids d'une fatigue sourde, et

aussi des femmes, les cheveux dépeignés, le corps enduit de sable, pliant l'échine, vaincues. Des hommes aux muscles sans mémoire et à l'esprit embué avançaient d'un pas lourd, laissaient des empreintes sanglantes dans la terre. Le calme était terrifiant. Ils ne pleuraient pas, ne criaient pas, ne hurlaient pas. Aucun gémissement ne montait de leurs bouches. Ils vivaient dans un territoire muet, morts aux sensations, aux récriminations. Vendus par des sœurs, volés par des frères, achetés par des étrangers, asservis par des cupides, trahis par l'histoire, ils étaient légion.

Pendant longtemps, je restai assise, comme dans un théâtre à ciel ouvert, et vis une troupe de comédiens tragiques entrer sur scène et en sortir.

Les visions s'estompèrent à mesure que mes larmes se tarissaient. La lumière revint, je remis la voiture en marche et j'obliquai vers l'intérieur des terres. Par des routes creusées d'ornières profondes et des pistes à peine plus larges que des sentiers, je parvins jusqu'au Pra. Les eaux noires au cours lent, bordées de hauts arbres, semblaient enchantées. Par peur des serpents, je restai dans la voiture, mais je vis le soleil étincelant transformer la surface de l'eau en un lamé ondulant. Je traversai quelques villages qui n'étaient rien de plus que des collections de huttes au toit de chaume, aux allées parcourues de chèvres et de petits enfants. Au son de ma voiture, les adultes sortaient et me saluaient de la main en souriant.

En fin d'après-midi, je parvins à la petite ville en plein essor qui constituait ma destination. Un étudiant de Legon m'avait souvent parlé de Dunkwa, sa ville natale, au centre d'une région connue pour ses mines d'or. Il avait tant chanté les louanges de cet endroit que j'avais décidé d'en faire l'objet de mon premier voyage.

Avec la couleur de ma peau, les traits de mon visage et le tissu local que je portais, je ressemblais aux autres jeunes Ghanéennes. À condition de ne pas trop ouvrir la bouche.

Comme toujours dans les petites villes du Ghana, les rues débordaient de marchands qui vendaient du lait en boîte, des chips de plantain chauds et piquants, de la crème Pond's et des anneaux d'encens chasse-moustiques. Les paysans rentraient chez eux, les enfants revenaient de l'école. De jeunes garçons souriaient à des filles qui minaudaient et, comme toujours, il y avait les marchandes, grosses et impassibles. En vain, je cherchai l'enseigne d'un hôtel et, au moment où le jour tombait, je commençai à me faire du souci. Je n'avais pas assez d'essence pour me rendre à Koforidua, ville de plus grande taille située au nord-est de Dunkwa, où il y aurait sûrement des hôtels, et je n'avais pas l'adresse de la famille de mon étudiant. Je garai la voiture un peu en dehors du centre et arrêtai une femme qui

transportait un seau d'eau sur sa tête et un bébé sur son dos.

– Bonjour, dis-je en fanti.

Elle me salua à son tour.

– Excusez-moi, dis-je, mais je suis étrangère et je cherche un endroit où passer la nuit.

– Étrangère ? répéta-t-elle avant d'éclater de rire. Étrangère ? Non, non.

Aux yeux de nombreux Africains, seuls les Blancs sont étrangers. Tous les Africains appartiennent à un lieu, à un clan. Par exemple, les Akans appartiennent à l'une de huit lignées (*Abosua*) et à l'un de huit esprits (*Ntoro*).

– Je ne suis pas d'ici, dis-je.

Pendant une fraction de seconde, la peur se lut dans ses yeux. Éttais-je une sorcière ou un spectre malheureux venu du pays des morts ? Je m'empressai de préciser :

– Je viens d'Accra.

Elle me gratifia d'un bon sourire.

– Ah ! Une femme d'Accra. Sans endroit où rester.

Elle rit.

Le mot fanti *Nkran*, d'où vient le nom de la capitale, désigne de grosses fourmis qui construisent des dômes d'argile rouge de plus de trois mètres de hauteur où s'entassent des millions de leurs congénères.

– Suis-moi.

La femme se retourna vivement et, en maintenant le seau en équilibre sur sa tête, me fit glisser entre deux cabanes en tôle ondulée. Sur son dos, le bébé dormait en se balançant, retenu par la large bande de tissu qui l'emballait. Nous passâmes devant une enceinte dans laquelle des femmes pilaient le fufufu en prévision du repas du soir.

– Regardez ce que j'ai trouvé, cria la femme. Une *Nkran* sans endroit où dormir.

Les femmes rirent et demandèrent :

– Une *Nkran* ? Pas possible. Tu la conduis chez le vieux ?

– Évidemment.

– Dors bien, seule, si t'en es capable, *Nkran*.

Mon guide s'immobilisa devant une petite maison. Elle posa son seau par terre et me dit d'attendre. Elle entra et ressortit aussitôt,

suivie d'un homme qui se frottait les yeux comme s'il venait de se réveiller. Il s'approcha et me dévisagea impitoyablement.

– C'est elle, la *Nkran* ? La femme remplaçait le seau sur sa tête.

– Oui, mon oncle. C'est moi qui l'ai emmenée. Elle me regarda.

– Au revoir, *Nkran*. Dors en paix. J'y vais, mon oncle.

– Va et reviens, mon enfant, dit l'homme en recommençant à étudier mon visage. Tu n'es pas Ga.

Il interprétait mes traits.

Quelques enfants s'étaient agglutinés autour de ses genoux. Pendant qu'il me cuisinait, ils avaient peine à contenir leurs rires.

– Aflao ?

– Non, dis-je.

– Brong-ahafo ?

– Non. Je suis...

J'allais lui dire la vérité, mais il déclara :

– Non, ne me dis pas. Je saurai bientôt.

Il continua de m'examiner.

– Parle encore un peu. Ton fanti me dira ce que j'ai besoin de savoir.

– Eh bien, je viens d'Accra et j'ai besoin d'une chambre pour la nuit. J'ai dit à cette femme que j'étais étrangère...

Il rit.

– Ça, tu peux le dire. Ça y est, j'y suis. Tu es une Bambara du Liberia. Ça saute aux yeux.

Il rit de nouveau.

– Je les reconnais toujours au premier coup d'oeil. On ne me la fait pas, à moi.

Il me serra la main.

– Nous allons te trouver un endroit où dormir. Viens.

Il toucha un petit garçon sur sa droite.

– Cours chercher Patience Aduah et amène-la-moi.

Les enfants rirent et détalèrent au moment où l'homme me faisait entrer dans la maison. Il désigna une chaise dans un petit séjour bien ordonné et cria :

– Nous avons de la compagnie, Foriwa. Apporte de la bière.

Une petite femme noire au maintien impérial entra dans la pièce. Son air renseigné m'apprit qu'elle avait été témoin de la scène qui s'était jouée dans sa cour.

Elle s'adressa à son mari :

– As-tu réussi à deviner d'où venait l'étrangère, Kobina ?

Elle s'avança vers moi. Je me levai et lui serrai la main.

– Sois la bienvenue, étrangère.

Nous rîmes toutes les deux.

– Ne dis rien, Kobina. J'ai des oreilles, moi aussi.

Assieds-toi, ma sœur. On nous apporte de la bière. Laisse-moi entendre ta voix.

Nous nous assîmes face à face, pendant que son mari, souriant, trônait au-dessus de nous.

– Toi, Foriwa, tu ne devineras jamais.

Je lui racontai mon histoire en l'émaillant de quelques mots nouvellement appris. Elle rit avec majesté.

– Elle est Bambara. Je l'ai su à l'instant même où elle est arrivée avec Abaa. Tu vois sa haute taille ? Sa tête ? Sa couleur ? Ah ! les hommes, je te jure. Ils ne voient que la silhouette d'une femme.

Deux enfants apportèrent de la bière et des verres et l'homme nous servit.

– Je m'appelle Kobina Artey, ma sœur. Et voici ma femme, Foriwa, et quelques-uns de mes enfants.

Je me présentai, mais ils avaient pris tant de plaisir à deviner mes origines tribales que je ne pus les détromper. Peut-être aussi, pour des motifs moins nobles, n'eus-je pas envie, à ce moment précis, de me rappeler que j'étais Américaine. Pour la première fois depuis mon arrivée, je me sentais presque chez moi. Acceptée comme Africaine, sinon comme Ghanéenne. La sensation valait bien un mensonge.

Des voix se firent entendre dans la cour.

– Frère Kobina, mon oncle, ma tante.

Foriwa ouvrit la porte à un groupe de personnes qui entrèrent en parlant vite et en m’observant.

– C’est donc elle la Bambara, l’étrangère ?

Ils m’examinèrent en bavardant avec leurs hôtes. Je saisisais des bribes de leur conversation. Ils disaient que j’étais plutôt jolie et assez vieille pour avoir un brin de sagesse. Ils annoncèrent que ma voiture était garée à quelques pâtés de maisons de là. Kobina leur dit que je passerais la nuit avec les nouveaux mariés, Patience et Kwame Duodu. Oui, ils voyaient bien que j’étais une Bambara.

– Donne-nous tes clés, ma sœur, et quelqu’un ira chercher tes affaires.

J’abandonnai mes clés et toute résistance. J’étais chez moi, au milieu d’amis, ou je mourrais en souhaitant qu’il en soit ainsi.

Plus tard, Patience, son mari Kwame et moi nous assîmes autour d’un feu dans la cour de leur maison au toit de chaume, beaucoup plus petite que le bungalow des Artey. Ils m’expliquèrent que Kobina Artey était non pas un chef, mais plutôt un membre du conseil du village. C’était lui qui s’occupait de toutes les menues affaires dans cette partie de Dunkwa. Tandis que Patience remuait le ragoût dans la marmite, suspendue au-dessus des flammes, des enfants et des femmes surgissaient sporadiquement de l’obscurité, des plats dans les mains. Chaque fois, Patience les remerciait et les dirigeait vers la maison, et je sentais se rétrécir la distance entre mon passé et mon présent.

Aux États-Unis, à l’époque de la ségrégation, les voyageurs noirs, incapables de se loger dans les hôtels réservés aux Blancs, s’arrêtaient dans les églises et mettaient les pasteurs ou les diacres noirs au courant de leur fâcheuse situation. On leur attribuait un foyer et on informait les hôtes de la décision. Ceux-ci ne protestaient jamais, mais ils comptaient sur la générosité des voisins pour les aider à nourrir et même à divertir leurs invités. Une fois les voyageurs installés, on frappait furtivement à la porte.

À Stamps, en Arkansas, j’avais souvent entendu :

– Je sais que vous avez des invités, sœur Henderson. Voici des petits pains.

– Maman envoie un demi-gâteau pour vos visiteurs, sœur Henderson.

– J’ai préparé des macaronis au fromage, sœur Henderson. Pour vous aider à nourrir vos visiteurs, peut-être.

Ma grand-mère chuchotait ses remerciements et, lorsque la famille et les invités passaient à table, la diversité des plats offerts était telle qu'on aurait dit que l'hôtesse attendait ce moment depuis des jours.

Patience m'invita à entrer et, en m'asseyant, je vis que je ne m'étais pas trompée. Ragoût de cacahuète, ragoût d'aubergine, soupe aux piments, *kenke*, *kotomre*, plantains frits, *dukuno*, crevettes et gâteaux de poisson, notamment, encombraient la table dans des assiettes aux motifs chaque fois différents.

En Arkansas, les invités, sans être dupes, ne laissaient jamais entendre qu'ils savaient que l'hôtesse n'avait pas préparé tous les plats spécialement pour eux.

– Tu t'es donné tant de mal, ma sœur, dis-je à Prudence.

Elle rit.

– Ce n'est rien, ma sœur. Nous ne voulons plus que notre sœur bambara se sente comme une étrangère. Lavons-nous et passons à table.

Après le repas, je suivis Patience jusqu'aux toilettes en plein air, puis on m'attribua un lit de camp dans une toute petite pièce.

Le lendemain matin, je nouai mes vêtements sous mes bras, façon sarong, et accompagnai Patience jusqu'aux bains publics. Dans une enceinte murée mais dépourvue de toit, nous retrouvâmes une vingtaine de femmes. Nous nous savonnâmes et nous nous versâmes des seaux d'eau sur les épaules au milieu de salutations sonores et joyeuses.

Patience me présenta.

– C'est notre sœur bambara.

– C'est vrai qu'elle est grande. Bienvenue, ma sœur.

– J'aime sa couleur.

– Combien d'enfants as-tu, ma sœur ?

La femme regardait mes seins.

– Un seul, dis-je sur un ton contrit.

– Un ?

– Un ?

– Un !

Les cris retentissaient au milieu des éclaboussures.

– Un, mais j'essaie.

Elles rirent.

– Il faut essayer plus fort, ma sœur. Continue d’essayer.

Nous mangeâmes les restes du festin de la veille et à contrecœur je dis adieu à mes hôtes. Les enfants m’accompagnèrent jusqu’à ma voiture, et l’aîné porta ma valise. Je ne pouvais pas dédommager mes hôtes, ainsi que me l’avaient appris mes années en Arkansas, mais je donnai ma petite monnaie aux enfants. Ils se dandinaient, trépignaient, souriaient.

– Au revoir, tante Bambara, dirent-ils.

– Va et reviens, ma tante.

– Va et reviens.

Je roulai jusqu’à Cape Coast avant d’avoir une pensée pour l’horrible château et je fuis ses environs sans attendre que les fantômes de l’esclavage me rattrapent. Peut-être leurs tentatives avaient-elles manqué de conviction. Après tout, à Dunkwa, même si j’avais laissé un mensonge parler pour moi, j’avais prouvé qu’une de leurs descendantes, au moins une, pouvait brièvement rentrer en Afrique. Malgré de cruelles trahisons, l’amère traversée de l’océan et des siècles de misère, nous étions toujours reconnaissables.

Le brave Otu, dépourvu de son aplomb coutumier, entra vivement dans la cuisine.

– Madame, murmura-t-il, le chauffeur de Nana est ici. Je ne savais pas que vous connaissiez Nana, madame. Son chauffeur est venu vous prendre. Il attend dans la voiture. C’est la Mercedes de Nana, là, dehors.

Il tremblait d’excitation et de terreur. Sous ce double assaut, il avait pris un ton accusateur et me dévisageait sans courtoisie.

– Madame, dit-il (oubliant l’affectueux « ma tante »), connaissez-vous le Nana ?

– Oui, lui répondis-je sèchement pour cacher ma propre surprise.

Un soir, des mois plus tôt, j’avais rencontré le chef chez Efua et lui avais parlé de l’admission de Guy à l’université.

Même si Connor Cruise O’Brien était alors le président de l’Université du Ghana, Nana Nketsia avait été le premier vice-chancelier africain, et il avait lui-même décidé de laisser sa place à O’Brien.

Le régime universitaire ghanéen, suivant son modèle britannique, acceptait les étudiants ayant terminé leur *Sixth Form*³, l’équivalent du programme des *Junior Colleges* d’une durée de deux ans aux États-Unis.

Guy n'avait fait que des études secondaires, mais j'avais expliqué au Nana que, aux États-Unis, mon fils aurait pu être admis par les meilleurs établissements. Mon plaidoyer, soutenu par le pathos de la mère d'un fils blessé et hospitalisé, le convainquit.

Quelques semaines plus tard, j'appris que Guy serait admis à condition de réussir un examen d'admission. Je n'avais pas revu le Nana depuis notre première rencontre, mais j'avais beaucoup entendu parler de lui. C'était un chef suprême ahanta qui, aux temps anciens, aurait exercé un pouvoir absolu. Le Nana moderne était un être féroce ment politique. Formé en Grande-Bretagne, il avait été le premier chef ghanéen arrêté pour avoir résisté au colonialisme britannique. Il avait terminé ses études à Oxford avec une mention très bien dans deux disciplines, l'équivalent de la mention très honorable dans le système américain. Conseiller du président Nkrumah, il était également ambassadeur plénipotentiaire. Outre tous ces titres impressionnants, Nana était bel homme.

Si Otu fut choqué par l'apparition soudaine du chauffeur du chef, je fus pour ma part stupéfiée.

Dans ma garde-robe, je menai une mini-guerre rangée, choisissant et rejetant tour à tour des vêtements, à la recherche d'une tenue digne de la maison d'un chef. Quand je sortis, Otu, devenu un pur étranger, se tint au garde-à-vous, les bras le long du corps, les yeux baissés.

– Bonsoir, madame.

Il me communiqua sa tension, comme si je n'étais pas déjà assez énervée, et c'est à peine si je saluai le chauffeur qui m'ouvrait la portière.

Le trajet fut trop court pour que j'aie le temps de me dégager l'esprit. Je n'avais encore jamais été en présence de la royauté et j'ignorais tout du protocole. Je supposai qu'on me convoquait pour discuter de quelque incident relatif à des Noirs américains, et j'étais nerveuse. Je me savais portée aux excès dramatiques et au verbiage répétitif. Comble de malheur, j'étais aussi sincère. Exprimée avec maladresse, la sincérité engendre la méfiance.

Le chauffeur s'arrêta devant un manoir qui, dans l'obscurité, au milieu d'arbres encore plus sombres, semblait menaçant. De la lumière brillait à quelques-unes des fenêtres, et dans l'enceinte, derrière la maison, on voyait les petits feux des domestiques. On entendait, venus d'une colline lointaine, des battements de tambour étouffés. En sortant de la voiture, je remarquai quelques véhicules garés dans la rue. Je demandai au chauffeur si le Nana donnait une fête.

Il secoua la tête et me gratifia d'un sourire malicieux.

– Je ne comprends pas votre langue, ma tante.

Le chauffeur ouvrit la portière et j'entrai dans une sorte de fantasme boisé.

Le vaste salon, meublé de riches canapés et de tables en bois, était traversé par un arbre aux larges branches qui s'échappait par le plafond. Çà et là, des tapis africains recouvraient les carreaux. Dans un coin éloigné, deux hommes bavardaient sous une lampe.

Le chauffeur s'éclipsa après m'avoir introduite dans la pièce, et les deux hommes ne firent aucun cas de ma présence. Je restai plantée dans l'ombre, incertaine de la conduite à tenir. Comment s'adressait-on à un chef ? Plus grave encore, que penserait-il de moi si, dans mon ignorance, je transgressais quelque tabou sacré ?

En Égypte, j'avais vu des diplomates raffinés et tirés à quatre épingles se prosterner devant un chef haoussa en visite, et j'avais lu quelque part qu'on voyait dans les chefs akans l'incarnation vivante de tous les Fantis et Ashantis ayant vécu depuis le début des temps. Par conséquent, le corps matériel de ces chefs était considéré comme sacré.

Mes ancêtres étaient venus d'Afrique, d'accord, mais j'étais une personne à part entière, ayant tour à tour vécu à St. Louis, en Arkansas et en Californie, et j'étais membre d'une collectivité qui avait réussi à tenir en échec une population nombreuse et hostile. De toute façon, on était venu me prendre chez moi, où je m'occupais de mes oignons ; je n'avais pas demandé à venir rendre hommage à qui que ce soit.

Avançant sur les tapis glissants, je passai devant l'arbre et m'arrêtai dans la lueur de la lampe.

– Nana ? Je m'appelle Maya Angelou. Vous avez envoyé quelqu'un me prendre chez moi.

Les deux hommes levèrent les yeux et sourirent avec aisance. Depuis le début, ils étaient conscients de ma présence et de mes hésitations.

– Soyez la bienvenue chez moi, Miss Angelou. Je vous présente Kwesi Brew. Le chef portait une blouse blanche à la mode des territoires du nord. Sa peau noire, ses dents blanches et sa langue rouge produisaient un effet théâtral indicible.

Kwesi Brew se leva et me serra la main. J'avais lu sa poésie lyrique et savais qu'il était ministre du Protocole, responsable des cérémonies nationales. Son impétuosité juvénile me prit donc au dépourvu.

– Ma sœur, je suis honoré de rencontrer enfin la célèbre Maya Angelou. Au pays, il y a tant de gens qui chantent vos louanges... Se peut-il vraiment que vous soyez aussi admirable qu'on le dit ?

– Tout l'honneur est pour moi, Mr. Brew. Je suis toujours heureuse de rencontrer un poète.

Pris de court, il se ressaisit aussitôt.

– Ne me dites pas, Miss Angelou, que vous avez perdu votre temps à lire le fruit de mes petits et tristes efforts ?

– Si je suis sûre d'une chose, Mr. Brew, c'est que votre poème intitulé *Si le moment est venu de conquérir mon cœur, fais-le maintenant* n'est ni triste ni petit.

Il laissa fuser un rire ravi.

– Ah ! Nana ! Celle-là ! Cette femme ! Quelle vivacité d'esprit, non ?

Nana hocha la tête.

– Assieds-toi, Kwesi. Et vous aussi, Maya. Vous permettez que je vous appelle Maya ?

Je fis signe que oui.

– Asseyez-vous, Maya. Bienvenue à l'*Ahenfie*. C'est le nom qu'on donne à la maison du Nana. Que désirez-vous boire ?

Je répondis que je n'avais pas de préférence, mais il secoua la tête.

– Une femme telle que vous a toujours une préférence.

Je songeai à ma grand-mère. Si elle me proposait un choix et que je répondais par « Comme tu veux », elle me lançait un regard identique à celui que je venais de surprendre sur le visage du Nana. Elle me disait alors : « Désolée, mais j'ai plus de "Comme tu veux". »

Je dis au Nana :

– Gin et soda gingembre.

– Prenez donc du schnaps. Le schnaps est une boisson qui se prête bien aux conversations sérieuses.

Aussitôt, je me redressai, raidis l'échine.

– Désolée de vous contrarier, mais je ne bois pas de schnaps. Si vous n'avez pas de gin et soda gingembre, je prendrai de l'eau.

Kwesi éclata de rire.

– Mieux vaut que je te serve d'*Ocheame*, Nana.

Il se tourna vers moi, souriant toujours, mais d'un air cérémonieux.

– Tout ce que vous voulez dire au Nana, ma sœur, dites-le à moi. Je serai votre correspondant. Ne vous adressez qu'à moi.

Le moins qu'on puisse dire, c'est qu'il avait les manières d'un porte-parole de chef. Il ne lui manquait que la livrée.

– Du schnaps, s'il vous plaît, *Ocheame*. C'est bon pour moi.

Nana sourit, nota mon tact et commanda les rafraîchissements.

Je n'avais encore jamais entendu une telle voix. Dans la conversation de tous les jours, elle était grave et mélodieuse, mais quand il haussait le ton, elle se métamorphosait, crépitait, cliquettait : on aurait dit une cloche à vache secouée par un fou.

– *Kwame, prends du whisky et apporte la bouteille.*

Il avait crié ou plutôt hurlé en fanti, et je m'imaginai que les moindres grains de poussière, tout tremblants, s'étaient aussitôt mis en mouvement. Sans doute avais-je sursauté, car Kwesi posa sa main sur mon bras et sourit.

– C'est qu'il crie fort, mon chef, non ?

Après qu'on nous eut servis, Nana versa quelques gouttes sur les carreaux et récita une prière à l'intention des anciens. Machinalement, comme on dit le bénédicité à la table familiale. Il but la première gorgée et, d'une voix normale, dit :

– Nous avons parlé des Afro-Américains, Maya. Ossagefo connaît l'Amérique. Aux États-Unis, dit-il, il n'était pas un Africain de la Côte-de-l'Or. Les Blancs ne voyaient que la couleur de sa peau et le traitaient comme un nègre.

– Aggrey d'Afrique a lui aussi passé un moment aux États-Unis, ajouta Kwesi. Vous le connaissez, n'est-ce pas, ma sœur ?

Nana s'interposa :

– Le Ghanéen Kwegyr Aggrey a fait son doctorat à l'Université Columbia et a été professeur en Caroline du Nord. Il comprenait le racisme et aimait sa peau noire. Il disait : « Si je meurs et que Dieu me demande si je voudrais revenir sur Terre dans la peau d'un Blanc (la voix de Nana commença de nouveau à gronder comme le tonnerre), je répondrais non, faites-moi le plus noir possible et renvoyez-moi là-bas. »

Le klaxon trompeta.

– Aggrey d'Afrique dit : « Faites-moi complètement noir, NOIR, NOIR. »

C'était un langage spectaculaire, la passion même de l'appréciation de soi. J'étais venue en Afrique pour l'entendre, de la bouche d'un Africain à la voix sublime.

La chaîne en or qui tombait sur la poitrine noire du chef brillait cruellement.

– Aggrey parle pour moi. Aggrey parle pour l'Afrique. Nous sommes Noirs, NOIRS ! Et nous ne sentons ni le besoin de nous expliquer ni celui de nous excuser.

La chaleur m'inondait et je dus me maîtriser, serrer les dents et contracter mes muscles. Sinon, pour mon plus grand embarras, je me serais mise à trembler de gratitude.

Kwesi Brew leva son verre.

– Je propose un toast, Nana. Un toast.

Il bondit sur pied et je me levai pour faire tinter mon verre contre le sien. Je m'attendais à ce que Nana nous imite, mais le chef se contenta de brandir son verre.

– À la Personnalité africaine ! dit Kwesi.

J'avancai mon verre et répétais :

– À la Personnalité africaine !

– À la Personnalité africaine ! rugit Nana.

Nous bûmes.

Je me rendis compte que, depuis mon arrivée, je n'avais pas encore vu le chef tribal debout. Malgré les muscles robustes de ses bras dénudés et sa peau lisse comme de la flanelle noire, il était peut-être malade.

Voyant mon inquiétude, Kwesi secoua la tête.

– Nana ne se lève pas, ma sœur. Dans notre tradition, tout le monde se lève pour le Nana, chef spirituel et moral du peuple ahanta, mais le Nana ne se lève pour personne. Cela voudrait dire que tous les Ahantas sont debout, et personne ne mérite un tel honneur, vous comprenez ? *Na na. Ena ena.* Mère de son peuple, père de son pays.

Pendant cette explication, le chef tournait les boutons de la radio posée à côté de lui et sirotait son schnaps.

– Mais, ma sœur, fit Kwesi en nous resservant, lui et moi, nous sommes de simples mortels, vous et moi, et non des saints comme notre chef.

– Kwesi, rugit Nana en guise d'avertissement.

Kwesi éclata de rire.

– Tu es mon chef, Nana. Si je commets une erreur, je suis sûr que tu trouveras le moyen de passer outre.

Nana sourit et fit signe à Kwesi de se rasseoir.

D'une voix modérée, il dit :

– Tu es mon poète et peut-être aussi mon *Ocheame*, mais tu n'es pas mon bouffon. Assieds-toi et laisse-moi parler à cette dame.

Docilement, Kwesi et moi reprîmes place sur le canapé, comme des enfants remis à leur place.

– Efua parle de vous comme d’une sœur. T.D. Bafoo, notre *enfant terrible**, dit que vous êtes comme un membre de sa famille. Même Kofi Batcha et d’autres ont appuyé votre adhésion au Club de presse du Ghana. Jusqu’à votre arrivée, Julian Mayfield était le seul Noir américain à en faire partie.

Nana énuméra chacun de mes hauts faits comme s’il lisait le texte d’une plaque qu’il s’apprêtait à me remettre.

Il poursuivit :

– Il est de notoriété publique que le salaire que vous touchez à l’Université du Ghana est inférieur à celui de tout autre non-Ghanéen. Il est de notoriété publique que votre fils étudie à Legon et que vous ne recevez aucune aide financière.

Son monologue me conduisait vers un port sûr où je recevrais de l’aide. Je comprenais à présent pourquoi on m’avait fait venir. Le chef et le ministre du Protocole s’apprêtaient à m’apprendre qu’on m’accordait une faramineuse augmentation de salaire. Un sourire m’échappa, mais Nana ne me regardait pas. Kwesi, qui ne m’avait pas quittée des yeux, sourit à son tour.

– Vous êtes mère et nous aimons nos mères.

Nana avait adopté un rythme qui n’était pas sans rappeler celui des prêcheurs des églises noires du Sud. Il n’y aurait plus moyen de l’arrêter.

– L’Afrique elle-même est une mère. La mère de l’humanité. Nous, Africains, considérons la maternité comme l’état le plus sacré qui soit. Camara Laye, notre frère, a dit : « La Mère est là pour vous protéger. Elle est enterrée en Afrique et l’Afrique est enterrée en elle. C’est pourquoi elle est suprême. »

La voix de Kwesi accompagna celle de Nana :

– *Ka, Nana, Ka, Nana, Ka, Nana.*

Les hommes, pendant leur concert de son, de passion et de musique, m’avaient carrément oubliée. Des années d’inconfort sur les bancs durs de l’Église méthodiste chrétienne de l’Arkansas m’avaient conféré le don de sembler attentive tout en laissant mes pensées partir à la dérive.

Qu’allais-je donc faire de l’argent ? Finir de payer la voiture ou les études de Guy, ou encore acheter de l’or ? Si l’université avait fait preuve de patience jusque-là, décidai-je, elle pourrait attendre encore un peu les frais de scolarité de Guy et mon paiement pour la voiture, et j’aurais un collier en or. J’aurais un collier en or de la couleur du soleil levant et grâce à lui ma peau brune serait somptueuse. Et je m’offrirais enfin un bout de tissu kente rouge, or et bleu. Je

demanderais à la couturière de me confectionner une jupe si serrée que mon derrière, ainsi moulé, formerait un seul rond, et je devrais me trémousser.

Le sermon de Nana sur la sainteté de la maternité s'épuisait, son rythme ralentissait, et les encouragements de Kwesi avaient pris fin. Lorsque Nana se tut, nous observâmes un moment de silence respectueux.

– Je suis heureuse de savoir que l'Afrique chérit ses mères, Nana, dis-je. Vous confirmez ainsi une de mes convictions : l'Amérique a conservé plus d'africanismes que nous le croyons. Car pour les Noirs américains aussi, la maternité est sacrée. Nous avons des mères fortes que nous aimons tendrement.

Kwesi posa son verre.

– Je ne voudrais surtout pas vous contredire, ma sœur, mais n'est-il pas vrai que le juron le plus populaire chez les Américains laisse entendre que l'offenseur est le rejeton d'un chien femelle ?

Qu'aurait-il dit s'il avait voulu me contredire ?

– Je parlais des Noirs américains et non des Américains, mon frère. Nous ne sommes pas pareils. Nous, les Noirs, sommes plus comme vous, je vous le signale.

Nana rit.

– Elle t'a bien eu, Kwesi.

Kwesi, sans se départir de son sourire diplomatique, m'attaqua droit au cœur.

– Mais, ma sœur, n'est-il pas vrai que les Noirs américains, et seulement eux, de tous les peuples de la Terre, ont inventé un juron laissant entendre que l'être maudit a connu sa propre mère ? Au sens biblique, s'entend.

En ce moment, mon cerveau était tout sauf mordant. Je bafouillai :

– Ouais, oui, eh bien, pas vraiment. Je ne sais pas, je veux dire... Dans une autre langue, peut-être...

Je chutais et Nana me recueillit dans son filet.

– Convaincu de sa nullité, l'opprimé, mon cher Kwesi, cherche à frapper l'être qui lui est le plus cher. Oscar Wilde lui-même nous a rappelé que nous faisons toujours du mal à ceux que nous aimons. C'est un trait humain qu'on observe partout dans le monde.

Il rit.

– Même à Harlem. Peut-être surtout à Harlem. C'est pourquoi nous avons l'obligation de faire quelque chose de particulier pour les

membres de notre diaspora. Vous, Américains, avez travaillé fort et tiré votre épingle du jeu. Prenez les écoles... Fisk, Tuskegee, l'Université d'Atlanta. Vous étiez esclaves et vous dirigez à présent des universités. Horace Mann Bond et St. Clair Drake sont mes amis.

Moi qui avais été prête à m'en aller... Après que Kwesi eut fait allusion aux vulgarités qu'on entend si fréquemment chez nous, j'avais failli m'évanouir sous le poids de la honte, mais l'évocation de nos écoles et de nos savants me fit l'effet d'une rédemption.

Je souris.

– Oui, en effet, les Noirs ne se détestent pas tous eux-mêmes.

– Nous en sommes conscients, dit Nana, qui utilisait souvent le nous de majesté. Et maintenant... Si je vous ai fait venir, c'est pour vous demander si vous accepteriez un poste à Kaneshie.

Pas d'augmentation de salaire en vue, donc. Ce rêve cousu d'or n'avait été qu'une perte de temps.

– Kaneshie ? C'est merveilleux.

C'était horrible. Kaneshie était une petite ville située en pleine brousse, à deux cent cinquante kilomètres d'Accra.

– Mais je suis très heureuse à Legon, poursuivis-je, et j'ai l'impression d'y servir à quelque chose. Kaneshie ? On dit que c'est beau, là-haut, mais...

Nana me coupa la parole.

– Vous gagneriez deux fois plus. On mettra un bungalow et une voiture neuve à votre disposition.

– C'est ce qui s'appelle s'occuper des membres de la diaspora, dit Kwesi.

Déménager ne serait pas nécessairement une mauvaise chose. La perspective d'avoir une maison à moi toute seule dans une région boisée du nord du pays était plutôt attrayante. Avec une voiture neuve, je pourrais faire le trajet jusqu'à Accra en quelques heures. Sans compter que j'aurais de quoi m'offrir ce fameux collier en or et un rouleau complet de tissu kente.

Les royaumes s'écroulent et l'amour meurt, mais, tenace, l'instinct de survie reste loyal jusqu'au bout. On ne m'avait jamais rien promis de sûr et, malgré mes espoirs secrets, je n'avais jamais rien escompté de tel. Je savais que Dieu était dans Son paradis et que, dans Son monde, tout pouvait arriver. Kaneshie était le centre de l'industrie diamantaire. Plus j'y pensais, plus l'idée me semblait prometteuse. Selon certaines rumeurs, les passants trébuchaient parfois sur des diamants le long de la route. Je n'avais jamais été particulièrement

chanceuse, mais je trouverais peut-être une belle pierre pour aller avec mon collier en or.

– Je suis intéressée, Nana, dis-je. Qu'est-ce que j'aurais à faire ?

– En gros, ce que vous faites aujourd'hui, répondit-il. Faire fonctionner le bureau. Vous savez taper à la machine, bien sûr ?

Il enchaîna aussitôt, ce qui me dispensa de mentir.

– Et je suppose que vous devrez vous familiariser avec le fonctionnement d'une mine. Apprendre à connaître les mineurs, les produits, les prix de la Banque mondiale. Vous voyez le genre. Je suis certain que vous vous en tirerez très bien.

J'avais toujours été séduite par l'idée d'être la précieuse adjointe de quelqu'un. Les responsabilités étaient bien rémunérées et c'était une sorte de mariage sans sexe.

– Je serais ravie de faire un bout d'essai, dis-je. Merci à la personne qui a pensé à moi.

Kwesi me regarda et hocha la tête, puis il sourit et déclara :

– Nous avons eu une rencontre très productive, Nana. Maya fera du bon travail à Kaneshie. Vous vous sentirez peut-être un peu seule, au début, mais les vôtres viendront vous rendre visite. Et vous vous ferez de nouveaux amis. Mais, ma sœur, dites-moi comment vous en êtes venue à lire ma poésie.

– Un instant, Kwesi, dit Nana. Les poètes sont pires que les premiers ministres. Toujours en quête d'une oreille attentive. Je vais envoyer chercher mes enfants, Maya. Ils doivent vous rencontrer.

Kwesi éclata de rire.

– Évidemment. La tribu Budu-Arthur. Merveilleuse... et nombreuse.

Nana éleva la voix et, à l'intention de l'univers tout entier, cria :

– Venez, les enfants ! Araba, Adae, Abenaa, Abaa, Ekua et Kwesi Budu-Arthur. Venez rencontrer votre tante américaine.

La voix de clairon avait énuméré les prénoms avec tant de force que je m'attendais à voir un cortège d'enfants entrer dans la pièce comme dans un défilé militaire. Au lieu de quoi une fille de quinze ans, grande, mince et belle, entra dans la lumière.

– Tu as appelé, papa ?

Elle avait une voix adorable et musicale.

– Oui, Araba, dit Nana. Toi et tous les autres. Miss Angelou, je vous présente mon aînée, Araba. Araba Budu-Arthur, Miss Angelou.

Pendant qu'il parlait, d'autres enfants firent leur entrée en

bavardant entre eux. Lorsqu'ils furent cinq, Nana demanda :

– Et Adae ? Comme d'habitude, il faut que je pose la question. Et Adae ?

Quatre voix lui répondirent, mais il fut impossible d'extraire le moindre sens du chahut. Au moment où le vacarme était à son comble, une dernière fille vint retrouver ses frères et sœurs. Adae était presque aussi grande qu'Araba, mais, tandis que son aînée arborait une calme dignité, celle-ci donnait l'impression de bouger même quand elle était immobile. Les enfants, agglutinés comme les membres bien rodés d'une troupe théâtrale, me dévisageaient.

– Heureuse de vous rencontrer, tous, dis-je. Adae se tourna vers les autres et, d'un air docte, dit :

– C'est l'accent des Noirs américains.

De nouveau, elle posa les yeux sur moi, tandis que ses frères et ses petites sœurs m'examinaient avec une évidente curiosité.

– Heureuse de vous rencontrer, Maya, dit Adae. Très heureuse.

En ayant soin de ne pas hausser le ton, je répondis :

– Comme tu l'as toi-même constaté, je suis Noire américaine et, chez nous, les enfants n'appellent pas les adultes par leurs prénoms. Une fille de quinze ans [l'âge d'Adae] m'appellerait plutôt Mrs. Angelou ou, si elle y tenait et que j'étais d'accord, tante Maya. J'accepterai l'un ou l'autre titre.

Du regard, Adae consulta sa sœur aînée, puis les plus jeunes. Elle me fixa pendant un très long moment.

– Très bien. Je ne vous connais pas encore, mais je vais probablement bien vous aimer. Alors je vais vous appeler tante Maya. C'est d'accord ?

Elle ne me laissa pas le temps de répondre. Elle hocha la tête et dit :

– Au revoir, tante Maya. Au revoir, tout le monde. Les quatre petits, comme s'ils obéissaient à un signal, s'écrièrent en chœur :

– Bonjour et au revoir, ma tante. Au revoir, tout le monde.

Puis ils sortirent de la pièce sur les talons d'Adae.

Nana, qui avait gardé le silence pendant cet échange, s'adressa à Araba, restée debout près de moi.

– Et toi, Araba, tu as quelque chose de malin à dire à tante Maya ?

La voix d'Araba était aussi douce que de la crème et son sourire très aimable.

– Adae sait que les enfants africains se comportent comme les

enfants noirs américains dont vous avez parlé. Elle a agi comme les enfants européens qui fréquentent notre école. Veuillez l'excuser. En réalité, c'est une très gentille fille.

Araba se retira ensuite avec la grâce d'un monarque bienveillant prenant congé de ses sujets en adoration. Kwesi et Nana échangèrent un sourire.

Puis Kwesi me dit :

– C'était donc les Budu-Arthur. Impossible de prédire ce qu'ils deviendront, mais je parie qu'Adaë sera la présidente du monde et Araba la reine.

Nana secoua la tête et rit fièrement pour lui-même.

– Mes enfants...

Il se tourna vers moi.

– J'espère qu'Adaë ne vous a pas offensée. C'est par les yeux d'un étranger qu'un père ou une mère voit ses enfants comme des personnes à part entière.

Je niai toute irritation et lui dis que j'aimerais les voir seule à seuls.

Il y consentit et ordonna au chauffeur de se préparer tout en poursuivant la conversation.

– Vous aurez de mes nouvelles dès que les détails de l'embauche auront été réglés.

Il me tendit la main et je fus tentée de la baiser, mais je me retins juste à temps. Je la serrai plutôt avec fermeté.

– Merci, Nana.

– Ne me remerciez pas. Mais quand vous irez à Kaneshie, laissez voir aux gens que vous pensez à l'Afrique et non, comme la plupart des Américains, au Coca-Cola et aux Cadillac. Au fait, ajouta-t-il, apportez-moi votre C.V.

Sur les entrefaites, le chauffeur était entré dans la pièce.

– Mon C.V. ? demandai-je.

– Votre curriculum vitae. Vos études, vos diplômes, vos antécédents professionnels. Au revoir. Kwesi va vous raccompagner jusqu'à la voiture.

Kwesi se tenait à côté de moi, plein de sollicitude. Le chauffeur était derrière la voiture, et je ris faiblement. En se penchant pour me faire l'accolade, Kwesi vit que je tremblais, phénomène qu'il interpréta sans doute comme une réaction nerveuse à mon audience avec le grand homme.

– Il faut que nous parlions, ma sœur. Venez donc nous voir, ma femme Molly et moi. Nous vous préparerons un repas. Sans poisson, c'est promis. Ha, ha.

Tout le monde était au courant de mes goûts et dégoûts alimentaires. Dans ce cas, comment Nana pouvait-il ignorer que je n'avais pas été à l'université ? J'aurais dû dire quelque chose sur le coup. Pendant le trajet, je me reprochai amèrement ma lâcheté. De toute évidence, la promesse d'un poste enviable, d'un bon salaire et d'avantages à l'européenne avait suffi à faire voler en éclats ma moralité tant vantée. Il me fut désagréable de m'avouer que je n'avais pas plus de scrupules que les bandits du commerce auxquels j'imputais tous les crimes, de l'esclavage à Hiroshima.

Dès mon retour chez moi, j'avais pris ma décision. Lorsque Nana téléphonerait, je lui dirais d'offrir plutôt le poste à Alice ou à Vicki. Puis je me drapai dans ma vertu et dormis du sommeil du juste.

Lorsque nos visages souriants se matérialisèrent à sa porte, Julian agita les bras dans l'espoir de nous distraire, mais il ne réussit qu'à raviver les arômes immanquables de la sauge, de l'origan et du porc frit. Il avait reçu un autre paquet de saucisses de Washington. Les révolutionnaires du retour, ayant eu vent de l'arrivée du colis, avaient mis le cap sur la maison de Julian à bord de voitures privées, en taxi ou à pied. Julian, ni plus ni moins généreux que le commun des mortels, prit un air bourru, dit qu'il travaillait et que nous devions partir, mais, en constatant que nous ne bougions pas, il finit par céder et éclater de rire.

– Quel est le cinglé parmi vous qui espionne à l'aéroport ?

Ana Livia apporta une assiette de galettes de saucisse sur la véranda et nous fondîmes sur elles avec un appétit qui n'avait rien à voir avec la faim. Entre nous, il n'était jamais question du mal du pays. Comment admettre avoir la nostalgie d'une nation blanche si remplie de haine qu'elle acculait ses citoyens de couleur à la folie, à la mort ou à l'exil ? Comment avouer, ne fût-ce qu'à soi-même, que nos yeux, habitués aux immeubles en granit, aux larges avenues pavées, aux voitures chromées et à des gens à la peau brune, noire, beige, rose et blanche, se languissaient souvent de ces images familières ?

Nous mâchâmes la viande de porc bien épicée en provenance de l'Amérique, mais, en réalité, c'était Houston et Macon, Little Rock et St. Louis que nous dévorions à belles dents. Nous avalions Harlem et le South Side de Chicago, le visage en proie à un ravissement délicieux.

– Tout ce qu’il nous manque à présent, c’est un bol de *grits*⁴, déclara Lesley Lacy, qui n’en avait sans doute jamais mangé de toute sa vie.

Julian apporta un paquet de journaux américains vieux d’une semaine et nous les distribua, comme s’il s’agissait de cartes géantes aux bords flottants. Il garda à la main un magazine et le brandit au-dessus de sa tête.

– Et voici mon article sur Baldwin paru dans *Freedomways*.

Le livre de James Baldwin intitulé *Personne ne sait mon nom* était passé par tant de mains que ses pages étaient aussi pelucheuses que des mouchoirs en papier. Il avait polarisé l’opinion. Certains dénonçaient Baldwin, en qui ils voyaient une création de l’Amérique blanche ; il avait été inventé, ajoutaient-ils, par l’establishment et pour l’establishment. Si l’Amérique blanche avait été assez futée pour pouvoir fabriquer un James Baldwin, soutenaient ses partisans, on n’aurait pas eu besoin de le créer. À New York, Sylvester Leaks avait déçu certains de ses admirateurs en attaquant Baldwin. Nous, au Ghana, savions que Julian avait écrit un article favorable à l’auteur controversé.

De son ton le plus malicieux, Julian dit :

– Je vais poser le magazine ici. Interdiction formelle de vous tailler en pièces, de vous égratigner et de vous mordre. Premier arrivé, premier servi et blablabla.

Vive comme l’éclair, Alice mit la main sur le magazine, ce qui signifiait qu’elle l’apporterait à la maison et que Vicki et moi serions les prochaines à le lire.

Ana Livia prit la parole et eut droit à toute notre attention.

– W.E.B. Du Bois est malade. Lucide, mais très malade. Il dit qu’il a cessé d’apprendre et que le moment est venu de tirer sa révérence.

Notre petite troupe laissa entendre des bruits de protestation bien sentis. Du Bois avait quatre-vingt-seize ans. Il était frêle, mais nous voulions tous qu’il vive pour toujours. Il n’avait pas le droit de vouloir mourir. Nous étions d’avis que les grandes femmes et les grands hommes devraient être forcés de vivre le plus longtemps possible. La vénération qui les entourait tenait de la peine d’emprisonnement à perpétuité.

Lorsque la discussion atteignit un niveau de décibels assourdissant, Julian déclara qu’il avait lu quelque chose au sujet d’une marche que Martin Luther King Jr. projetait d’organiser à Washington. Un bourdonnement immédiat de remarques sarcastiques chassa la nouvelle concernant l’état de santé chancelant de W.E.B. Du Bois.

– King dirige encore une marche ? Devant qui vat-il prier cette fois-

ci ? La statue d'Abe Lincoln ?

– Rendez-nous la liberté, siouplaît, m'sieur, siouplaît.

– King a été incarcéré si souvent qu'il a un faible pour les barreaux et la tambouille de prison.

Le tourner en dérision nous flattait. Nous étions de braves révolutionnaires, et non des lâches non violents occupés à tergiverser. L'idée de nous laisser cracher au visage et de nous laisser botter le derrière avant de tendre l'autre joue ne nous inspirait que du mépris. Bien sûr, aucun de nous, sauf Julian, n'avait côtoyé la violence sanguinaire et aucun de nous n'avait fait de la prison pour ses convictions politiques.

Lorsqu'il était question du révérend King, j'avais pour politique de garder le silence. Je ne tenais pas à rappeler à mes amis radicaux mes accointances passées avec l'apôtre de la paix. Non sans mal, je parvenais à me convaincre que mon silence n'équivalait pas à une trahison. Après tout, à l'époque où je travaillais pour lui, j'avais eu la faiblesse de croire comme le révérend King que l'amour guérirait l'Amérique de ses maux pathologiques, que notre lutte pour l'égalité des droits purgerait le pays de sa sinistre histoire. Mais les prières, les *sit-in*, les sacrifices, les peines d'emprisonnement, l'humiliation, les insultes et les railleries n'avaient pas permis à la vision du révérend King de se concrétiser. Lorsque, fous de rage, des citoyens et des leaders politiques de race blanche jurèrent de mourir plutôt que de permettre la fin de la ségrégation, je rejetai avec plus de fermeté la non-violence et le révérend King.

Même si nous étions radicaux, laissa entendre quelqu'un, nous devrions, en tant que Noirs américains, montrer notre soutien aux nôtres en organisant une marche en appui à celle de Washington. Produits d'une ère marquée par les pancartes et les manifestations, nous tombâmes tous aussitôt d'accord. Nous marcherions vers l'ambassade des États-Unis en brandissant des pancartes et en scandant des slogans bien choisis. Julian se renseignerait sur la politique ghanéenne relative aux marches de protestation et, au besoin, obtiendrait les permis nécessaires. À l'université, Lesley informerait les étudiants susceptibles de se joindre à nous. Avec le sentiment d'être en terrain connu, chacun de nous accepta avec enthousiasme certaines responsabilités. Le moment venu de passer à l'action, nous nous trouvions pour ainsi dire dans l'église où nous avions été baptisés : nous savions quand gémir, quand crier et quand commencer à parler en langue.

Comme W.E.B. Du Bois était trop vieux et trop malade, Julian inviterait Alphaeus Hunton à se joindre à nous. Coprésident de

l'*Encyclopedia Africana* avec Du Bois, il représenterait le segment âgé, sage et réfléchi des Noirs américains du Ghana. Nous décidâmes aussi de ne pas nous contenter d'une marche. Au rassemblement de Washington, on attendait des centaines de milliers de participants. Mahalia Jackson chanterait et le révérend King prononcerait un discours. Comme notre petite collectivité comptait moins d'une centaine de membres, nous convînmes d'écrire une cinglante déclaration de protestation et de former un comité qui entrerait la présenter à l'ambassadeur. Unanimes, nous mîmes fin à la réunion, la tête pleine d'une énergie nouvelle et stimulante, les doigts encore imprégnés du parfum des saucisses de porc.

La marche de Washington, le 27 août, devait s'ébranler à sept heures du matin. À cause des sept heures de décalage horaire, nous avions prévu d'entreprendre notre propre marche de soutien à minuit, le 26, dans le parc qui faisait face à l'ambassade.

En trébuchant, les participants, beaucoup plus nombreux que nous ne l'avions escompté, se saluaient et s'embrassaient dans le noir. J'entendis des voix américaines qui m'étaient inconnues et je vis Guy arriver en riant à la tête d'un groupe d'amis ghanéens. À dix-huit ans, il avait déjà une longue habitude des marches : depuis ses quatorze ans, il prenait part à des manifestations politiques.

Alice et son ami rhodésien arrivèrent avec des bâtons au bout desquels étaient enroulés des chiffons imbibés d'huile. On les allumerait au début de notre vigile.

Des agriculteurs, des instituteurs du niveau secondaire, des Noirs américains en vacances à Accra et quelques membres du Corps des volontaires pour la paix vinrent gonfler nos rangs. Nous nous demandions où était Julian, qui tardait à arriver. Ceux d'entre nous qui le connaissaient s'en étonnèrent : lorsqu'il s'agissait de politique, il était d'une grande ponctualité.

L'atmosphère était à la fête, et de petits éclats de rire se faisaient parfois entendre dans l'obscurité humide. Quand Julian arriva enfin, nous avons allumé quelques torches. Il entraîna quelques-uns d'entre nous à l'écart.

– W.E.B. Du Bois est mort.

Dans la lumière vacillante, son visage était gris-noir, sa voix éteinte.

– Je ne crois pas qu'il faille le dire aux autres, mais je me suis dit que vous devriez le savoir.

Pragmatique et directe, Alice dit :

– Le moment est parfait. Il a mené une vie bien remplie et utile, et je crois au contraire qu'il faut que tous les participants soient au courant. Ils auront encore plus envie de manifester.

Tous d'accord, nous nous dispersâmes pour communiquer l'importante nouvelle aux membres de notre congrégation. Les sons étaient assourdis, comme si Du Bois lui-même était apparu et avait intimé aux membres du groupe l'ordre de se taire. Soudain, une voix que je ne reconnus pas entonna : *Oh, oh, Freedom, oh, oh, Freedom, oh, oh, Freedom over me.*

*And before I'll be a slave
I'll be buried in my grave
and go home to my God
and be free⁵.*

Quelques protestations étouffées s'élevèrent de la foule.

– C'est une manifestation politique. Pourquoi chanter des vieilles rengaines religieuses ?

Nos voix, s'unissant à celle de la soliste, enterrèrent celle du détracteur. Nous chantâmes pour l'esprit de W.E.B. Du Bois, ses précieuses contributions, son brillant intellect et son courage. Pour bon nombre d'entre nous, il avait été le premier intellectuel noir américain. Nous connaissions Jack Johnson, Jesse Owens et Joe Louis. Nous étions fiers de Louis Armstrong, de Marian Anderson et de Roland Hayes. Nous avions appris par cœur les vers de James Weldon Johnson, Langston Hughes, Paul Laurence Dunbar et Countee Cullen, mais c'étaient des athlètes, des musiciens et des poètes, et les Blancs croyaient dur comme fer que les Noirs étaient naturellement doués dans ces domaines. Nous survivions grâce à ces personnes et à leurs succès, mais le puissant monde des Blancs n'éprouvait pas pour eux respect et vénération. Hélas, nous avions nous-mêmes tendance à tenir leurs qualités pour acquises. Mais W.E.B. Du Bois et, bien sûr, Paul Robeson étaient différents : on les estimait davantage ou du moins on avait pour eux une estime d'un autre genre.

Nous manifestâmes et chantâmes en pensant à l'Amérique et aux milliers de personnes qui marchaient sur Washington, et nous fûmes nombreux à voir en pensée le fringant homme de petite taille, à la barbiche et à la mise toujours impeccables, qui avait obtenu son doctorat de Harvard avant la fin du XIX^e siècle et qui, en 1904, avait écrit : « Le problème du XX^e siècle sera celui de la frontière des couleurs. »

L'aube se leva sur un petit groupe de marcheurs mouillés et fatigués.

Aux premières heures du matin, un déluge tropical ouest-africain nous avait en effet trempés jusqu'aux os et obligés à courir nous réfugier dans des voitures, sous des arbres et dans des entrées d'immeubles. Les marcheurs africains dirent qu'ils auraient pu nous prévenir : la disparition d'une grande âme est toujours suivie de pluies diluviennes.

– C'est Dieu qui pleure ? avais-je demandé.

– Bien sûr que non, m'avait-on répondu. Ce sont les esprits qui accueillent une grande âme au pays des morts. Et ils commencent par la laver.

Nous avions manifesté dans le parc, dans la lueur vacillante des torches, pour protester contre le racisme et exalter l'invincibilité de l'esprit humain.

La lumière du jour révéla une réalité brutale. Nous marchions vers l'ambassade des États-Unis. C'était un bâtiment vaste et impressionnant, rendu plus impressionnant encore par les Marines qui, à plat ventre sur le toit, nous mettaient en joue.

Pendant la nuit, nos rangs s'étaient clairsemés. Ceux qui avaient des emplois, des enfants, des rendez-vous ou des réserves s'étaient éclipsés. Même si nous nous étions entendus pour manifester à tour de rôle, je fus heureuse de constater qu'aucun des révolutionnaires du retour ne manquait à l'appel. Julian marchait d'un pas lourd, tel Sisyphe engagé dans son ascension sans fin. Bobby et Sarah Lee avançaient ensemble en devisant à la manière des vieux couples, aussi calmes que s'ils faisaient une balade matinale. Lesley et Jim Lacy étaient restés, leurs visages juvéniles toujours empreints de colère. Vicki, Alice, Kofi Bailey, Guy, quelques Noirs américains que je ne connaissais pas et une poignée de Ghanéens manifestaient toujours. Lorsque deux militaires sortirent de l'ambassade, un drapeau plié à la main, la foule s'immobilisa, comme si elle avait obéi à un signal. Avec élégance, ils s'avancèrent vers le mât et, en nous ignorant superbement, exécutèrent les mouvements qui présidaient au lever des couleurs.

Un membre du groupe cria :

– On n'est pas à Iwo Jima, les gars.

Un autre lança :

– Vous ne venez pas de prendre Bunker Hill, vous savez ? On est en Afrique, ici.

L'incident insuffla une énergie nouvelle à nos corps meurtris et nous nous mêmes à rire. L'un des militaires était noir et, pendant la cérémonie, les soldats, sans doute par nervosité, faillirent laisser tomber le drapeau. Ce fut le militaire noir qui le rattrapa en vitesse et

qui, avec dévotion, le plia dans les bras d'un soldat blanc.

– Pourquoi toi, mon frère ? railla l'un de nous. Qu'est-ce qu'il a fait pour toi, ce drapeau ?

– Pourquoi ne viens-tu pas te joindre à nous, mon frère ?

– En Alabama, il ne va pas te couvrir, ce drapeau. Les militaires finirent de fixer le drapeau et entreprirent de le hisser en tirant sur les cordes. Pendant qu'il montait, nos railleries s'accrourent. Un observateur attentif aurait remarqué que nos cris se faisaient plus véhéments. Nous exprimions notre mépris pour le symbole de l'hypocrisie et de l'espoir. En Afrique, beaucoup d'entre nous avions compris que la Bannière étoilée était notre drapeau, notre seul drapeau. Un tel constat était presque insupportable. Nous pouvions certes rentrer en Afrique, trouver du travail, apprendre des langues, nous marier, même, et rester en sol africain jusqu'à la fin de nos jours ; cependant, nous étions nés aux États-Unis, et c'étaient les États-Unis qui nous avaient rejetés, asservis et exploités avant de nous abandonner. C'était aux États-Unis que reposaient pour l'éternité nos grands-pères et nos grands-mères. C'était aux États-Unis que ces mêmes ancêtres, dans des conditions si bizarres qu'elles ne peuvent être exposées en détail, avaient travaillé et rêvé « d'un monde meilleur, dans un avenir prochain ». Là, nous avions appris à vivre de trois fois rien et à dormir dans des trous. En Arkansas, au Kansas et à Chattanooga, au Tennessee, nous avions décidé de n'être les créatures de personne. À Dallas, nous nous étions attelés à la tâche ; à Tulsa, nous nous en étions remis à Dieu. Nous avions compris la force de la force à Chicago et fait face à une avidité insatiable à Detroit. Nous avions connu nos premières amours dans les champs de maïs du Mississippi, découvert les plaisirs tonitruants de la sexualité dans les champs de coton de la Géorgie. À Harlem, au coin de la 125e Rue et de la 7e Avenue, le Saint-Esprit nous avait déclarés siens.

Je frissonnai à l'idée que nous voulions tout à la fois que ce drapeau soit traîné dans la boue et sali à jamais et qu'il soit immaculé, ses bandes blanches de la couleur des clairs nuages d'été. En le voyant onduler sous une brise venue de loin, nous fûmes étranglés par l'émotion. Sa promesse nous souleva, son rejet nous brisa le cœur.

Nous lançâmes des insultes aux dos des soldats qui rentraient, conscients que ces deux jeunes hommes n'étaient pas nos ennemis et que nos sarcasmes cachaient mal notre désir d'être des citoyens à part entière, placés sous la protection de ce drapeau ondulant.

Au début de l'après-midi, Julian, Alice, Jean-Pierre, Mr. Hunton et moi passâmes sous les yeux nerveux des vigiles et entrâmes dans l'ambassade. Très calme, le premier secrétaire, à la place de

l'ambassadeur, absent, accepta notre déclaration écrite et s'engagea à la faire suivre aux autorités compétentes. Sur un ton amical, il dit :

– Ma femme marche sur Washington en compagnie du révérend King. Je donnerais cher pour être avec eux.

La cérémonie nous laissa sur notre faim. Nous joignîmes la foule de manifestants, qui avait de nouveau grossi, et expliquâmes ce que nous avions fait. C'était terminé.

Je rentrai seule, purgée de toute passion et trop épuisée pour pleurer.

Malcolm était arrivé à Accra en milieu d'après-midi et, le soir venu, la maison des Mayfield débordait d'expatriés désireux de le rencontrer et de l'entendre. Nous étions assis par terre ou sur des chaises, des tabourets et des tables. L'excitation nous avait réduits à un silence tremblant.

– Je suis toujours musulman. Je suis toujours pasteur et je suis toujours noir.

L'homme à la peau d'or rit et la lueur de la lampe toucha les poils de sa barbe couleur sable.

– Mon pèlerinage à La Mecque m'a transformé. C'est justement le but du *hadj* et, à mon retour en Amérique, je vais faire des déclarations qui choqueront tout le monde.

Il se frotta la barbe, les yeux pétillants d'humour.

– Évidemment, les gens seraient choqués d'avoir affaire à un Malcolm X qui ne choque personne.

La foule réagit en riant à l'unisson. On aurait dit des rires enregistrés pour une comédie télévisée. Ceux qui le connaissaient s'étonnèrent de sa gaieté.

Lorsque je l'avais rencontré, deux ans plus tôt, il était le grandiloquent porte-parole de la Nation of Islam d'Elijah Muhammad. Rasé de près et vêtu d'un costume foncé, il scintillait fièrement aux coins des rues et devant les écrans de télévision, traitait les Blancs de « démons aux yeux bleus » et accusait l'Amérique de génocide totalitaire.

De la même façon que Jomo Kenyatta était le « javelot flamboyant » du Kenya, Malcolm X était le cocktail Molotov de l'Amérique. Son existence même montrait clairement aux Blancs que les Noirs américains n'adopteraient pas tous la doctrine non violente de Martin Luther King. Son cri de ralliement était « La liberté à tout prix ». Il avait servi de paravent aux timides qui le reniaient en public, mais

qui, dans leur for intérieur, l'adoraient, tel un dieu interdit.

Le salon et la véranda étaient remplis de femmes et d'hommes qui, attentifs et saisis, écoutaient Malcolm. Assis, toujours à son aise, il décrivait son récent pèlerinage à La Mecque.

– Mes frères, mes sœurs, je suis heureux de vous voir ici dans la mère patrie et de vous apporter des nouvelles qui ne vous étonneront pas, vous qui venez de là-bas. La situation ne s'est pas améliorée. Les Noirs organisent toujours des marches de protestation, des *sit-in*, des marathons de prière et même de nage.

Nous savions tous que les musulmans méprisaient les intégrationnistes noirs américains. Il poursuivit :

– Et les Américains blancs affirment toujours qu'ils ne veulent pas des Noirs dans leurs restaurants, leurs églises, leurs piscines et leurs isoloirs. Je me suis dit que je vous apporterais d'abord des nouvelles qui vous sont familières. Voici maintenant des nouvelles fraîches.

Avec impatience, ceux qui étaient assis par terre ou sur des chaises se penchèrent vers lui.

– J'ai dû revenir sur un certain nombre de mes idées.

Si sa prémisse fondamentale, c'est-à-dire que les États-Unis étaient un pays raciste, tenait toujours, il ne croyait plus que tous les Blancs étaient des démons ni que tous les humains naissaient foncièrement cruels.

– Au cours de ce voyage à La Mecque, j'ai rencontré des hommes blancs aux yeux bleus qui, je le dis sans hésiter, sont mes frères. Je dois donc revenir sur certaines de mes déclarations antérieures et je dois avoir le courage de parler de ces changements de cap.

Il n'avait rien perdu de son éloquence ni de son aura magnétique. Ses propos et sa façon de les exprimer nous captivaient.

– Je suis tombé en défaveur parmi les disciples de l'honorable Elijah Muhammad, et cette nouvelle déclaration aura pour effet d'aviver leur colère, mais j'ai essayé de dire la vérité à notre peuple, qui en a besoin, et je continuerai à le faire. Les enseignements de l'honorable Elijah Muhammad m'ont permis de me libérer du nœud coulant que l'ignorance et le racisme avaient fait passer autour de mon cou, et j'en serai éternellement reconnaissant à Allah et à l'honorable Elijah Muhammad. Mais il faut toujours faire l'effort d'apprendre, et la croissance est l'inévitable salaire du savoir.

Il ne mentionnait jamais le nom du leader islamique sans la désignation révérencieuse. Il prenait la parole dans le contexte décontracté d'un salon accueillant, mais, n'eût été du ton radouci de sa voix, il aurait tout aussi bien pu s'adresser à une foule de milliers

d'auditeurs à Harlem.

Julian lui demanda de nous dire ce qui l'amenait au Ghana.

Malcolm déposa sa tasse de thé sur une table voisine, puis il croisa ses longs doigts et entreprit un mouvement de cisaillement, seul signe physique de tension chez lui.

Après La Mecque, il s'était arrêté au Caire, où il avait rencontré David Du Bois et des représentants du gouvernement, puis au Nigeria, où il avait eu des discussions avec d'autres politiciens africains. Il devait établir un maximum de contacts gouvernementaux pour bénéficier du soutien d'au moins quelques nations d'Afrique et peut-être d'ailleurs, car son intention était de saisir l'Assemblée générale des Nations unies de la situation des Noirs américains.

Dans le salon de Julian, tous les horizons politiques étaient représentés. Il y avait d'authentiques révolutionnaires, des contre-révolutionnaires, des petits bourgeois, des capitalistes, des communistes, des hédonistes, des socialistes, des humanitaires et des beatniks vieillissants. Lorsque Malcolm évoqua la défense des nôtres devant les Nations unies, nous criâmes notre approbation, spontanément et d'une seule voix.

– Si toutes les nations du monde débattaient de notre situation, nous pourrions en conclure qu'on nous prend enfin au sérieux. Nous pourrions cesser de faire la cour aux « justes parmi les Blancs d'Amérique », ainsi que Martin Luther King appelait certaines de ses ouailles. L'Amérique devrait répondre de ses politiques discriminatoires. Les manifestations dans les rues et les *sit-in* deviendraient aussi désuets que les blocs de bois qui servaient à la vente des esclaves, aussi inutiles que les documents qui attestaient leur affranchissement. Si les Noirs d'Afrique du Sud peuvent saisir l'ONU de la politique d'apartheid de leur pays, l'Amérique doit être dénoncée sur la scène mondiale comme une nation répressive, d'un racisme bestial.

Au sein de ce groupe diversifié, une seule question se posait, et Alice se chargea de la formuler.

– Souhaitez-vous que nous vous organisions une rencontre avec des représentants ghanéens et le président Nkrumah ?

La mine renfrognée de Malcolm s'effaça aussitôt. Il regarda autour de lui, s'attarda un moment sur chaque visage. Puis il sourit.

– Ah ! les Noirs américains ! Vous êtes vraiment quelque chose !

Il éclata de rire.

– Vous venez tout juste de débarquer et déjà vous connaissez le président.

Il rit sur une note aiguë et nous autorisa de ce fait à nous joindre à lui et à oublier que, parmi la quarantaine de personnes présentes, seul Julian avait effectivement rencontré le président Nkrumah. Nous avions beau avoir des affiches et des dessins représentant le beau leader, la plupart d'entre nous ne l'avions jamais vu en chair et en os.

Dans l'atmosphère désormais détendue, Malcolm nous régala d'anecdotes de voyage, certaines uniquement drôles, d'autres drôles et amères.

– Dans un aéroport du Nigeria, j'étais assis et un Blanc s'est approché pour me parler. Il m'a tendu la main et je l'ai serrée. Puis il a souri et a dit : « Je vous admire, Mr. X, je vous admire vraiment. » Je lui ai demandé : « M'auriez-vous serré la main à New York ? » Il est devenu rouge comme une tomate et il a dit : « Je suppose que non. » Je lui ai demandé pourquoi il jugeait bon de le faire en Afrique et il a eu le culot de s'indigner. Il a dit : « Nous sommes tous deux Américains ! »

Notre gaie réaction fut totalement dépourvue de gaieté. Nous rîmes, fidèles à notre habitude, parce que l'incident sonnait vrai et que nous ne pouvions rien y faire.

Lorsque Malcolm suivit Ana Livia dans la salle à manger, où le buffet était dressé, quelques personnes mirent leurs connaissances en commun, à la façon d'enfants qui réunissent de la petite monnaie pour s'acheter une gâterie.

- Tu connais bien Kofi Batcha ?
- Le ministre de la Défense... on peut sûrement l'aborder, non ?
- Je pense qu'il me doit une faveur.
- Si tu as des doutes, lui ne s'en souvient sûrement pas.
- Il faudrait qu'il rencontre Nana Nketsia.
- T.D. Bafoo nous donnera un coup de main.
- Efua Sutherland ouvrira quelques portes.
- Et Geoffrey Bing ?
- Il est blanc, vieux, en défaveur et de plus en plus gâteux.
- Mais il sait où les cadavres seront enterrés et qui dansera sur quelles tombes.
- Et Michael Dei-Anan ?

Nous nous mîmes d'accord pour communiquer avec le poète-homme d'État, qui avait toujours le temps de recevoir les Noirs américains.

En une semaine, nous réussîmes à présenter Malcolm à des membres du Conseil des ministres du Ghana et du corps diplomatique africain et européen, de même qu'aux ambassadeurs cubain et chinois. Julian, Ana Livia, Lesley et moi étions ses chauffeurs, tandis que Vicki lui servait de secrétaire.

Le Club de presse du Ghana organisa une fête en l'honneur de Malcolm, geste hautement inhabituel. Nous fûmes accueillis par de cordiales poignées de mains, des roulements de tambour, des cris de louanges et de la musique venue de la piste de danse en plein air. Malcolm accepta les salutations avec reconnaissance, puis s'assit à une table et se perdit dans la contemplation des danseurs. Je me dis qu'il se régalaît du spectacle de jolies femmes et d'hommes suaves se mouvant de façon sensuelle aux rythmes du High Life, la danse la plus populaire d'Afrique de l'Ouest, mais je remarquai que ses mains étaient sur ses genoux et qu'il croisait et décroisait les doigts, les croisait et les décroisait...

Lorsque le High Life Orchestra fit une pause, un journaliste ghanéen invita Malcolm à dire quelques mots. Dans l'atmosphère festive, il ne se pressa pas ni ne traîna les pieds. Devant le micro, sous les étoiles, il prit la parole sur un ton pondéré.

– Frères, sœurs, permettez-moi d'abord de vous remercier de m'avoir invité au Club de presse du Ghana. Je suis resté assis tranquillement, mais je ne voudrais pas que vous pensiez que je n'apprécie pas votre invitation. La vérité, c'est que je n'ai pas le cœur à danser. Je pense à nos frères et à nos sœurs, chez nous, qui se tordent sous la botte de l'oppression raciale, et je n'ai pas envie de danser. Je pense à nos frères et à nos sœurs du Congo, qui se tordent sous la botte de l'invasion impérialiste, et je n'ai pas envie de danser. Je pense à nos frères et à nos sœurs de l'Afrique du Sud, qui se tordent sous la botte de l'apartheid, et je n'ai pas envie de danser.

La foule ne fut pas heureuse de voir sa gaieté ainsi censurée, et on entendit quelques murmures désapprobateurs. Ils furent enterrés par les voix fortes de T.D. Bafoo, Kofi Batcha, Cameron Duodu et Nurru Bello Damz, debout à leurs tables respectives.

– Bravo ! Bravo ! Continue ! Continue !

Heureusement, le discours de Malcolm fut bref. Lorsque l'orchestre recommença à jouer, les fêtards envahirent de nouveau la piste de danse, dansèrent, flirtèrent, frétilèrent, s'allumèrent les uns les autres. Ils sympathisaient avec les luttes des Africains du monde entier, naturellement, ils soutenaient leur désir de liberté, mais leur pays était entre leurs mains. Le président Nkrumah était « l'homme plus homme », celui qui dépassait tous les autres, et leur révolution à eux

avait déjà porté ses fruits.

– Yé. Yé.

Le moment était venu de danser.

Alice regarda Malcolm, puis elle me fit un signe de tête et je songai à ma grand-mère, qui disait :

– Si tu veux avoir une idée de ton importance, mets ton doigt dans l'eau d'un étang et retire-le. Le trou reste-t-il à sa place ?

Lorsqu'ils se rencontrèrent, Malcolm et Nana Nketsia semblèrent magnétisés. Jamais encore je n'avais vu Nana parler si doucement ni Malcolm écouter avec une telle intensité. La présence de l'un grandissait l'autre et vice versa. Lorsque je ramenai Malcolm à son hôtel, il dit :

– À présent, j'ai rencontré un roi africain. Un chef. Un vrai de vrai. Il connaît son peuple et l'aime et son peuple l'aime.

Le visage de Malcolm était empreint d'un air de nostalgie si nu que je dus détourner les yeux.

Grâce à l'intercession de Lesley, Malcolm put prendre la parole à l'Université de Legon. Ce soir-là, des étudiants, des chargés de cours et de simples habitants de la ville envahirent l'amphithéâtre. Comme Malcolm était l'invité de la Ligue des jeunes marxistes, le représentant de l'organisation fut le premier à s'avancer vers le micro. Le jeune homme cita Karl Marx avec une telle force qu'il donna l'impression de se mettre dans la peau du personnage. La foule s'impatiente, mais Malcolm, assis sur la scène, écouta calmement l'orateur.

Guy m'avait fait l'honneur d'accepter de s'asseoir près de moi. Ses amis ghanéens et lui, qui attendaient fiévreusement que le marxiste cède la place à Malcolm, se mirent à chuchoter. Je toussai pour attirer l'attention de mon fils, mais il se tourna vers moi en fronçant les sourcils. « Ne me sermonne pas. Ne me fais pas honte en public », disait son expression. Il avait raison. Il avait dix-neuf ans et nous tentions, non sans un certain succès, d'ouvrir de nouvelles voies de communication entre nous. La nature poussait ses mains à desserrer les liens maternels, et même si j'avais l'impression que, une fois libérée du carcan de la maternité, je risquais de m'envoler comme une plume emportée par le vent, j'essayais moi aussi de laisser mon enfant devenir son propre maître.

Enfin, Lesley Lacy présenta Malcolm, et aussitôt, l'auditoire fut captivé par ses talents oratoires. Des années passées dans des prisons et des mosquées, aux coins des rues et devant des lutrins d'université

et des caméras de télévision avaient produit un grand orateur, capable de jouer d'une foule comme les grands musiciens jouent d'un instrument. Il s'exprimait sur un ton modéré, puis tonnait, murmurait, rugissait. Il faisait appel à l'imagerie des prêcheurs baptistes noirs américains et à la logique des intellectuels universitaires. Il évoqua l'Amérique, les Blancs et les Noirs américains, le racisme, la haine et le terrible besoin qu'ont les gens d'être traités comme des humains.

Lorsqu'il eut terminé, l'auditoire se leva d'un bloc. Un groupe d'étudiants, dont Guy faisait partie, scanda les mots d'encouragement réservés au football : *Asante Kotoko*.

Malcolm imposa le silence et invita les membres de l'assemblée à lui poser des questions.

Il répondit à chacune sans détour. L'auditoire applaudissait. Un professeur voulut savoir si Malcolm incitait les gens à la violence. Pourquoi professait-il la violence ?

– Je ne fais que répondre à la violence, dit Malcolm. Si votre maison brûle et que je viens vous prévenir, au nom de quoi devriez-vous m'accuser d'y avoir mis le feu ? Vous devriez plutôt me remercier. Peut-être, grâce à moi, pourrez-vous éteindre le feu avant qu'il soit trop tard.

Les Africains raffolèrent de l'utilisation que Malcolm faisait des proverbes. Ses réponses étaient aussi réfléchies et détaillées que son allocution l'avait été. Puis un étudiant se leva.

– Ce que je me demande, Mr. Malcolm X, c'est pourquoi vous vous qualifiez de noir. Vous avez l'air d'un Blanc plus que d'un Noir.

Le jeune homme se rassit. Dans la salle sombre, on entendit quelques gloussements gênés et des gémissements réprobateurs.

Au début, Malcolm rit. Il ouvrit la bouche et rit fort, rit longuement.

– Petit frère, j'attends cette question depuis mon arrivée en Afrique. Nombreux sont ceux à qui elle est venue, mais tu es le premier à avoir le cran de la poser. Je loue ton courage. Eh bien, voyons ce qu'il en est. Chez moi, c'est-à-dire là où je suis né, des Blancs m'ont traité de nègre jaune, de nègre à la peau claire, de nègre rouge et crâneur, de nègre séditieux à la peau claire, mais, jusqu'à aujourd'hui, on ne m'avait encore jamais traité de Blanc. Ce que je veux dire, c'est que les Blancs, qui doivent tout de même savoir se reconnaître entre eux, n'ont jamais commis l'erreur de fermer les yeux sur mon sang africain. Il est bizarre d'expliquer les effets de l'esclavage en Afrique, et le jeune homme qui a posé la question est peut-être le seul à avoir besoin qu'on mette les points sur les i, mais s'il y en a d'autres, je leur suggère d'écouter attentivement.

» En tant qu'esclaves, nous appartenions à des maîtres. Ils faisaient travailler les hommes jusqu'à ce que mort s'ensuive, ils violaient les femmes, puis ils les faisaient travailler elles aussi jusqu'à ce que mort s'ensuive. À leur naissance, de nombreux enfants avaient le même aspect que moi. Les maîtres ne reconnaissaient pas leurs enfants, mais, heureusement, nous conservions assez d'idées africaines pour croire que l'enfant de la mère était aussi le nôtre, peu importe l'identité de son père.

» Avant de devenir musulman, à l'époque où je traînais dans les rues de l'Amérique, des Noirs, à cause de la couleur de ma peau, m'ont appelé le « roux de Detroit⁶ ». Certains m'ont maudit et traité de noms que la décence m'interdit de répéter, mais aucun d'eux n'a tenté de me renvoyer chez les Blancs. J'ai été accepté. Voici où je veux en venir : si les Blancs qui savent ne veulent pas de moi et que les Noirs qui savent veulent bien de moi, mon appartenance, me semble-t-il, ne fait pas de doute. Je suis un homme noir. Remarquez que je ne dis pas que je suis un Noir américain. Je ne suis ni démocrate, ni républicain, ni américain. Je suis un musulman noir de descendance africaine. Question suivante ?

Les Noirs américains présents dans la salle furent les premiers à applaudir et bientôt la foule tout entière se leva, l'ovationna et exprima son approbation en riant.

Le temps de Malcolm était divisé en blocs bien ordonnés, semblables à une feuille de timbres-poste. Il alla chez Lesley à Legon, rendit visite à Sarah et Bobby Lee, passa voir Alphaeus et Dorothy Hunton. Souvent, le soir venu, il avait encore l'énergie de remplir le salon de Julian d'un flot harmonieux de mots forts et de traits d'humour toujours inattendus.

Nous nous félicitons de nos réussites, mais nous déplorions notre échec le plus retentissant : malgré tous nos efforts, nous ne réussissions pas à obtenir pour Malcolm une audience auprès du président Nkrumah.

Certains attribuaient la réticence du président à rencontrer le leader noir radical à sa volonté de rester dans les bonnes grâces de l'Amérique, mais puisque les politiques de Nkrumah tendaient résolument vers le non-alignement, l'hypothèse semblait peu crédible. Au Ghana, il y avait autant de Russes que d'Américains, et on les traitait tous sur un pied d'égalité.

Julian tenta de joindre Shirley Graham Du Bois, mais cette dernière n'était pas disponible. Mrs. Du Bois n'aurait mis que quelques secondes à obtenir un rendez-vous. Le président et elle étaient proches, autant que des membres de la même famille. On racontait

que Nkrumah l'appelait « petite mère » et qu'elle lui téléphonait tous les soirs à l'heure du coucher. Ana Livia, médecin du regretté W.E.B. Du Bois, lui téléphona et se rendit même à la résidence des Du Bois, mais Shirley se montra aussi insaisissable que de la fumée par jour de grand vent. Je l'accusai de se montrer délibérément inaccessible, mais après que mes amis m'eurent dit que je me laissais de nouveau emporter par la paranoïa, je gardai mes réflexions pour moi.

Le haut-commissaire du Nigeria, Alhadji Isa Wali, invita Malcolm à déjeuner et nous fûmes quelques-uns à l'accompagner. Nous prîmes place dans la salle à manger de la résidence, où notre leader entreprit une subtile campagne de charme auprès d'un diplomate déjà conquis.

Il était clair que Malcolm possédait un certain nombre de personnalités bien intégrées. Sans jamais se contredire, elles étaient toutes différentes. Assis avec moi, après une longue journée d'entrevues et de rencontres, il était un grand frère prodiguant des conseils. Il laissait notamment entendre que le moment était venu pour moi de rentrer à la maison.

– Le pays a besoin de toi. Notre peuple a besoin de toi. Vous devriez tous rentrer, Alice, Julian, Max Bond et Sylvia. Vous avez vu l'Afrique. Ramenez-la avec vous et parlez aux nôtres de la mère patrie.

Il évoquait sa famille.

– Betty est la plus adorable des femmes, et les petites... Je t'ai montré leurs photos ?

Chaque fois, je répondais que non et, chaque fois, il montrait ses filles du doigt en me disant leurs noms.

Tard le soir, il était comme un vendeur itinérant ou un soldat en mission, un homme qui aime la vie de famille et est triste loin de ses êtres chers.

Dans le cadre de rassemblements plus officiels où se retrouvaient des expatriés noirs américains en plus grand nombre, il racontait des histoires drôles sur les Blancs et sur lui-même. Amuseur-né, il avait le rire facile.

Sur les scènes, il évoquait avec férocité l'oppression et la révolution.

– Je ne suis ni un fanatique ni un rêveur. Je suis un homme noir qui aime la justice et qui aime son peuple. Et avec le haut-commissaire du Nigeria qui, du haut de ses cent cinquante centimètres, faisait trente-cinq centimètres de moins que lui, Malcolm fut un fils fort et attentif se justifiant de façon engageante auprès de son père de petite taille.

– Nous avons beaucoup de travail à faire à la maison, de la même façon que vous avez beaucoup à faire ici en Afrique. Nous sommes des agneaux dans la tanière d'un loup. Nous aurons besoin de votre aide.

Nous ne réussirons à nous libérer qu'avec l'aide de l'Afrique et des Africains.

Malgré sa voix douce et son ton confidentiel, il parlait avec force.

Après le déjeuner, nous nous regroupâmes sur la véranda pour permettre à Alice de prendre des photos pour la postérité. L'ambassadeur offrit à Malcolm un grand boubou, que celui-ci enfila aussitôt. La riche robe, qui descendait jusqu'à terre lorsque le haut-commissaire l'avait portée, n'arrivait qu'à la hauteur des genoux de Malcolm. Les deux hommes rirent de leur différence de taille, mais l'ambassadeur dit :

– Certains sont grands, d'autres petits, mais nous sommes tous unis.

C'était la dernière nuit de Malcolm au Ghana. Les lumières et la musique égayaient la résidence de Chine, et la bonne humeur était au rendez-vous. La délégation chinoise courtoisait Vicki. On lui proposait de se rendre en Chine, d'y rester et d'y donner des cours. Alice avait posé sa candidature à un poste à la Commission économique pour l'Afrique (CEA), dont le siège social se trouvait à Addis-Abeba, et ses chances semblaient excellentes.

Nous arborions nos plus jolies robes et nos plus beaux sourires. À notre entrée dans le grand salon, nos hôtes nous accueillirent comme s'ils nous avaient attendues avec une impatience presque irrépressible. (Au bout de quelques minutes, je remarquai qu'ils accueillaient ainsi tous les nouveaux arrivants.) Julian et Ana Livia parcouraient déjà la salle bondée en compagnie de Malcolm. On nous apporta à boire sur de grands plateaux ; un riche buffet était servi.

Lorsque Shirley Du Bois fit son entrée, l'ambassadeur cubain et son épouse *glamour* étaient en grande conversation avec Malcolm. Shirley était une femme aux grands yeux, de taille moyenne, à la peau brun clair et au visage long et attrayant, aussi sûre d'elle que le mont Kilimandjaro. Après avoir été saluée par tous ceux qu'elle croisait sur son chemin, elle fondit sur Malcolm et, le prenant par le bras, l'entraîna dans un coin, où ils s'assirent.

Les invités tourbillonnaient, changeaient d'interlocuteurs, comme s'ils participaient à un jamboree. Après presque une heure, Shirley et Malcolm sortirent de leur retraite et vinrent se joindre à la fête.

– Cet homme est brillant, proclama Shirley. J'en fais mon fils. Il faut qu'il parle à Kwame. Ils ont trop de choses en commun pour ne pas se rencontrer.

Après avoir prononcé ces mots décisifs, elle prit congé. Malcolm bavarda avec nos hôtes pendant quelques minutes, puis Julian dit que,

étant donné que Malcolm partait le lendemain, il le déposerait à l'hôtel Continental.

Dans tous mes états, je ramenai mes colocataires à la maison.

– Non, mais pour qui se prend-elle, cette Shirley Du Bois ? « J'en fais mon fils. » Merde, avant, elle ne voulait même pas le voir. C'est insupportable.

Vicki et Alice me laissèrent poursuivre ma diatribe toute seule. Leur apparente indifférence vis-à-vis de l'acceptation tardive de Malcolm par Shirley ne me dérangeait pas, car je savourais ma colère.

Nous étions prêtes à nous mettre au lit lorsque le téléphone sonna. Alice répondit, tandis que Vicki et moi nous tenions tout près, très nerveuses. À Accra, personne ne téléphonait après onze heures, sauf en cas de crise.

Alice raccrocha et se tourna vers nous, entre pleurs et rires.

– Kwame Nkrumah reçoit Malcolm à neuf heures. Julian va le conduire à Flagstaff House.

Vicki poussa des cris de joie et hurla :

– Victoire ! Victoire !

Elle me prit dans ses bras, et ce fut au tour d'Alice, puis de nouveau à moi. Alice était un peu abasourdie et moi furieuse.

– Shirley est rentrée directement chez elle, puis elle a téléphoné au président pour lui dire qu'il devait rencontrer Malcolm. Elle aurait pu le faire il y a une semaine, mais non...

Alice me donna raison, mais Vicki dit :

– Mieux vaut tard que jamais. Moi, je dis qu'il faut plutôt célébrer !

Cette nuit-là, j'eus de la difficulté à trouver le sommeil. Mon lit était parsemé de bosses de colère, mon oreiller était un rocher de ressentiment furieux.

Le lendemain matin, nous retrouvâmes Malcolm après sa rencontre avec le président Nkrumah. Aux environs de l'hôtel, le soleil étincelant, les bougainvillées et les oiseaux gazouillants furent impuissants à adoucir mon humeur. Je prétendis être attristée par le départ imminent de Malcolm, mais en réalité, j'en voulais encore à Shirley Du Bois. Au lieu de demander comment la rencontre s'était passée, je restai à bouder dans mon coin, tandis qu'Alice prenait des photos et que Julian mettait les bagages de Malcolm dans la voiture. Un convoi de limousines s'avança d'un air important jusqu'à la porte cochère de l'hôtel. Sur les capots des voitures de luxe, de petits drapeaux battaient, signe de la présence d'un ambassadeur dans chacune d'elles.

Alice dit qu'une réunion diplomatique se préparait sans doute. Elle demanda à Malcolm et à Julian de prendre la pose. Au moment où elle terminait, on vit le haut-commissaire du Nigeria s'approcher.

– Mes amis, bien le bonjour. Frère Malcolm, bonjour à toi. Quelques-uns d'entre nous avons tenu à t'accompagner jusqu'à l'aéroport.

Le geste était si inattendu que même Malcolm resta sans voix.

Le diplomate nigérian poursuivit :

– Les ambassadeurs de la Chine, de la Guinée, de la Yougoslavie, du Mali, de Cuba, de l'Algérie et de l'Égypte sont là. D'autres auraient voulu être des nôtres, mais ils sont retenus par des affaires d'intérêt national. Comme tu voudras sans doute être avec tes amis, nous allons attendre puis vous suivre.

Après le départ du haut-commissaire, Julian fut le premier à parler à Malcolm.

– Tu sais, mon vieux, on te doit une fière chandelle. Tu as donné un sacré coup de pouce à ce pauvre groupe d'exilés noirs. Quarante-cinq minutes d'audience avec le président et à présent un convoi de limousines jusqu'à l'aéroport. Ah ! mon vieux. Nous vivions ici avant ton arrivée, mais là, nous sommes vraiment arrivés.

Nous riions de plaisir lorsque nous entendîmes le son familier du parler des Noirs américains. En nous retournant, nous vîmes Muhammad Ali sortir de l'hôtel en compagnie d'une cohorte d'hommes noirs. Ils parlaient et plaisantaient entre eux. Une minute plus tard, ils aperçurent Malcolm.

Le temps se figea, comme dans un daguerréotype, et les minutes suivantes s'écoulèrent au ralenti. Muhammad s'immobilisa, puis se retourna pour adresser quelques mots à un compagnon. Ses amis le regardèrent. Puis ils se tournèrent vers Malcolm. Malcolm s'arrêta, lui aussi, mais il ne nous dit rien, et aucun d'entre nous n'eut la présence d'esprit de lui dire quoi que ce soit. Malcolm nous avait expliqué qu'après sa rupture avec Nation of Islam, nombre de ses amis d'antan lui étaient devenus hostiles.

Muhammad et les membres de son groupe furent les premiers à se détourner. Ils se dirigèrent vers une rangée de voitures à l'arrêt. Brusquement, Malcolm nous abandonna et s'élança vers les hommes qui s'éloignaient. Nous le suivîmes.

– Frère Muhammad ! cria-t-il. Frère Muhammad ! Muhammad et ses compagnons s'arrêtèrent, puis ils firent face à Malcolm.

– Je t'aime toujours, mon frère, et tu es toujours le plus grand.

Malcolm esquissa un petit sourire triste. Muhammad dévisagea durement Malcolm, puis il secoua la tête.

– Tu as quitté l'honorable Elijah Muhammad. Il ne fallait pas, frère Malcolm.

Le visage et la voix de Muhammad étaient tristes, eux aussi. Malcolm avait été son supporter et son héros. La déception et la douleur voilaient son visage, comme de la poussière. Abruptement, il se retourna et s'éloigna. Sa clique le suivit. Au bout de quelques pas, ils recommencèrent à parler bruyamment.

Les épaules de Malcolm s'affaissèrent et son visage s'assombrit soudain.

– J'ai perdu beaucoup. Beaucoup. Presque trop.

Il nous précéda jusqu'à ma voiture.

– Je veux faire le trajet avec Maya et Julian. On se revoit à l'aéroport.

Alice et nos autres amis montèrent dans la voiture d'Ana Livia, et trois passagers de plus d'un mètre quatre-vingts se casèrent tant bien que mal dans ma petite Fiat. Malgré les limousines qui se rangèrent derrière nous, l'humeur sombre semblait destinée à s'incruster.

Malcolm rompit le silence.

– Maintenant, dis-moi, ma sœur, ce que tu penses de Shirley Du Bois.

La question me permit de me défouler. J'évoquai sa foi insuffisante, son incapacité à s'identifier à la lutte des Noirs américains, son isolement par rapport au peuple, l'orgueil que lui inspirait sa position de force au Ghana. Malcolm me laissa aller jusqu'au bout de ma tirade.

– Je te croyais intelligente, ma sœur, mais je constate que tu es puérile, d'une dangereuse immaturité.

Au Ghana, il n'avait parlé à personne en termes aussi durs. J'étais en état de choc.

– Aurais-tu oublié, par hasard, que son mari est mort il y a seulement quelques mois ? Ne crois-tu pas que, à son âge, elle a besoin d'un peu de temps pour se rendre compte qu'elle est blessée, qu'elle boite sur une jambe pour la première fois depuis de longues années ?

Les larmes inondaient mon visage, mais pas à cause du portrait que Malcolm peignait de Shirley. Je pleurais sur moi-même, en tant que cible de son déplaisir.

Julian, depuis la position inconfortable qu'il occupait sur la

banquette arrière, posa doucement sa main sur mon épaule.

– Regarde bien la route.

Malcolm dit :

– Écoute-moi, ma sœur, écoute-moi bien. Représente-toi le racisme comme une montagne. À présent, découpe cette montagne de haut en bas et ouvre-la comme une porte. Tu vois toutes les couches, toutes les strates ?

Je voyais à peine devant moi, mais je hochai la tête.

– Ce sont les couches de la vie américaine et on nous attaque dans chacune d’elles. Pour livrer notre bataille, nous avons besoin de gens sur tous les fronts. Ne sois pas si prompte à condamner une personne simplement parce qu’elle n’agit pas comme toi, ne pense pas comme toi ou hésite un peu. Il fut un temps où tu ne savais pas ce que tu sais aujourd’hui. Sa voix expliquait plus, accusait moins.

– Si tu entends dire que la Ligue urbaine ou la NAACP organisent un banquet au Waldorf-Astoria, tu n’iras pas, je le sais bien, mais ne dénigre pas ces organisations. Elles donnent des bourses d’études à des enfants noirs issus de familles pauvres. L’un des lauréats deviendra peut-être un Julian Mayfield, une Maya Angelou ou un Malcolm X. Tu comprends ?

J’aurais préféré mourir plutôt que de dire que je n’étais pas d’accord.

– Je vais y réfléchir, dis-je.

– C’est tout ce que je te demande, dit Malcolm. Je vous admire, tous. Les nôtres ont de quoi être fiers. Julian te rendra compte de ma rencontre avec Nkrumah. Je tenais à faire le trajet avec toi pour t’encourager à élargir tes horizons. Tu es une femme trop remarquable pour porter des œillères. Tu sais que, aux États-Unis et ailleurs, nous avons besoin de penseurs endurcis. De penseurs sérieux, courageux. Nous devons nous défendre tout le temps. Dans toutes les arènes.

Malcolm, dont la voix avait perdu son ton tranchant, semblait réfléchir tout haut plutôt que de s’adresser à Julian ou à moi.

Julian lui demanda s’il avait été surpris par l’attitude de Muhammad à l’hôtel, et Malcolm éluda la question :

– Il est jeune. L’honorable Elijah Muhammad est son prophète et son père, et je le comprends. Soyez gentils avec lui, pour son bien et pour le mien. Il occupe une place dans mon cœur.

À l’aéroport, les ambassadeurs et les autres sympathisants l’entraînèrent avec eux. Alice put prendre une dernière photo de lui, puis nous lui serrâmes la main et le prîmes dans nos bras.

Sur un ton sévère, Julian dit :

– Je n'aime pas te savoir seul, mon vieux. Tu sais que ta tête est mise à prix. Malcolm sourit.

– Personne ne peut garder la vie d'un autre. On ne peut même pas préserver la sienne. Seul Allah nous protège. Et, jusqu'ici, il m'a permis de me tirer d'affaire.

Il nous sourit, puis il disparut.

La déception nous priva de nos moyens. Nos sentiments nous semblaient indicibles. Nous nous regardâmes avec embarras. La présence de Malcolm nous avait élevés, mais, après son départ, nous en étions toujours au même point : un petit groupe de Noirs en quête d'un chez-eux.

Lorsque je tombais par hasard sur une ribambelle d'enfants ghanéens confiants qui chuchotaient en ga ou en fanti, leurs petites jambes luisantes et chatoyantes comme des anguilles huilées, je me surprénais encore à sourire ; à la vue de soldats africains qui défilaient, la poitrine bombée, les jambes raides et le derrière retroussé comme la queue d'un paon, ma gorge se serrait encore. Les forêts n'avaient rien perdu de leurs mystères et les villages de l'arrière-pays m'enchantèrent toujours. Mais le Ghana commençait à me serrer un peu, à provoquer en moi un malaise, tel un manteau mal ajusté.

Le poste à la mine de diamants fut comblé avant que j'aie été forcée de montrer ma probité ou de mentir au sujet de mes antécédents. Nana, devenu un ami proche et généreux, me cherchait toujours un emploi mieux rémunéré, et je passais de bons moments en compagnie de ses enfants et de ses amis. Nombre de foyers ghanéens m'ouvraient leurs portes et j'avais assez d'hommes dans ma vie pour satisfaire mes besoins et flatter mon amour-propre. Mes colocataires et les autres révolutionnaires du retour me fournissaient d'amples occasions de rigoler et de parler politique avec passion, mais je dus m'avouer que je commençais à avoir le sentiment de ne pas être à ma place. Au Ghana, chaque instant se signalait avec insistance et chaque événement mondain me causait une certaine gêne. Pendant que je dansais, entre les mesures et au moment où j'exécutais les pas, je me disais : « Me voici, Maya Angelou, en train de danser en Afrique. Je m'amuse bien. » Faisant des courses dans les rues animées, je songeais : « C'est enfin moi, vraiment moi, en train d'acheter des poivrons au marché de Makola. Quelle chance ! » Je décidai que j'étais trop consciente de l'endroit où je vivais. Et pas seulement à Accra, dans Adabraka ou dans Asylum Down.

Il fallait que je quitte l'Afrique, sa cache de promesses subtiles et ses souvenirs des générations passées. J'imputais la responsabilité de mon malaise au continent et à l'histoire, alors que la véritable cause était plus particulière et aussi personnelle qu'une migraine.

Guy me causait du souci. Je mettais en doute mes qualités maternelles. Comme j'étais mère depuis plus de la moitié de ma vie, je me disais que, si j'échouais sur ce plan, ma réussite dans les autres domaines ne vaudrait pas grand-chose.

Un soir, un ami ghanéen se présenta chez moi avec du gin et un terrible cancan. Il ouvrit la bouteille inentamée et versa quelques gouttes par terre pour les esprits, puis nous nous assîmes et bûmes tranquillement.

– J'ai de mauvaises nouvelles au sujet de ton fils, ma sœur, dit-il.

Ma première pensée fut qu'il avait eu un autre accident. Mais l'idée s'évapora aussitôt : le cas échéant, on m'aurait téléphoné.

– De quoi s'agit-il, mon frère ?

Je restai assise, affectant la sérénité.

– On raconte qu'il a une petite amie.

Je ris.

– Je l'espère bien.

– Ne ris pas, ma sœur. L'amie en question a trente-six ans. Elle est américaine et travaille à l'ambassade des États-Unis.

– Quoi ?

Les idées se bousculaient dans ma tête. Cette femme avait un an de plus que moi. N'aurait-elle pas pu trouver un amant plus vieux que mon fils de dix-neuf ans ? Une employée du gouvernement américain ? Les Ghanéens se méfiaient encore un peu de tous les Américains, en particulier des diplomates et des employés noirs de l'ambassade. Je venais tout juste d'être admise au Club de presse du Ghana. Si la rumeur se confirmait, je ferais sûrement l'objet de soupçons.

– Merci pour le renseignement, mon frère. Je vais m'occuper de mon fils. On se ressert ?

Je ne laisserais pas mon informateur me rappeler que les jeunes hommes amoureux sont comme les éléphants en rut, c'est-à-dire difficiles à dissuader. Je saurais bien raisonner Guy.

Le lendemain, je m'absentai d'une pièce que nous étions en train de monter après qu'un étudiant m'eut dit que Guy m'attendait dehors. Nous nous retrouvâmes sur la pelouse, devant le Théâtre national.

Il semblait avoir grandi de cinq centimètres par rapport à la semaine précédente, et je remarquai qu'il s'était laissé pousser la moustache.

– Il paraît que tu as une petite amie.

Il eut le culot de s'irriter et, pis encore, de ne pas le cacher.

– Mère, faut-il que je comprenne que tu m'as fait venir jusqu'ici pour me parler de ça ?

– Il paraît qu'elle a trente-six ans et qu'elle travaille à l'ambassade des États-Unis.

– Oui ?

Lorsqu'un jeune de dix-neuf ans décide de se draper dans sa dignité, rien ne peut pénétrer son armure, sinon la pitié et la peur abjecte. J'étais trop en colère pour demander la première et, de toute évidence, l'époque où Guy éprouvait la seconde était bel et bien révolue.

– C'est vrai ?

– Franchement, Mère. Tu ne crois pas qu'il serait temps que je commence à vivre ma vie ?

Comment sa vie aurait-elle pu être distincte de la mienne ? J'étais mère depuis si longtemps que rien ne m'avait préparée à faire autre chose. Comme toujours, ma vieille ennemie, la colère, me trahit. Je levai les yeux sur le jeune géant brun clair qui se dressait devant moi.

– Je vais t'assommer, Guy. Ici, devant Dieu et tout le monde. T'assommer, tu m'entends ?

Je ne l'avais pas frappé depuis ses sept ans, depuis le jour où il m'avait dit que j'étais trop grande pour taper sur un petit enfant.

– Je vais t'assommer. Je te le jure.

Son sourire, issu de son nouveau moi, adulte et lointain, réduisit mon cœur en miettes.

Il me tapota la tête.

– Oui, petite mère. Je n'en doute pas un seul instant.

Sur ces mots, il tourna les talons et s'en fut.

Lorsqu'il se referma comme une huître et me refusa l'entrée, le sentiment de privation me déstabilisa un moment.

Son existence avait défini la mienne. Lorsqu'il était petit, son sens de l'humour, son goût pour les jeux de mots et son affection pour moi avaient allégé mon fardeau de mère célibataire. Il avait appris à lire de façon précoce parce que j'aimais la lecture et je lui avais appris à réciter les poèmes que j'avais mémorisés dans ma propre enfance.

Lorsque mon fils de sept ans frappait les os de sa jeune poitrine en déclamant : « Aussi étroit soit le chemin,/Bien qu'on m'accuse et qu'on me blâme/Je suis le maître de mon destin,/Le capitaine de mon âme », j'avais l'impression de me voir sur un écran, brave, sûre de moi, en train de sculpter une bonne vie dans la pierre dure.

Comme ma mère l'avait fait pour moi, je lui avais raconté des blagues et je l'avais encouragé à rire de la vie et de lui-même. Car si l'enfant noir n'apprend pas tôt à laisser le rire envahir sa bouche, les mille et une petites cruautés du quotidien obstrueront sa gorge.

Guy avait été un bon élève, mais, comme nous déménagions sans cesse, il n'avait jamais brillé. Après avoir obtenu son diplôme d'études secondaires au Collège américain du Caire, il m'avait dit avoir fréquenté dix-neuf écoles en onze ans. À ma courte honte, je ne m'étais aperçue de rien, mais, de toute manière, je n'aurais rien pu changer à nos mouvements ni à nos destinations.

Lorsque Guy avait sept ans, j'avais commencé à chanter ou à danser pour gagner ma vie ; au gré de mes engagements, je me retrouvais à San Francisco, à New York et n'importe où entre les deux. Ma famille et même les administrateurs scolaires désapprouvaient ce qu'ils considéraient comme une vie de vagabondage, mais j'étais incapable de vivre selon leurs idéaux. Je n'avais pas d'éducation ni de formation officielles, sinon en danse.

Un jour, la psychologue d'une école de Los Angeles m'avait convoquée. C'était une femme blanche, vêtue d'une blouse blanche, assise dans un bureau blanc.

– Miss Angelou, Guy a des difficultés à l'école parce qu'il est hyperactif. Je crois que le phénomène est attribuable au fait que vous déménagez souvent.

Je la regardai sans bouger, certaine que rien de ce qu'elle me dirait n'aurait d'incidence sur la vie que nous menions, mon fils et moi.

Elle se cala sur sa chaise et ajouta :

– Il a besoin de planter des racines. Il a besoin d'un foyer stable. Je sais que vous êtes artiste et que votre travail vous oblige à voyager, mais vous pourriez peut-être le laisser à quelqu'un de votre famille. Votre mère, peut-être ?

Ma mère, que j'aimais profondément, m'avait laissée chez ma grand-mère paternelle, de ma troisième à ma treizième année. Elle avait grandi depuis, et elle était devenue une amie fiable et une mère attentionnée, mais Guy était à la fois ma responsabilité et ma raison de vivre.

Je ne disais rien. Devant mon silence, la psychologue se sentit mal à

l'aise.

– Il a besoin de sécurité, Miss Angelou. La stabilité la lui assurera.

Je me levai avant de prendre la parole.

– Merci de votre sollicitude et de votre temps, madame, mais sa sécurité, c'est moi. Là où nous allons, nous allons ensemble. Où qu'il se trouve, il sait qu'une femme noire d'un mètre quatre-vingt-trois n'est jamais loin. Je compense la stabilité par l'amour. Au revoir.

Quelques semaines plus tard, nous étions partis pour Chicago : nouveau meublé et nouvelle école.

Les années d'adolescence de Guy n'avaient été faciles ni pour lui ni pour moi. En grandissant, il avait commencé à se replier sur lui-même. Parce que je n'avais pas compris qu'il était assailli par une avalanche de pulsions sexuelles, je m'étais sentie trahie. Aux moments les plus sombres, pourtant, nous avions toujours été sauvés par l'amour et le rire.

À présent, au Ghana, où nous n'étions ni l'un ni l'autre menacés par la haine raciale, où nous menions des vies séparées et relativement agréables, où tout laissait croire que nous pourrions être heureux, tous les deux, il s'était éloigné de moi pour se jeter dans les bras d'une femme qui prenait ses amants au berceau. J'aurais commis une erreur en m'adressant à elle. Si elle acceptait de mettre un terme à leur relation, Guy m'en voudrait de lui avoir enlevé son joli jouet ; si elle refusait, nous en viendrions aux coups.

Il fallait que je m'éloigne de lui, de moi, de cette situation. L'Europe, peut-être, ou encore l'Asie. Je ne songeai pas un instant à rentrer en Amérique.

Le télégramme en provenance de New York eut raison de mon cafard. Il se lisait comme suit : « Volksopera Berlin souhaite distribution originale *Nègres*, quatre jours, stop. Biennale Venise, trois jours, stop. Billets payés plus cachet. Vous pouvez venir ? » C'était signé : Sidney Bernstein. Trois ans plus tôt, j'avais été membre d'une troupe qui avait fait un tabac en présentant à New York la cinglante pièce de Jean Genet. Au départ, je songeai peu à la pièce et aux autres acteurs. J'étais simplement enthousiaste à l'idée d'être loin de Guy et de ses toutes nouvelles lubies d'adulte.

Je courus annoncer la nouvelle à Alice, elle-même resplendissante. Elle venait d'accepter le poste en Éthiopie et avait décidé de faire escale en Égypte avant de se rendre à Addis-Abeba. Les pays non alignés tenaient une conférence au Caire. Comme je disposais d'un billet d'avion prépayé, je n'aurais qu'une petite somme à débours

pour la retrouver dans cette ville après mon départ de Venise. La perspective de revoir Joe et Bahnti Williamson était grisante. Pendant mon séjour en Égypte, ces deux Libériens avaient été pour moi un frère et une sœur. David Du Bois, fils de Shirley Du Bois et beau-fils de W.E.B. Du Bois, vivait aussi au Caire, et nous avions été très bons amis. Je crus qu'une visite au Caire serait le remède tout indiqué au malaise que je ressentais. Lorsque j'appris que Julian et Ana Livia assisteraient eux aussi à la conférence du Caire, je me décidai aussitôt. J'acceptai la proposition de Bernstein et fis le nécessaire pour m'arrêter en Égypte avant de rentrer au Ghana.

Le soupçon d'inquiétude qui fronça le front de Guy me ravit. Je venais de lui apprendre que je partais pour l'Allemagne, l'Italie et l'Égypte. Il se ressaisit trop vite à mon goût.

– Profites-en, m'man. Profites-en bien.

Comme les livres ghanéennes n'étaient pas convertibles, j'échangeai les miennes contre les livres nigérianes d'un ami, je mis dans mes valises mes vêtements africains neufs et flamboyants ainsi que les bijoux en or que je comptais offrir en cadeau. J'étais sur le point de retrouver des acteurs new-yorkais raffinés, dont certains étaient mes amis, et j'avais l'intention de me pavaner.

Je ne devins nerveuse que lorsque je me rendis compte que je n'étais pas montée sur les planches depuis des années. (Jouer dans *Mère Courage* au Théâtre national du Ghana ne comptait pas vraiment.) Les autres acteurs, tous brillants et d'une féroce ambition, avaient fait les théâtres de New York, soutenu la concurrence d'autres professionnels et grandi avec chacun de leurs rôles. On connaissait leurs noms et on louangeait leur travail. Je décidai de passer deux jours à Francfort à potasser la pièce, sans quoi les autres m'éclipseraient.

Le trajet avec Lufthansa fut une véritable épreuve. Les hôtesse, qui parlaient un excellent anglais, étaient pleines de sollicitude sans jamais se montrer importunes, mais je gardai les yeux sur le script et, en pensée, passai des accents allemands au livre de John Hersey intitulé *La Muraille*. Au temps de ma jeunesse, cet ouvrage m'avait horrifiée. L'accent des passagers qui rentraient au pays me rappela les photos en noir et blanc d'êtres émaciés réchappés d'Auschwitz. C'était douloureux. Au Ghana, j'avais fait des efforts considérables pour pardonner aux chefs africains qui, des siècles plus tôt, avaient collaboré avec les marchands d'esclaves, mais je ne parvenais pas à trouver dans mon cœur la volonté d'exonérer des hôtesse qui, au moment de l'holocauste, n'étaient encore que des bébés. Le fardeau

des préjugés embrouille le passé, menace l'avenir et empêche de vivre le présent.

Je répétais dans une petite pension de Francfort jusqu'à ce que les répliques me viennent automatiquement à l'esprit et à la bouche. Des années plus tôt, j'avais appris que j'avais intérêt à mémoriser tous les rôles de la pièce, y compris les scènes dans lesquelles je n'apparaissais pas. La confiance qui en résulterait aurait un effet bénéfique sur mon jeu.

Berlin, avec ses journées froides, ses gratte-ciel, ses avenues larges et propres, sans oublier ses habitants blancs, si blancs, était en plein ce qu'il me fallait, en plein l'endroit où je devais être. Dans la voiture qui me conduisait de l'aéroport à l'hôtel Hilton, je commençai à me détendre. À destination, je trouvai de larges couloirs au sol recouvert de moquette, une grande chambre bien meublée et une salle de bains aussi blanche que le paradis des protestants.

Je songeai à quelques-uns des Africains de ma connaissance : ils étaient si épris des merveilles de l'Europe que la paralysie les empêchait de construire un avenir splendide pour l'Afrique.

On le comprenait facilement. L'Europe, au cours de son long règne, avait imposé à l'Afrique ses langues, ses religions, ses idées modernes en médecine et son narcissisme envahissant. Comment les Africains pouvaient-ils croire, dans leur for intérieur, que les Blancs n'étaient pas des dieux descendus du ciel, eux qui apportaient la richesse d'une main et la brutalité de l'autre ? Ainsi, en effet, faisaient les dieux.

Après avoir pris un bain, j'enfilai mon grand boubou le plus éclatant, en soie lavande pâle, et descendis retrouver les autres membres de la troupe.

Raymond St. Jacques était encore si beau qu'on aurait dit qu'il avait été sculpté, puis coulé dans le cuivre. Cecily Tyson était plus petite que dans mon souvenir et beaucoup plus *glamour*. Nous nous embrassâmes et rîmes à l'idée de nous retrouver en Allemagne, aussi incroyable que cela puisse paraître. Godfrey Cambridge n'avait pu faire le voyage en raison d'un engagement préalable sur Broadway, mais Lex Monson et Jay Flash Riley me soulevèrent dans leurs bras, et le jeune Lou Gossett, moitié jambes et moitié sourires, trépigna de joie en me revoyant. James Earl Jones et moi échangeâmes des salutations plutôt froides. Des années plus tôt, à New York, nous avions réussi à établir une distance que le temps n'avait pas réduite.

– Lady ! Ah, Lady !

Une voix sonore vint clore les salutations que j'avais escomptées. Roscoe Lee Browne entra dans la salle de répétition et je faillis crier. Il n'avait rien perdu de son air princier ni de son élégante beauté. Il

éclata carrément de rire en me voyant et me parla comme il parlait à toutes les femmes, c'est-à-dire comme si j'étais la reine des fées.

Nous nous embrassâmes, puis, à l'écart des autres, fîmes le point sur nos vies respectives. Nous nous rendîmes dans un bar et commandâmes à boire. Roscoe avait entendu des rumeurs au sujet de mon récent divorce et il fut sincèrement navré d'apprendre qu'elles étaient fondées. Il voulut savoir si j'étais acceptée au Ghana, me dit qu'il avait connu le président Nkrumah à l'époque où ils étudiaient tous deux à l'Université Lincoln.

J'avais préparé, à l'intention des autres membres de la distribution, une fable dans laquelle les Africains et les Noirs américains, bras dessus, bras dessous, grimpaient amoureusement un escalier d'or conduisant à un paradis tout sépia peuplé de saints noirs qui, vêtus de robes noires, grattaient les cordes de harpes d'ébène. Il était inutile de mentir à Roscoe, qui, de toute façon, n'aurait pas été dupe.

– C'est bien, très bien ou mauvais. Mauvais à en avoir le cœur brisé.

Roscoe grimaça.

– Les Africains ont du mal à nous pardonner l'esclavage, hein ? dit-il en me prenant la main. Je croyais que tu serais au courant. Ils ne nous pardonnent pas, ma chérie, et pis encore, ils ne se pardonnent pas à eux-mêmes. Ils me font penser aux jeunes du pays tragique où nous sommes. Ils ne pardonneront jamais à leurs parents le sort fait aux Juifs, pas plus qu'ils ne pardonnent aux Juifs d'avoir survécu et d'être la preuve vivante de la bestialité humaine.

Il me tapota la main.

– À présent, ma petite dame, parle-moi des bons côtés. Mais raconte-moi d'abord l'histoire que tu réserves aux autres.

Il rit lorsque je dis préférer lui épargner le passage dans lequel tous les Noirs américains montent à bord d'un chariot et fredonnent jusqu'au paradis.

– Aucune chance, à moins qu'on me confie le rôle du bon Dieu.

Qu'il fut bon de rire de nouveau, en particulier en Allemagne, du rire contrit des Noirs américains.

En allemand, *Les nègres* devinrent *Die Negers*. La ville de Berlin était tapissée d'affiches et les membres de la distribution hennissaient doucement derrière une main noire.

Lex dit :

– Heureusement qu'ils parlent allemand. Le premier pauvre Blanc qui m'aborde et me dit qu'il m'a vu dans les *niggers* va se prendre une correction telle qu'il va se taper un million de neuvaines.

C'était particulièrement drôle dans la bouche de Monson, qui jouait le prêtre catholique de la pièce et initiait les acteurs à la liturgie, sans compter qu'il avait été acolyte au temps de sa jeunesse et que cette expérience influait toujours sur ses manières d'adulte.

Helen Martin, qui jouait le rôle de la Reine noire et dont la langue acérée était un instrument qu'il fallait éviter à tout prix, dit :

– J'espère que les Allemands ne vont pas s'imaginer que nous sommes dupes. Nous savons qui ils sont et ce qu'ils disent. J'espère que je ne serai pas obligée de leur lire la vraie *Loi contre les émeutes* avant la fin.

En écoutant les réponses sardoniques et en y ajoutant mon grain de sel, je pris une fois de plus conscience de la différence entre le Noir américain et l'Africain. Au fil des siècles d'oppression, nous avons mis au point une doctrine de la résistance faite de sarcasme et de fausse docilité. Nous avons aussi une caractéristique éminemment non africaine : nous étions presque toujours prêts à nous battre. Trop souvent, nous nous bagarrions entre nous, et c'est pour cette raison qu'il était dangereux de traverser nos quartiers. Mais les Blancs savaient que notre combativité empiétait sur d'autres domaines : les emplois, les ascenseurs, les autobus et les rassemblements populaires.

Il était rare qu'un homme blanc seul menace un homme noir seul. On disait : « Tu sais qu'il va te taillader la peau. »

Les Noirs se racontent une plaisanterie éculée dans laquelle un raciste se fait reprocher par ses amis de traiter tous les Noirs de « nègres ».

– Mais c'est ce qu'ils sont, se récrie-t-il.

– Comment appelles-tu le pasteur de la vénérable église baptiste de White Rock ?

Le raciste répond :

– Un nègre.

– Et le président de l'université noire ?

– Un nègre.

– Et le scientifique qui a remporté un prix ?

– Un nègre.

– Et l'homme noir qui nous observe, là, avec un couteau ?

– Ah ! Lui, je l'appelle monsieur.

L'insouciance des Noirs américains était le trait qui manquait à l'Afrique de l'Ouest. La courtoisie, le formalisme, la dignité traditionnelle, le rejet respectueux et l'histoire étaient les liens qui

unissaient cette société et la rendaient presque impénétrable. Mais les miens n'avaient su se garder des ingérences, quelles qu'elles soient, et nous avions mis au point d'audacieux mécanismes de défense qui se tapissaient sous la peau. À tout moment, ils risquaient d'affleurer, sans égard à la correction, aux bonnes manières ni même à la sécurité physique. À mon insu, ces attitudes grisantes m'avaient manqué.

Les répétitions se déroulèrent sans anicroches. Les acteurs faisaient preuve de naturel et de professionnalisme. Un simple observateur aurait toutefois été éberlué de constater l'écart entre les acteurs en répétition, qui obéissaient avec grâce et calme aux directives du metteur en scène, et ceux qui, le soir de la première, prirent la scène d'assaut.

Tout au long des répétitions, nous nous étions concentrés sur nos répliques et nos mouvements, sur les signaux verbaux et corporels donnés par nos collègues, mais, l'après-midi précédant la première, la fièvre coutumière fut exacerbée par Jay Flash Riley qui alluma la mèche et provoqua une explosion collective.

Jay, vêtu d'un costume militaire extravagant, le visage couvert du masque caricatural du soldat colonial blanc, prit un accent guttural outrancier et dit :

– Rappelez-vous Jesse Owens !

Nous éclatâmes tous de rire, mais nous n'avions pas oublié.

En Allemagne, pendant les Jeux olympiques de 1936, Owens, sprinter noir représentant les États-Unis, avait remporté quatre médailles d'or et infirmé avec éclat les déclarations d'Adolf Hitler sur la supériorité de la race aryenne. On raconte que les spectateurs allemands huèrent Owens, et Hitler refusa de remettre en main propre sa médaille au vainqueur.

Personne ne releva les propos de Jay, mais, en quittant nos loges, nous étions résolus à donner une leçon aux Allemands. Nous n'étions que huit, mais nous étions des acteurs sérieux et des Noirs en colère ; à ce titre, nous pouvions reconstituer les forces alliées au grand complet, les déployer sur la scène et botter le derrière des Allemands une fois de plus.

Après de multiples acclamations et ovations, nous assistâmes à une réception donnée dans le moderne et rutilant foyer du théâtre. Le trac de la première et les efforts que j'avais dû déployer pour être à la hauteur des autres acteurs m'avaient épuisée, vidée, au point de me rendre mauvaise.

Un homme blond et soigné, accompagné de deux femmes,

s'approcha de moi et me gratifia d'une petite révérence parfaitement exécutée.

– Vous êtes une grande artiste, *madame** Angelou.

Il s'appelait Dieter, dit-il. Il ajouta qu'il était architecte.

– Je vous présente ma mère et ma femme. Nous aimerions vous inviter à dîner.

Les femmes me complimentèrent dans un anglais délicat.

– C'est pour nous un honneur, *madame**.

– Votre visite élève le pays tout entier.

J'avais le sentiment de faire face à trois poupées en porcelaine.

– Nous aimerions vous inviter dans une boîte de nuit, vos amis et vous. Il y a un orchestre de jazz.

Je laissai l'irascibilité répondre à ma place.

– Ce soir, je suis trop fatiguée, mais j'adorerais aller chez vous demain. Je n'ai jamais mis les pieds dans un foyer allemand.

La surprise les paralysa pendant un bref instant. Puis, du regard, les femmes consultèrent l'homme, qui hocha la tête.

– C'est tout à fait possible, *madame**. Nous vous invitons au petit déjeuner. Je passerai vous prendre à dix heures. Emmenez qui vous voudrez, je vous prie.

Il me tendit sa carte et je serrai la main des femmes. L'homme baisa l'air au-dessus de ma main et me salua en faisant discrètement claquer ses talons.

– À demain, *madame**.

Roscoe avait quitté la réception de bonne heure et il ne me sembla pas que les autres acteurs seraient emballés à l'idée de voir des Allemands inconnus en *famille**. Un jeune et très bel homme juif portant la kippa se tenait seul devant le bar. Je m'avançai vers lui et nous engageâmes la conversation. Il s'appelait Torvash. Acteur israélien en tournée, il avait apprécié notre spectacle. Je l'interrogeai sur Aric Lavie, un chanteur de Sabra que j'avais rencontré des années plus tôt à Tel-Aviv. L'acteur le connaissait. Torvash riait sans effort et il était facile de converser avec lui. Je me détendis et lui parlai de l'invitation qu'on m'avait faite. Mes hôtes s'attendaient sans doute à ce que d'autres Noirs de la troupe m'accompagnent. Il me dévisagea d'un air sévère.

– Vous n'êtes pas en train de m'inviter, j'espère ?

Sans doute était-ce mon intention depuis que j'avais vu la kippa, mais je ne dis rien.

– Dans un foyer allemand ? Je ne voudrais surtout pas vous paraître grossier, mais pourquoi croyez-vous qu'ils vous ont invitée ?

– En réalité, ils voulaient m'emmener dans une boîte de nuit. Ils comptaient faire une entrée remarquée. Les Noirs font chic lorsqu'ils sont peu nombreux.

Son rire était rapide et beau.

– Leur avez-vous fait part de votre intention de m'inviter ?

– Je ne vous avais pas encore vu. Il réfléchit pendant un instant.

– Je viens. Ça promet d'être intéressant.

Nous prîmes un verre ensemble, convînmes de nous retrouver le lendemain matin et nous souhaitâmes bonne nuit.

Je dormis mal, incapable de me débarrasser de l'impression d'avoir arraché une invitation de force, puis d'avoir profité de la situation. Ce n'était pas un crime, certes, mais ce n'était pas non plus très édifiant.

Lorsque je me réveillai, le psaume 51 se récitait en boucle dans ma tête : « Pitié pour moi, Dieu, en ta bonté, en ta grande tendresse efface mon péché. »

Pendant que je me préparais à mon rendez-vous, je me dis que la situation ne pouvait pas mal tourner. Après tout, nous étions à des décennies des années maléfiques de l'Allemagne. Si mon hôte, mon cavalier et moi n'étions pas de bonnes personnes, nous étions tous au moins des êtres civilisés.

Je mis une bavette filigranée d'or et un grand boubou de dentelle, plus blanc que la glace, et descendis à la rencontre de mon hôte. Au milieu du hall de verre et de chrome, il parlait à un enfant, indifférent au tourbillon humain. Le garçon, miniature en couleurs de Dieter et habillé comme lui d'un pantalon bien repassé, d'un veston bleu en laine peignée, d'une chemise blanche à col ouvert et d'un foulard, admirait le décor. Je répugnais à l'idée d'interrompre leur conversation.

– Bonjour, dis-je malgré tout.

– Ah ! *madame** Angelou.

Il semblait heureux de me voir.

– Puis-je vous présenter mon fils, Hans ?

L'enfant d'une dizaine d'années se raidit et, avec un fort accent, dit :

– Enchanté.

Puis il s'inclina en faisant claquer ses petits talons.

Seigneur, j'étais tombée sur un sacré numéro ! Je fis ce que font la

plupart des miens lorsqu'ils n'ont pas le choix : je ris.

– Vos amis vous accompagnent-ils, *madame** Angelou ?

– Eh bien, ce n'est pas exactement un ami, mais c'est un acteur israélien que j'ai rencontré hier soir. Comme nous étions seuls, tous les deux, je me suis permis de l'inviter.

Pendant une fraction de seconde, il darda les yeux sur moi, mais il se ressaisit aussitôt en esquissant un gracieux sourire.

– Excellent. Vous avez rencontré Torvash, je suppose. Je l'ai vu ici hier soir. C'est un comédien-mime très populaire. Chaque année, il fait une tournée européenne, et il joue presque toujours à guichets fermés. Le voici justement.

Torvash arriva rapidement, comme propulsé par les remous humains qui l'encerclaient. Nous nous serrâmes la main et les deux hommes se saluèrent. Lorsqu'il fut présenté, le petit Hans s'inclina, puis nous fûmes oubliés, lui et moi. Les deux hommes engagèrent la conversation en allemand. Je m'imaginai que leurs mots fouillaient en profondeur, à la manière des burins d'un dentiste. Ils se scrutaient l'un l'autre, se lançaient des regards pénétrants.

Le garçon et moi suivîmes les hommes jusqu'à une voiture garée dans l'allée. Lorsqu'un portier me fit monter derrière, je ne protestai pas, même si je m'attendais à m'asseoir devant. Après tout, c'était moi l'invitée, mais les hommes étaient si absorbés par leur conversation qu'ils en oubliaient les petites courtoisies.

Ils discutèrent jusqu'à ce que Dieter immobilise la voiture devant une grande maison à étage très moderne. Nous passâmes au milieu de buissons sculptés et entrâmes dans la maison par la porte de côté, et Hans gravit l'escalier en courant.

Dieter cria pour prévenir sa femme et nous le suivîmes jusqu'au bas des marches. Je lançai quelques regards appuyés à Torvash, mais il ne réagit pas.

Le sous-sol constituait une immense salle à manger dominée par une table ronde géante sur laquelle étaient disposés des couverts en argent, des serviettes et des verres. En promenant les yeux autour de la pièce, je vis des bouquets de fleurs dans des vases en cristal posés sur de petites tables, dans le foyer vide et parfaitement propre et dans les coins. Une porte à deux battants pourvus de moustiquaires s'ouvrait sur le jardin.

La femme de Dieter réglait les derniers détails domestiques. Elle s'arrêta pour me serrer la main et me souhaiter la bienvenue, puis me contourna pour accueillir Torvash. Je vis son visage se tendre et se détendre en moins d'une seconde. Ensuite, elle nous assigna nos

places. Dieter dit qu'il allait chercher de la bière, et sa femme s'excusa à son tour pour se rendre dans la cuisine.

Nous étions enfin seuls. J'en profitai pour interroger Torvash.

– Et alors, qu'en pensez-vous ? Torvash secoua la tête tristement.

– Je crois qu'il a probablement été nazi, voilà ce que je pense.

Nous aurions pu venir de la même petite ville du Sud, lui et moi, du même ghetto ou du même village d'Europe de l'Est. Je secouai la tête et fis claquer ma langue. Il m'imita en prenant une expression amère.

– Vous voulez partir ?

J'étais fin prête à le suivre.

– Non. Nous irons jusqu'au bout. Je comprends pourquoi vous m'avez invité, mais je ne vois pas pourquoi il vous a invitée, lui.

Juste à ce moment, tous les membres de la famille entrèrent, des plateaux sur les bras.

Dieter plaça les bouteilles de bière au milieu de la table ; sa femme déposa des miches entières et de grosses mottes de beurre sur un buffet. Hans apporta un plateau chargé de saucisses et, quelques instants plus tard, revint avec un jambon rôti. La belle-mère de Dieter entra en souriant et mit la salade de pommes de terre devant Torvash.

– Bonjour, dit-elle. C'est pour vous.

Elle parlait allemand et Torvash se leva pour lui serrer la main. Après que je lui eus adressé quelques mots, elle centra toute son attention sur son invité israélien. La veille, je l'avais prise pour une Allemande d'âge moyen coincée, conservatrice, discrète, mais elle s'épanouit en présence de Torvash et parla sans arrêt, ricana, flirta. Elle avait oublié son âge et l'endroit où elle se trouvait.

Dieter l'interrompit.

– Mère, s'il vous plaît.

Il sourit, mais il avait parlé avec sévérité. En rougissant, elle se leva.

Dieter me dit :

– Nous ne savions pas avec qui vous viendriez, vous comprenez. Mais ce n'est rien. Nous avons prévu quelque chose pour votre invité.

– Désolé de vous importuner, dit Torvash.

– Dans cette maison, les invités ne nous importunent jamais, répondit Dieter.

Sa femme sourit et ajouta :

– De toute façon, j'avais préparé du saumon.

Elle inclina la tête.

– Un dernier saut à la cuisine et nous mangeons, dit-elle.

Une fois de plus, tous les membres de la famille quittèrent la pièce.

– Vous avez fait une conquête, Torvash, dis-je.

Il ne quitta pas la table des yeux.

– Les Juifs sont pour les Allemandes ce que les Noirs sont pour les gentes dames blanches des États-Unis. Elles rêvent de nous, qui sommes intouchables, et nous rêvons peut-être d'elles, nous aussi. Mais nous ne sommes pas sans danger pour elles, sinon comme jouets.

Aux États-Unis, j'avais vu des Blanches flirter avec des Noirs de façon si éhontée qu'elles m'avaient fait penser à des chiennes en chaleur. Elles se frottaient contre eux, roulaient leurs yeux et léchaient leurs lèvres, mais si les hommes en question les invitaient à sortir et se montraient insistants, ces femmes, non contentes de refuser, se mettaient en colère en réclamant le respect des bonnes manières. Cruel menuet dansé par des femmes en talons hauts et des hommes aux pieds nus.

Nos hôtes revinrent avec des œufs durs, du saumon, des cornichons, de la mayonnaise, des pots de moutarde et de la *relish*, et je mangeai sans bénédicité mais avec appétit. Sans doute Dieter avait-il sévèrement réprimandé sa belle-mère dans la cuisine, car elle ne prononça plus un mot. Les yeux rivés sur la table, elle se contenta d'attaquer sa nourriture avec fureur.

Entre deux bouchées, nous échangeâmes de menus propos soporifiques. Je dis d'où je venais, Torvash mentionna les villes où il s'arrêterait pendant sa tournée, Dieter relata en détail les incidents ayant marqué ses voyages aux États-Unis et sa femme sourit beaucoup. Hans et sa grand-mère mangèrent.

Un homme et une femme d'âge moyen entrèrent par la porte du jardin. C'étaient les voisins, qu'on avait invités à venir prendre une bière.

La surprise qu'ils affichèrent pendant les présentations indiquait clairement qu'ils s'attendaient à rencontrer *die Negers*, mais pas le Juif. Congestionnés, ils s'assirent à côté de Dieter et me parlèrent dans un anglais hésitant mais très compréhensible. Après un autre long bout de conversation ennuyeuse, je demandai qu'on me raconte une blague.

– Je collectionne les blagues, expliquai-je. Lorsqu'on sait ce qu'une personne mange, comment elle prie, à supposer qu'elle prie, comment elle aime et ce qui la fait rire, on peut prétendre la connaître. Je vais vous raconter une histoire typiquement noire américaine et vous me raconterez une histoire allemande.

Sans plus tarder, j'entrepris un récit mettant en vedette le Bibi Lapin⁷ de mon enfance, dans lequel le pauvre animal semble menacé et sans défense. Comme toujours, dans le folklore africain et afro-américain, l'animal d'apparence faible, mais doté d'une intelligence supérieure, se montre plus malin que son adversaire beaucoup mieux pourvu. À la fin, j'étais certaine que les auditeurs avaient compris que le vulnérable filou représentait mon peuple et l'opposant lourdement armé la race blanche. L'histoire faisait invariablement rire les Noirs, mais je n'eus droit qu'à quelques ricanements polis de la part des autres. Nous bûmes un peu plus de bière et j'insistai pour que les autres s'exécutent à leur tour.

– Comme ça, je pourrai me vanter d'avoir rencontré des Allemands et d'avoir été initiée à leur humour.

Les voisins et Dieter conférèrent pendant un moment. De toute évidence, ils faisaient des suggestions, les rejetaient aussitôt. Dieter dit :

– Demandez donc plutôt à Torvash de raconter une blague israélienne. Il doit en connaître des millions. Il est issu d'un peuple connu pour son humour noir.

Il sourit.

– Soit dit sans jeu de mots.

Torvash s'adressa directement à moi.

– J'en connais une. Elle n'est pas israélienne ni, à strictement parler, allemande. Elle est plutôt allemande et juive. Ça vous va ?

Dans la pièce, l'air se raréfia et la belle-mère de Dieter souffla de façon audible.

– Je vous en prie, dis-je. Je parie que tout le monde a très envie de l'entendre.

Il me suffit d'un regard vers Dieter et les autres pour comprendre que c'était absolument faux. Sur leurs visages figés se lisait une surprise blanche, mais Dieter se ressaisit.

– Je vous en prie, dit-il. Une histoire allemande et juive ? Nous vous écoutons.

Torvash se cala sur sa chaise et entama son récit d'une voix douce.

– Pendant la Deuxième Guerre mondiale, il y avait un Juif doué d'un sixième sens qui lui permettait de savoir d'avance où les Chemises brunes ou les troupes SS feraient leur prochaine rafle. Il quittait un endroit quelques instants avant l'arrivée des soldats. C'était un don.

Je balayai des yeux les visages réunis autour de la table. Ils étaient

tachetés de gris, comme certains marbres italiens, et les Allemands se tenaient tout raides, à la manière des statues faites de ce marbre.

Torvash continua avec autant d'aisance que s'il racontait un conte de fées à des enfants fascinés.

– Le manège se poursuivait pendant trois ans, puis, un jour, ses dons lui firent défaut et on le captura.

On aurait dit que Torvash et moi étions les seuls à respirer. Les autres avaient les lèvres légèrement entrouvertes, mais ni leurs narines ni leurs poitrines ne semblaient se contracter.

– Les soldats traînèrent le Juif devant un officier SS, qui entreprit aussitôt de l'interroger. L'officier dit :

» Je sais que tu es celui qui a réussi à nous échapper pendant des années. Tu te crois très malin. »

Torvash s'était redressé sur sa chaise. Soudain, son visage s'était lissé, et ses yeux ressemblaient à des pierres. Il était devenu l'officier nazi. « Je vais moi-même évaluer ton intelligence. Je vais te poser une question. Si tu réponds correctement, je te laisse émigrer. Mais si tu te trompes... »

L'acteur marqua une pause, regarda Dieter.

– Vous voyez ?

Je me surpris moi-même en répondant :

– Je vois. Continuez.

Torvash se remit aussitôt dans la peau de l'Allemand.

– « L'un de mes yeux est artificiel. Il a été fabriqué spécialement pour moi par le plus grand spécialiste du monde. Il m'a coûté une fortune. Si tu peux me dire lequel des deux est le faux, je te laisse quitter l'Allemagne. »

Les épaules de l'acteur s'affaissèrent en s'inclinant vers l'avant, son visage s'allongea et se mit à trembler, ses yeux s'ouvrirent tout grands sous l'effet de la peur, puis ses lèvres se serrèrent. Il était aussi terrorisé que le Juif de l'histoire.

– « C'est facile, monsieur. Très facile. Le faux, lui, a l'air humain. »

Torvash laissa tomber sa tête de vieil homme comme s'il s'agissait d'un masque.

– Mon père, qui a survécu, disait que l'histoire faisait beaucoup rire dans son camp de concentration.

Personne ne bougeait, ne toussait, ne respirait. L'histoire était entrée par mes oreilles, puis elle était descendue dans ma poitrine, et j'avais du mal à gonfler mes poumons.

Dieter fut le premier à se ressaisir.

– Oui, je l'avais déjà entendue, celle-là. Maintenant, fit-il en se levant, nous prendrons le dessert, à condition que quelqu'un veuille bien me donner un coup de main.

Ses voisins proposèrent de débarrasser la table, mais Dieter refusa tout net.

– Non, les membres de la famille seulement. Vous, occupez-vous plutôt de nos invités.

La femme de Dieter, le visage inexpressif, ramassa les assiettes et l'argenterie avec une remarquable efficacité. Quelques instants plus tard, Torvash, les voisins et moi étions assis autour d'une table qui donnait l'impression de n'avoir jamais servi.

– J'aurais préféré que vous ne racontiez pas cette histoire.

La voix du voisin était à peine audible. Sa femme hocha la tête, la mine sombre.

– Dieter a lui-même un œil artificiel, vous comprenez. Mais vous ne pouviez pas savoir.

Bruyamment, les membres de la famille revinrent en souriant et en apportant des fruits, des bols de crème Chantilly, des tartelettes, du fromage et d'autres bouteilles de bière. À ma grande surprise, ils paraissaient parfaitement à l'aise, comme si le fait d'avoir quitté la pièce pendant quelques minutes avait suffi à oblitérer leur terrible histoire.

Dieter s'assit et passa les assiettes tandis que sa femme versait du café dans des tasses très ornées et fragiles.

Nous murmurâmes tous notre admiration devant les desserts magnifiquement présentés et l'abondance du repas. Je refusai d'examiner les yeux de Dieter. Une fois les assiettes et les tasses remplies, Dieter se cala sur sa chaise et prit la parole.

– Nous avons une histoire. Il s'agit d'un conte folklorique allemand.

Le pronom laissait croire à une forme de collusion et je me tournai vers Torvash, qui restait impassible.

– C'est une très vieille histoire et la plupart des enfants allemands l'entendent assez jeunes.

Je savais que les contes folkloriques, malgré leur caractère oblique et puéril, servent parfois les fins du conteur. L'appréhension parcourait mon cou et mes bras.

Le visage de Dieter était rosi par l'impatience.

– Tout le monde est prêt ? J'y vais ?

Tout le monde, Torvash y compris, acquiesça. Je m'installai confortablement dans l'espoir que l'histoire me plairait.

Dieter toussa et se lança :

– Il était une fois un ouvrier allemand qui se rendait à l'usine. C'était un matin froid, glacial, et l'ouvrier hâtait le pas. Chemin faisant, il vit un petit oiseau qui gisait sur le sol, trop gelé pour bouger. L'homme le ramassa et sentit battre son petit cœur. Il le prit dans le creux de ses mains et, très fort, souffla de l'air chaud sur lui.

Dieter mima le geste, le visage luisant sous l'effet de la concentration.

– Et grâce au schnaps que l'ouvrier venait de boire avec son café et à son souffle chaud, le petit oiseau commença à se ranimer, à remuer. L'ouvrier souffla de nouveau et le petit oiseau ouvrit les yeux. Mais alors la cloche de l'usine retentit. L'ouvrier était indécis. Que faire ? Il devait aller travailler, mais il ne pouvait pas remettre l'oiseau à sa place, où il finirait par mourir de froid. Il regarda autour de lui. Une vache qui venait de passer par là avait laissé sur le sol une énorme bouse. De la vapeur en montait. L'ouvrier dit : « Je sais ce que je vais faire. » Il s'approcha de la bouse chaude et y enfonça le petit oiseau, puis il entra dans l'usine. C'est ainsi que prend fin le premier acte.

Je regardai autour de moi. Tout le monde souriait, sauf mon cavalier, dont le visage avait la couleur du suif.

– Au début du deuxième acte, le petit oiseau a récupéré. Il sort sa tête de la bouse et, fort, très fort, se met à gazouiller : « Cui-cui. » Fin du deuxième acte. Troisième acte. Dans la forêt, un loup chasse en vain depuis des jours. Il crève de faim. Il entend « cuicui » et s'approche de la bouse, voit l'oiseau, ouvre la gueule et l'avale comme ceci.

Dieter ouvrit grand la bouche et imita le loup en train de gober l'oiseau.

– Et c'est la fin du troisième acte et la fin de l'histoire, sauf qu'il y a trois moralités. La première, fit Dieter en se tournant à demi vers Torvash, c'est que celui qui vous met dans la merde n'est pas forcément votre ennemi. La deuxième, c'est que celui qui vous en sort n'est pas forcément votre ami.

Dieter se leva de sa chaise et s'adossa au mur.

– Et la plus importante moralité d'entre toutes, c'est celle-ci...

Élevant la voix, il cria :

– Quand vous êtes dans la merde, fermez votre grande gueule.

Tout se mit à enfler en même temps. Mon cœur était trop gonflé de

sang, et le sang battait trop vite dans mes oreilles. Autour de la table, les convives étaient énormes soudain, semblables aux personnages en papier mâché blanc, non peints, qu'on voit dans les défilés mexicains. Torvash incarnait tous les Juifs, et j'eus l'impression que sa cravate l'étranglait. L'odeur des fraises fraîches et du sucre caramélisé se mêlait à celle de la bière et des saucisses. Je faillis renverser la table en courant vers la porte. Le jardin était aussi ordonné qu'un salon, et je cherchai un coin à l'abri où vomir toute la haine que je venais d'ingurgiter. Je me penchai sur une rangée de fleurs jaunes, résolue à les noyer sous la bile, mais je ne parvins à expulser qu'un filet d'eau chaude et salée, qui tomba goutte à goutte sur les asters.

À mon retour dans la pièce, je trouvai les autres à la même place, en train de bavarder doucement en allemand. Dieter se leva à mon approche.

– Chère Mrs. Angelou, dit-il. Sans doute votre constitution n'a-t-elle pas l'habitude des lourds petits déjeuners allemands. Vous sentez-vous mieux ?

L'officier SS, le Juif, l'oiseau, la bouse et le loup affamé avaient disparu. Les deux hommes étaient comme des champions de boxe qui, après avoir asséné des coups violents, rentrent dans leur coin pour souffler un peu. Dieter était redevenu un hôte prévenant et Torvash arborait son air habituel de perplexité. Les autres étaient calmes.

– J'aimerais rentrer à mon hôtel. Merci pour tout.

– Ah ! Mais il faut d'abord que je vous fasse voir ma collection d'art africain.

– Non, je vous assure. Je ne me sens pas très bien. Je dois...

J'inclinai la tête en direction des visiteurs et de la femme de Dieter.

– Désolée, mais il faut que j'y aille.

– Dans ce cas, nous sortirons de l'autre côté. Ainsi, vous pourrez admirer certains objets de ma collection. Vous êtes prête ?

Torvash serra des mains à la ronde et nous gravîmes quelques marches jusqu'à la porte latérale par laquelle nous étions entrés.

– Par ici, dit Dieter.

Nous le suivîmes.

De part et d'autre du vestibule, les murs blancs étaient tapissés de masques africains, que Dieter décrivit à notre passage.

– Celui-ci est bambara, celui-là fon. Et voici des urnes funéraires yorubas. Celui-ci, c'est un objet ashanti. J'ai une importante collection de trébuchets ashantis dans l'autre pièce. Vous voulez les voir ?

– Une autre fois, peut-être, marmonnai-je. Je dois prendre mes médicaments toutes les quatre heures.

Le mensonge m'était venu de façon si spontanée que j'y crus moi-même.

– Eh bien, la prochaine fois que vous serez de passage à Berlin... commença-t-il en montrant un mur. Là, ce sont des bronzes du Bénin.

Nous étions arrivés devant la porte. Je l'ouvris et fis quelques pas sous le soleil.

Nous prîmes place dans la voiture. De nouveau, je me retrouvai sur la banquette arrière. Dieter se retourna pour me parler.

– Comme vous vivez au Ghana, je me suis dit que vous accepteriez peut-être de faire un peu de négoce pour moi. Évidemment, j'ai un agent, ici, à Berlin, mais ses prix sont exorbitants et je parie que les Africains ne touchent même pas un pour cent de cet argent. Vous pourriez peut-être me rendre service.

– Je ne négocie pas. En particulier lorsqu'il s'agit d'art africain.

Torvash se tourna légèrement, ses yeux pâles colorés d'ambre, un sourire aux lèvres.

– Je suis un collectionneur sérieux, dit Dieter. Si vous pouviez me procurer de vieilles sculptures ashantis ou bambaras ou encore des masques de la Sierra Leone... Je vous paierais bien, très bien.

Je n'eus même pas besoin de regarder Torvash. J'étais sûre que son sourire s'étirait.

– Je ne fais pas de commerce, Dieter, et j'aimerais vraiment rentrer à l'hôtel.

À l'avant, les deux hommes, plutôt silencieux, échangèrent à voix basse quelques mots auxquels je ne fis pas attention. J'essayais de préserver ma raison, de faire le vide dans mon esprit.

À l'hôtel, Dieter se montra encore poli. Il s'inclina au-dessus de ma main et me remercia de l'exquise matinée qu'il avait passée en ma compagnie. Torvash et lui se serrèrent la main. On aurait dit de vagues connaissances qui avaient partagé un taxi. Rien ne laissait voir que, sans y avoir été invités, ils avaient envahi l'intimité la plus secrète l'un de l'autre, y avaient dardé une lumière crue.

Dieter s'éloigna et je me tournai vers l'Israélien.

– Je suis désolée. Je n'avais pas prévu les conséquences de mes actions.

– Au moins, nous savons maintenant pourquoi il vous a invitée.

Je hochai la tête.

– Il voulait que j'exploite les sculpteurs africains. Je ne m'y attendais pas.

– Je pense que vous devriez aussi réfléchir aux motifs qui vous ont poussée à accepter l'invitation.

Torvash me serra la main.

– Ni vous ni moi ne pouvons-nous permettre une telle innocence. Ni en Allemagne ni ailleurs dans le monde, à moins que nous souhaitions revenir à l'esclavage ou aux camps de concentration.

Il me gratifia d'un petit sourire triste et s'éloigna.

Je ne parlai de l'incident qu'à Roscoe.

– Une histoire remarquable, dit-il. Exceptionnelle... et prévisible. Mais l'élément le plus intéressant du récit, c'est toi. L'Israélien savait ce qui allait se passer, et tu aurais dû t'en douter, toi aussi. Méfie-toi, ma chérie : l'Afrique risque de t'enlever tout ton cynisme. Tu es devenue dangereusement jeune.

La pièce à l'écriture exquise enveloppa toute la troupe ; ensorcelés, nous nous soumîmes à elle sans rechigner. Le texte diffamait tous les Blancs, et nous profitions de la moindre occasion pour crier des obscénités aux spectateurs allemands, qui encaissaient toutes les calomnies : on aurait dit qu'ils ne voyaient pas où nous voulions en venir ou qu'ils considéraient nos diatribes comme une insignifiante logorrhée proférée par des clowns.

Je me demandai comment aurait été reçue une autre pièce jouée par d'autres acteurs. Si les interprètes avaient été Juifs et qu'ils avaient reconstitué une scène à Dachau, les spectateurs se seraient-ils levés en bloc ? Auraient-ils lancé des roses sur la scène ? Je connaissais la réponse et j'en voulus aux Allemands de nous flatter comme j'en voulus à toute la troupe, moi y comprise, d'agir comme des brutes.

Lorsque je me rendis compte que je voulais présenter des excuses à mes amis, à tous les Juifs et même aux Allemands, je compris que l'Afrique m'avait créolisée. J'étais devenue indéfinissable, sans identité propre. Mon impertinence innée, qui m'avait permis d'échapper à la botte des brutes, s'était émoussée au contact du respect inné des Ghanéens. Au contraire d'eux, pourtant, je n'appartenais pas à un lieu d'où nul ne pourrait me déloger. Vêtue d'étoffes africaines, je déambulais en me donnant de grands airs artificiels, j'affectais une assurance exotique et étrangère que je n'avais pas méritée et dont je n'étais pas l'héritière directe.

En compagnie des acteurs, je riais, secouais la tête et grognais parce que je connaissais les signes et les bruits qui régissaient l'acceptation, mais j'étais devenue quelqu'un d'autre, une autre personne. Les

acteurs new-yorkais s'intéressaient aux pièces qu'on donnerait bientôt et aux rôles qui seraient distribués. Et ils se demandaient comment, sur Terre ou sur toute autre planète, un acteur noir doué et bien formé peut réussir malgré une race qui résiste et une profession difficile. Ils étaient vifs, beaux et futés. À la fin de cette brève tournée, ils rentreraient chez eux, où leurs vigoureux efforts seraient non seulement acceptés, mais attendus. Le périple européen les avait sortis un instant de l'arène, mais, même pendant ce moment de répit, ils aiguisaient leurs réflexes, répétaient leurs mouvements.

C'est sans regret ni hésitation que nous quittâmes Berlin pour l'Italie. Les acteurs attendaient avec impatience de monter sur une autre scène, et moi j'avais hâte de retrouver Venise.

Lorsque nous fûmes au milieu des canaux, j'appris que nous jouerions dans le luxueux Teatro La Fenice. Je me souvins de la première fois que j'avais mis les pieds dans ce théâtre semblable à un écrin à bijoux.

Dix ans plus tôt, à l'époque des représentations de *Porgy and Bess*, Venise avait été la première ville européenne que je voyais et j'avais parcouru ses ruelles étroites en créant un lien fictif entre son passé et moi. J'avais été la maîtresse d'un doge, une sœur pour Othello et une généreuse protectrice pour le Corrège. Pendant un bref instant, j'avais laissé mon histoire de Noire américaine s'enfoncer sous les eaux paresseuses de la ville. Tous les habitants de Venise avaient été nos amis. Les gondoliers du Grand Canal nous saluaient en entonnant des airs d'opéra et les enfants suivaient les membres de la distribution en chantant, avec un accent à couper au couteau, leur version de *Summertime*.

À première vue, Venise n'avait pas changé. Dans l'immuable place Saint-Marc, les mêmes oiseaux décrivaient les mêmes trajets en piqué au-dessus des mêmes touristes. Lorsque *Les nègres* débarqua dans la cité flottante, cependant, certains citoyens, outrés par le côté profane de certaines des présentations de la Biennale, étaient descendus dans les rues. Au moment où nous nous apprêtions à entrer dans le théâtre, des manifestants indignés crièrent :

– Nous ne voulons pas de vos saletés chez nous !

Nos commanditaires italiens haussèrent les épaules. C'étaient, nous dirent-ils, des fanatiques religieux, et il fallait faire comme s'ils n'étaient pas là.

Certains de mes collègues étaient disposés à suivre ce conseil, mais, pour ma part, j'avais du mal à feindre l'indifférence.

Percevant ma nervosité, Raymond et Lex me dirent que je n'avais rien à craindre.

– S'ils touchent à un cheveu de ton afro, ma reine, ils vont chanter *O Sole Mio* sur un autre ton et par un autre trou. Allez, viens.

Nous redressâmes la tête et marchâmes comme si le pape lui-même nous avait cédé le joli petit théâtre uniquement parce que nous étions vertueux.

Les spectateurs applaudirent Genet et les acteurs culottés. Les jours suivants s'écoulèrent sans incidents notables. Mes pensées s'étaient tournées vers l'Égypte. Bientôt, j'arpenterais les rues où un bon mariage avait mal tourné, m'assoierais dans des salons où mon ex-mari et moi avions mal dissimulé des mines contrariées.

Les membres de la troupe se dispersèrent sans adieux larmoyants. Nos échanges avaient déjà eu lieu. Déjà, leurs yeux brillaient d'excitation à l'idée de la prochaine pièce ou d'Hollywood, car ils étaient condamnés à la réussite. Roscoe m'accompagna jusqu'au bateau à bord duquel j'effectuerais la première partie de mon voyage jusqu'au Caire. Sur le quai, il me serra dans ses bras et m'entraîna à part.

– Sois prudente, ma chérie. Tu es allée en Afrique dans l'espoir de trouver quelque chose, mais rappelle toi que tu n'es pas arrivée les mains vides. Ne perds pas ce que tu avais dans l'espoir d'obtenir quelque chose qui ne te conviendra peut-être pas. La greffe ne prend pas ? Mieux vaut ne pas insister.

En hommage à sa sagesse, il haussa un sourcil et je haussai les deux. Il n'y avait rien à ajouter. Nous nous étreignîmes donc en riant.

Vu par le hublot de l'avion, le sable du Sahara, inondé de soleil, ressemblait à un océan de caramel grumeleux.

Les Williamson avaient envoyé leur limousine me prendre à l'aéroport du Caire. Deux de leurs enfants accompagnaient le chauffeur. Baby Joe et Edwina, respectivement âgés de quatre et six ans, vivaient en Égypte depuis leur bas âge et avaient grandi en compagnie de nounous arabes et d'enfants égyptiens. Pourtant, ils conservaient les manières et même les accents des enfants que j'avais découverts au Ghana. Ils m'accueillirent avec des câlins, puis, assis avec dignité sur la banquette, ils attendirent que j'engage la conversation. Ils répondaient à mes questions, sans détour et avec concision.

Oui, leurs parents se portaient bien. Oui, ils aimaient l'école. Oui, ils avaient beaucoup d'amis. Oui, ils parlaient bien l'arabe. Soudain animée, Edwina demanda :

– Vous saviez que le Vieux est ici, tante Maya ? Les Libériens

appelaient affectueusement leur président, William V.S. Tubman, « le Vieux ». Edwina dit :

– Il est très bon et il fume plus de cigares que papa, et des plus gros.

Baby Joe expliqua :

– Mais le président, c'est lui.

Une fois brisé le moule du comportement enfantin impeccable, ils étaient lancés. Ils papotèrent au sujet des fêtes et des punitions, évoquèrent les amis en visite du Liberia. J'appris qu'Edwina lisait bien, et je dus écouter Baby Joe réciter l'alphabet. Ils parlèrent de la grossesse de leur mère avec un naturel désarmant. Baby Joe voulait une autre sœur.

– Edwina n'est pas toujours bonne, vous savez.

Les Libériens accusent rarement un de leurs semblables d'être mauvais. Ils préfèrent dire qu'il n'est pas bon.

Bahnti Williamson m'attendait à la résidence.

– Ah ! tante Maya. Bienvenue à la maison.

Elle sourit, découvrant de jolies petites dents blanches, et m'ouvrit les bras.

– Ah ! tante Maya. Nous étions si impatients de vous revoir. Ah ! ma tante.

Elle tourna de côté son ventre de femme enceinte pour que nous puissions nous embrasser et je me sentis effectivement chez moi.

Pendant la période de presque deux ans que j'avais passée au Caire auprès d'un fils adolescent que je comprenais à peine et d'un mari que je comprenais trop bien, Bahnti et son mari, Joe, Jarra et Kebidetch Mesfin, couple éthiopien, et David Du Bois m'avaient fait profiter de leurs rires, de leur amour et de leur compagnie, sans m'accabler de conseils.

Bahnti et moi entrâmes dans la résidence, qui avait des airs de village libérien par un jour de fête. Henry, l'aîné des Williamson, la sœur cadette de Bahnti, des cousins, des visiteurs du Liberia et des femmes de diplomates africains affectés au Caire firent cercle autour de moi, me prirent dans leurs bras, me serrèrent la main. Après que nous eûmes mangé du *country chop*, ragoût africain épicé, et trinqué ensemble pour marquer mon arrivée, Bahnti me conduisit à la chambre d'amis en m'expliquant que Joe était si occupé qu'il avait à peine le temps de rentrer à la maison.

Le président, venu pour assister à la Conférence des pays non alignés, s'était fait accompagner par un large contingent de ministres, et Joe, en sa qualité d'ambassadeur du Liberia, devait être disponible

en tout temps. Elle-même avait attendu mon arrivée avec impatience, dit-elle. Il n'y avait personne pour aider aux préparatifs de la visite du président à la résidence, laquelle aurait lieu dans deux jours. Je m'efforçai d'oublier la vingtaine de proches, d'amis et de serviteurs qui tournaient autour d'elle comme des abeilles autour de leur reine, lui lissaient les plumes et veillaient à son confort.

– Ah, ma sœur, ah, tante Maya, sans toi, jamais je n'aurais eu la chance de recevoir le Vieux.

Les Africaines et les Noires américaines du Sud exsudent parfois un charme qui agit sur leurs cibles comme un narcotique. À mon arrivée, le salon m'avait semblé parfait, mais Bahnti n'avait qu'un mot à dire et je repeindrais les murs, poserais du papier peint ou, plus simplement, déplacerais les meubles.

À la tombée du jour, nous nous assîmes sur le balcon, une boisson glacée à la main. Bahnti avait une façon d'embellir les histoires les plus banales qui me faisait étouffer de rire. Chaque fois que mon corps était secoué de spasmes, Bahnti lançait les mains en l'air et disait :

– Ah ! sœur Maya, ah ! ma tante ! C'est toi qui es drôle. Dans mon pays, dit le Vieux, le rire vaut mieux que le riz. Maintenant, écoute-moi bien, ma sœur. Joe a parlé de toi au président Tubman et lui a promis que tu chanterais pour lui, après-demain, pendant la soirée.

Je m'étranglai de nouveau.

– Quoi ? Moi, chanter ? Chanter quoi ?

– Tu sais, ma tante, le Vieux a étudié aux États-Unis et il aime les *negro spirituals*. Tu avais l'habitude d'en chanter pour les enfants et nous. Tu te souviens ? Le Vieux s'attend donc à chanter *Swing Low, Sweet Chariot* avec toi.

Je bus en réfléchissant à la requête. Il était hors de question que je refuse, mais je tenais à ce que Bahnti sache que la faveur n'était pas négligeable.

Des années s'étaient écoulées depuis l'époque où j'avais gagné ma vie en chantant dans des boîtes de nuit ; même si j'avais connu un certain succès, je ne me faisais aucune illusion sur mes talents vocaux ou musicaux. Je devais ma réussite aux costumes exotiques que je portais et aux histoires que je racontais sur fond de musique.

– Sœur Alzetta, commençai-je.

L'appeler par son nom de baptême était pour moi une façon de montrer l'importance que j'attachais à la demande.

– J'espère que tu n'as pas fait croire au président que j'étais l'égale de Miriam Makeba. Elle, c'est une chanteuse, tandis qu'il m'arrive à

moi de pousser la chansonnette.

Sans doute ma déclaration avait-elle chatouillé le bébé à naître, car Bahnti rit en se tenant le ventre.

– Ah ! ma tante, le Vieux connaît tout le génie de Miriam Makeba, mais il ne peut pas se tordre la langue pour faire tous ces clics. Il va chanter *Swing Low, Sweet Chariot* avec toi, comme il a appris à le faire dans le sud des États-Unis et pas en Afrique du Sud. Ha, ha.

Je lui expliquai que j'allais retrouver des amis noirs américains venus du Ghana pour assister à la conférence.

Lorsque son chauffeur me déposa au Hilton du Caire, le rire de Bahnti résonnait encore dans mes oreilles. Dans le restaurant climatisé, Julian, Alice et moi commandâmes des hot dogs, des hamburgers et des frites. Ana Livia était avec des collègues de son pays, lesquels avaient fondé la Délégation portoricaine des pétitionnaires. Julian, à titre de membre du Club de presse du Ghana, avait assisté à quelques ateliers de la Conférence des pays non alignés et il avait toutes sortes de nouvelles à nous communiquer.

Dès que je pus placer un mot, je dis à mes amis que je devais chanter avec le président Tubman et que j'étais morte de trouille. Leurs rires rivalisèrent avec ceux de Bahnti.

Julian fut le premier à se ressaisir.

– Ainsi donc, Maya Angelou, tu as fait le voyage de l'Arkansas à l'Afrique à seule fin de pouvoir chanter pour un président ? Faute de pouvoir entrer à la Maison-Blanche, tu t'es rabattue sur la Maison-Noire ? Ah ! Comme je suis fier de toi !

Alice déclara que le Liberia avait été peuplé par des esclaves américains affranchis et que leurs descendants formaient encore l'élite du pays. Peut-être étais-je apparentée au président. Je n'avais aucune raison d'être nerveuse. Je n'avais qu'à me dire que je chantais dans une réunion de famille.

Avec eux, j'allai voir David qui, comme toujours, était débordé. Il était journaliste à l'Agence de presse égyptienne et correspondant d'agences de presse internationales.

Après des salutations cordiales et sympathiques, nous entamâmes une grande discussion sans queue ni tête. Rayonnant, David évoqua la récente visite de Malcolm X au Caire et voulut savoir les mesures qu'il faudrait prendre pour le protéger à l'occasion de son prochain voyage. Alice annonça qu'elle avait accepté un poste au siège de la CEA à Addis-Abeba et voulut savoir si nous avions des contacts en Éthiopie. Je sollicitai pour ma part des suggestions en vue de ma prestation imposée devant le président. Julian s'intéressa à la conférence, aux

participants, à leurs intentions, jusque dans les moindres détails.

Aucun de nous n'espérait vraiment obtenir de réponses. Il nous suffisait de faire des déclarations et de poser des questions dans une atmosphère amicale. Nous savions que, au bout du compte, chacun allait se débrouiller de son côté, mais cette brève rencontre fut enrichissante. Lorsque le tapage s'apaisa, nous nous séparâmes, satisfaits.

La résidence libérienne était ornée de drapeaux et de guirlandes. La famille et les amis de la famille attendaient avec impatience. Dans l'entrée, des domestiques habillés tout en neuf et abrutis par d'innombrables répétitions se tenaient au garde-à-vous, et les enfants, engourdis par l'importance du moment, formaient leur propre petite rangée dans le salon.

Derrière la porte ouverte, le long des marches et du trottoir qui menaient à la maison du gardien, des soldats égyptiens et libériens attendaient, sur le qui-vive, l'apparition du président Tubman. L'arrivée des voitures et les ordres criés par les officiers rompaient le silence imposé et inconfortable. Joe abandonna sa famille et descendit les marches pour se porter à la rencontre d'hommes enrubannés qui riaient.

William V.S. Tubman était entouré de ses ministres, mais il ressortait nettement du lot. Lorsque la petite troupe eut gravi les marches, l'ambassadeur Williamson et lui entrèrent dans la maison, bras dessus, bras dessous. Même s'il portait un smoking lourdement orné de rubans et de médailles, le président avait l'air d'un homme ordinaire, comme on en rencontre à l'église, dans les salles paroissiales et dans toutes les collectivités noires américaines. Cette impression fut toutefois de courte durée. Car, après que le président eut serré dans ses bras Bahnti et les autres membres de la famille, Joe me présenta.

– Monsieur le président, voici notre amie, la chanteuse américaine Maya Angelou.

La force de l'homme m'embrouillait les idées. Je ne savais pas si je devais m'incliner ou faire une révérence.

– Ah ! Miss Angelou, j'attendais cette soirée avec impatience. Goûter aux bons petits plats libériens d'A.B. et entendre des *negro spirituals*... Soyez la bienvenue.

Puis il s'éloigna de moi, emportant toute son énergie, et ce fut comme si on avait éteint la lumière. Ce président avait une aura royale.

Les personnes nées en démocratie, à qui on a appris à ânonner que tous les hommes naissent égaux, sinon à toujours les traiter ainsi, se

croient immunisées contre le charme des monarchies. Remplies d'orgueil, elles pensent qu'elles ne s'inclineraient pas devant un seigneur, un laird ou un maître féodal, qu'elles ne s'abaisseraient jamais à faire des courbettes. Cependant, la plupart d'entre elles n'ont jamais eu l'occasion de mettre ces convictions à l'épreuve. La proximité du pouvoir extrême étourdit, enivre.

Ce soir-là, j'eus envie d'être proche de l'aura du président Tubman, de m'y baigner, de m'y réchauffer, de jouir pour toujours de sa riche emprise.

Pendant le dîner officiel, je fus assise loin des personnages importants, mais assez proche tout de même pour les voir divertir leur leader. Chacun avait une histoire à raconter et s'exécutait avec l'inimitable accent libérien. Après, le président approuvait en citant un proverbe approprié. Les ministres et les diplomates souriaient fièrement et riaient avec aisance pour le Vieux et avec lui.

Après le repas, Joe conduisit ses invités dans le salon décoré. Au moment où le président Tubman prenait place dans un fauteuil semblable à un trône, flanqué des membres de sa suite, graves soudain, Bahnti se tourna vers moi et haussa les sourcils. Joe me présenta, dit que je chantais et écrivais, mais aussi que, fait beaucoup plus important, j'étais la tante de ses enfants, une fille de l'Afrique et sa sœur d'élection.

– Excusez-moi, Monsieur le Président, dis-je, debout au centre de la pièce, mais je n'ai jamais chanté pour un président. En fait, c'est la première fois que je rencontre un président.

William Tubman rit en faisant rouler un énorme cigare entre ses doigts.

– Mon enfant, gloussa-t-il, ce qui fit glousser les autres, mon enfant, je ne suis qu'un président ordinaire. Chantez !

J'interprétei un blues traditionnel, au tempo facile. Le président fit claquer ses doigts, et les invités, peu à peu, l'imitèrent.

Après la chanson, j'eus droit à de longs applaudissements bien sentis.

– Maintenant, mon enfant, chantez *Swing Low, Sweet Chariot*.

J'entonnai le vieux chant doucement, tout doucement.

– *Swing Low, Sweet Chariot, Coming for to carry me home.*

De sa voix de baryton, le président se joignit à moi.

– *Swing Low, Sweet Chariot, Coming for to carry me home.*

D'autres voix se frayèrent un chemin harmonique jusqu'au chant et j'entendis vaciller le soprano haut perché de Bahnti.

– *If you get there before I do, Coming for to carry me home, Tell all my friends I'm coming too, Coming for to carry me home.*

Ils ne chantaient ni comme des Blancs ni comme des Noirs américains, mais ils chantaient avec une émotion telle que des larmes me montèrent aux yeux. Hormis quelques représentants du gouvernement égyptien et moi-même, tous les chanteurs étaient Africains. Après la conversation du dîner, je savais qu'aucun d'eux n'était consumé par la flamme du zèle religieux. Quel était donc ce « chariot » qu'ils invoquaient ? À quel « chez-eux » aspiraient-ils ? Je baissai la voix et leur abandonnai la chanson.

C'étaient des Américano-Libériens. Cinq générations plus tôt, peut-être, un ancêtre – un esclave américain – avait immigré en Afrique pour épouser une fille d'une des tribus de la région. À présent, après un siècle d'exogamie, ils buvaient du champagne dans un grand salon, en smoking et rubans, conformément aux usages de la diplomatie internationale. Dans leur propre pays, ils possédaient des plantations d'hévéas et de caféiers ou des rizières. À la maison, ils parlaient le bassa, le krou et le mandingue aussi facilement que l'anglais.

Pourtant, leurs visages étincelaient pendant qu'ils retrouvaient l'air.

*See that host all dressed in red,
Coming for to carry me home.
It looks like a band that Moses led,
Coming for to carry me home.*

Ils faisaient preuve de sérieux et chantaient juste, mais ils n'arrivaient pas à reproduire la mélodie entêtante de notre chant. S'il est vrai que les Noirs ne savent pas tous danser ou chanter, ceux qui en sont capables créent des tonalités uniques, aussitôt reconnaissables. Parmi tous les Africains que j'avais rencontrés, seuls les Zoulous, les Xhosas et les Shonas d'Afrique du Sud produisaient des sons veloutés et mélancoliques qui réussissaient à faire entrer dans l'oreille et le cœur un indéniable message de douleur.

Fallait-il en conclure que seuls les Africains en proie à un désespoir absolu, éprouvés par le destin, repoussés, rejetés et abandonnés, savaient concevoir et interpréter ce genre de musique ?

Les accords s'estompèrent et les applaudissements s'accompagnèrent de magnifiques sourires. En l'absence de mes ancêtres inventifs, qui avaient tiré cette mélodie des sacs de coton, j'inclinai humblement la tête.

Lorsque Guy m'accueillit à l'aéroport avec une boîte de chocolats (chers) et un magnifique carré de tissu africain qu'il avait lui-même choisi au marché, je ne tardai guère à conclure que mon absence avait ravivé son affection. Son visage était de nouveau empreint de confiance juvénile, et il avait recommencé à rire de bon cœur. Je me dis que la décision que j'avais prise de rester le plus longtemps possible avec Bahnti et Joe avait été sage, car mon fils était rentré des régions de l'adolescence où les barrières étaient si hautes et si épaisses qu'elles ne laissaient passer ni les regards indiscrets ni même la lumière.

Il transporta mes valises jusqu'à la maison, où je fus accueillie par l'arôme du poulet frit. Je savais le plat au-dessus des capacités d'Otu, et comme Alice et Vicki étaient parties...

Je jetai un regard interrogateur à mon fils, qui sourit et me serra dans ses bras.

– C'est moi qui ai fait la cuisine, m'man. Je sais que tu détestes les plats qu'on sert dans les avions.

Les larmes qui ruisselèrent sur mon visage me prirent par surprise et peinèrent Guy.

Nous n'avions jamais eu recours aux larmes pour nous manipuler mutuellement. Je lui présentai mes excuses et il dit :

– Le moment est peut-être mal choisi pour te parler.

J'insistai en lui rappelant que le moment de parler est celui où on a quelque chose à dire. Je m'assis, toujours dans ma tenue de voyage, et Guy déballa son sac, aussi méthodiquement que s'il lisait un traité.

Il se dit reconnaissant de tout ce que j'avais fait pour lui. Il déclara que j'avais été une excellente mère. Aucun parent n'aurait pu se montrer plus patient, plus généreux ou plus aimant. Je commençai à me contracter, à blinder mes muscles et mon esprit. Comme Guy ne se voulait pas violent, je sentis le coup glisser en moi et sur moi comme un murmure.

– M'man, dit-il à la façon du gentil garçon que j'avais pris plaisir à élever. Depuis ton départ, j'ai beaucoup réfléchi. Tu as fini d'éduquer un enfant. Tu as fait du très bon travail. À présent, je suis un homme. Ta vie t'appartient et la mienne est à moi. Je ne te repousse pas. Je t'explique simplement que notre relation a changé...

Il ne tirait pas sur les cordons du tablier. Avec soin et méthode, il défaisait ses nœuds et même le fil qui le composait.

– Je ne sais pas encore ce que je veux faire. Je ne sais pas si je vais rester au Ghana et finir mes études à l'université ou si je vais plutôt aller dans un autre pays pour parfaire mon éducation. Dans un cas

comme dans l'autre, je vais demander une bourse et te libérer du fardeau de mes frais de scolarité.

Le tablier n'était plus que de la charpie et j'étais bouche bée. Guy me parla, m'invita à le suivre dans sa réflexion, mais j'en fus incapable. Je ne connaissais pas le chemin.

À la fin de son laïus, il me serra dans ses bras et me remercia une fois de plus avant de me quitter en disant avoir des projets pour la soirée.

Je parcourus la maison vide en tentant de donner un sens aux phrases qui culbutaient dans ma tête.

« Il est parti. Mon adorable petit garçon est parti et ne reviendra plus. Ce gros homme bizarre et sûr de lui m'a enlevé mon petit garçon et il a le culot de me dire qu'il m'aime. Comment pourrait-il m'aimer ? Il ne me connaît pas et je suis foutrement certaine de ne pas le connaître, lui. »

Efua s'encadra dans ma porte, les traits tirés, sa peau d'ordinaire si saine d'une couleur gris métallique. Elle entra et je vis que ses mains tremblaient. Je me gardai bien de poser des questions. Au moment opportun, elle me ferait part du motif de sa visite.

Lorsque je revins dans la cuisine avec de la bière froide, elle avait repris son calme, mais elle se tenait debout, au milieu du salon.

– Tu as vu, ma sœur ? Tu as lu le journal ?

Je lui répondis que non et me demandai si le président avait été assassiné. Je la suppliai de s'asseoir, mais elle secoua la tête.

– Le journal d'aujourd'hui. En page deux.

L'assassinat du président aurait fait la une.

– Viens t'asseoir, sœur Efua, et laisse-moi te servir une bière.

Elle restait toute droite, tremblante, insensible à mes cajoleries.

– Personne n'est passé le réclamer. Personne. Ah ! mon Afrique ! Qu'es-tu donc devenue ? Ah ! mon Afrique !

Des lamentations dramatiques envahirent mon salon, soudain minuscule. La voix d'Efua aurait pu remplir la scène d'un théâtre grec.

– Ah ! mon Afrique ! Qu'allons-nous devenir ?

Je lui versai un verre de bière et le posai sur une table, à côté du fauteuil. Mon verre à la main, je me dirigeai vers un autre siège et attendis.

– Aïe. Aïe. Mon pays. Mon peuple.

Les plaintes commencèrent à s'éteindre et Efua finit par prendre conscience de l'endroit où elle se trouvait. Elle esquaissa un pâle sourire.

– Pardon, ma sœur, mais tu ne saisis peut-être pas. Un homme, un Ashanti, un Ghanéen, est mort il y a deux jours. Son cadavre repose à la morgue. Et personne n'est venu le chercher.

Son regard pesait sur moi, mais ses yeux vides, perdus dans le vague, n'enregistraient pas ma présence.

– Tu comprends ce que ça veut dire ? Je secouai la tête.

– L'Afrique se désagrège. Ce cadavre qui repose à la morgue est une des pierres de la montagne africaine. Il a un chez-lui. Le jour où on lui a donné un nom, on lui a aussi attribué une place, que lui seul peut occuper. Après sa mort, cette place reste la sienne, même s'il est parti pour le pays des morts. Sa famille et son clan honoreront la place qui lui revient et le chériront, lui. Au Ghana, jamais un cadavre n'est resté deux jours à la morgue sans que personne passe le chercher. C'est pour cette raison que le journal a publié la nouvelle. On aurait dû en faire la une. La manchette. Il faut un électrochoc pour que les Africains se rendent compte de ce qui leur arrive. De ce qui nous arrive.

Elle secoua la tête et, ramenant sur ses épaules l'étoffe dont elle était couverte, sortit de la maison. Je lui emboîtai le pas. Sur mon perron, elle balaya des yeux les maisons et les voitures de ma rue. Lorsqu'elle reprit la parole, sa voix était basse, à deux doigts du râle.

– On devrait obliger tous les habitants des villes à aller vivre pendant un an dans leur village ancestral, nu-pieds, vêtus de guenilles. Nous avons commencé à penser comme des Européens. Ma sœur, nos dieux vont finir par se mettre en colère, c'est moi qui te le dis. J'aurais peur de contrarier Jésus-Christ, mais l'idée d'irriter les dieux africains me terrorise.

Elle se pencha pour m'embrasser avant de prendre congé et je l'accompagnai jusqu'à sa voiture, dont le chauffeur avait déjà ouvert la portière.

La visite me troubla. Efua, modèle de retenue, avait pleuré non pas la mort d'un inconnu, mais plutôt le fait que d'autres inconnus n'étaient pas venus réclamer ses restes. Fidèle à mon habitude, je comparai les cultures africaine et noire américaine, comme si j'étais en reportage sur le continent. Au Ghana, un cadavre non réclamé justifiait l'attention des médias et une réponse émotive de la part d'Efua, tandis que, en Amérique, des corps noirs encore bien vivants n'avaient pas droit à de tels égards. Trop souvent, parmi nous, la vie se monnayait à vil prix et la mort encore plus. Depuis la fin de l'esclavage, des Noirs américains avaient couru, marché, fait du stop

et vagabondé d'endroits intenable en endroits insupportables et étaient morts dans des prés, des prisons, des hôpitaux, des champs de bataille, des lits et des granges. Et s'ils étaient nés dans la douleur, seuls les mourants avaient conscience de leur mort. Ils venaient et disparaissaient, non pris en compte, sinon par les traditions symboliques, et non réclamés, sinon par le sol où ils redevenaient poussière.

Je songeai aux dieux africains qu'Efua craignait de courroucer et décidai qu'ils devaient trembler de fureur depuis des siècles. Sinon, comment expliquer l'alliance de l'avidité africaine et de l'infamie européenne à l'origine du commerce des esclaves, industrie qui avait duré pendant plus de trois siècles ? Les dieux africains n'avaient-ils pas exprimé leur colère en laissant leurs filles et leurs fils les plus forts être emportés au-delà des mers ? À quelles provocations les avait-on soumis pour qu'ils tolèrent que des nuages de maladie, de sécheresse et de malnutrition recouvrent le territoire ? Je donnai raison à Efua. Pour rien au monde je n'aurais voulu voir les dieux de l'Afrique plus énervés qu'ils ne l'étaient déjà.

Le journal du soir rapporta que la famille de l'homme était venue du nord pour récupérer sa dépouille. Les Ghanéens respirèrent mieux et moi aussi.

La souffrance est une compagne fidèle, et Comfort se désagrégeait sous le poids de ses attentions.

Au cours des trois mois précédents, j'avais vu son rire s'éteindre peu à peu avant de disparaître tout à fait, en même temps qu'une douzaine de kilos de courbes sensuelles. Il n'y avait ni joie dans son visage, ni force dans ses mains. Lorsqu'elle tressait mes cheveux, les mouvements que je sentais sur ma tête auraient pu être produits par des escargots endormis.

– Non, ma sœur. Je suis pas malade. Je suis seulement fatiguée.

Désormais, nous nous connaissions bien, elle et moi, et je pouvais me permettre de lui faire des remontrances.

– Une telle fatigue équivaut à une maladie, ma sœur. Tu es si faible à présent que tu as du mal à peigner mes cheveux.

Quelques mois plus tôt, elle en aurait imputé la faute à mes cheveux, auxquels elle aurait reproché de faire des caprices. Puis elle m'aurait suggéré de leur rabattre le caquet de force.

– Chaque jour, je me sens plus faible, se contenta-t-elle de dire.

Elle s'interrompit avant d'ajouter :

– C'est la femme. C'est à cause d'elle.

– Quelle femme ? demandai-je. Qu'est-ce qu'elle fait, au juste ?

Même la voix de Comfort semblait éteinte.

– Sa vieille épouse m'empoisonne, chuchota-t-elle. D'abord, elle me donne la permission de me montrer amicale avec lui. Mais quand elle voit qu'il m'aime, elle dit non.

– Amicale ? Dis-moi, Comfort, elle pensait que vous seriez seulement amis, son homme et toi ? Juste amis ?

– Elle savait que nous couchions. Sinon, pourquoi ma mère aurait-elle parlé à sa mère à elle ? Elle a donné son accord. Puis... elle a vu que c'était plus qu'une affaire de couchette. Nous... Il m'aimait. C'est là qu'elle a promis que je perdrais. Que je perdrais tout. Ma beauté, mon poids. Je le perdrais lui et je perdrais aussi la tête. Ah ! ma sœur, c'est qu'elle a des potions puissantes ! Je risque même de perdre ma vie.

– Elle t'a fait boire quelque chose ? demandai-je en songeant à l'arsenic.

– Non, je mange chez moi. J'ai un cousin et un serviteur de mon village qui s'occupent de moi. Non. J'ai rien pris qu'elle a touché.

Elle tira un tabouret et s'assit près de moi. Je remarquai qu'elle avait l'air d'une petite fille.

– Je me sens vieille, ma sœur, dit-elle, mais je pense qu'elle me prend mes années de vie.

Avait-elle confronté la femme ? Si elle s'adressait directement à elle...

Comfort se mit à frissonner et je lui demandai pardon d'avoir fait une telle suggestion. Elle agita une main osseuse.

– Non, sœur Maya. Tu vois dans quel pétrin je suis ?

Elle frissonna de nouveau et ses yeux étaient remplis de désespoir.

– La femme est venue me voir. Chez moi. Mon serviteur l'a laissée entrer. Je suis tombée sur elle, ma sœur, imagine ma surprise. Elle est vieille. Autrefois, elle était belle, mais à présent... L'âge... Je vais mourir avant de savoir ce qu'il aurait fait de moi.

Comme elle était au bord des larmes, je l'encourageai à poursuivre son récit.

– Eh bien, ma sœur, tu sais que j'étais bien grasse et bonne comme du beurre de cacao et l'homme m'aimait. Quand elle est venue chez moi, je lui ai demandé ce qu'elle voulait... et pas poliment. Elle a répondu qu'elle voulait me poser deux questions. Que Dieu me

pardonne, mais j'étais folle. Je lui ai pas proposé à boire. Je me suis même pas assise. Elle est vieille, ma sœur, et je l'ai quand même regardée de haut.

Comfort secoua la tête, incrédule devant sa propre grossièreté. Elle continua.

– Elle portait de vieux habits de deuil. Elle a dit : « Voici ma première question. Sais-tu ce que coûte l'amour ? » Et, fit Comfort en croisant les doigts au-dessus de sa tête, je lui ai répondu : « Je suis pas marchande. Je pense pas à la valeur des choses. » Là, elle a dit : « Voici ma deuxième question. Es-tu disposée à payer n'importe quel prix pour l'amour ? J'étais sûrement victime d'un sort parce que j'ai oublié mes manières. J'ai parlé. J'ai haussé le ton. Je lui ai dit que j'étais ni laide ni vieille, que j'étais pas obligée d'acheter l'amour. Et que j'avais pitié de celles qui devaient payer.

J'avais fait ma plus grosse erreur parce que là, elle s'est levée et elle a crié : “Ah bon ? T'as pitié des personnes qui paient pour l'amour ?” Elle regardait ma bouche, et j'ai ri, j'ai renâclé. J'ai sucé mes dents en présence de cette femme, ma sœur. J'en reviens pas moi-même. La vieille s'est enveloppée dans sa robe de deuil et elle a dit : “Tu vas perdre. Tu vas tout perdre. ” Puis elle est sortie de chez moi. Aïe, ma sœur, tu comprends, à présent ? L'homme ne viendra plus vers moi. Ma chair fond. Vous avez des potions chez vous ? Des potions puissantes ? »

Je lui demandai si elle avait vu le médecin et elle secoua la tête.

– Les médecins européens peuvent rien pour moi. Vous autres, les Noirs américains, vous avez des remèdes ?

Dans les annonces classées, de nombreux journaux américains appartenant à des Noirs faisaient paraître des annonces d'envoûteurs.

Vous voulez récupérer votre homme ?

Essayez la racine dite de Jean le Conquérant !

Personne de ma connaissance n'admettait avoir recours à leurs services.

Je dus avouer à Comfort que les miens ne disposaient pas de remède fiable, exception faite de ce qu'ils avaient appris à l'école.

Elle dit qu'elle avait consulté de nombreux médecins africains, mais qu'aucun d'eux n'avait réussi à vaincre la terrible malédiction. Elle avait même passé une semaine à Larteh, petite ville abritant des centaines de médecins, mais en vain. Son dernier espoir résidait dans un voyage à l'étranger.

– J’ai entendu parler d’une femme de la Sierra Leone, ma sœur. Elle est très, très bonne. Il faut que j’aille là-bas et que j’y reste deux semaines, que je me purifie, puis elle va me recevoir. Il faut que je la paie en or pur.

– Je n’ai pas d’or, dis-je, mais je peux te prêter un peu d’argent.

La faiblesse adoucissait son ancien et vigoureux sourire.

– Merci, ma sœur, mais mon oncle est orfèvre et j’ai plein de breloques. Ce que je veux, c’est aller et venir. Ce que je veux, c’est m’asseoir chez toi, un samedi, et ravoïr ma force. Comme ça, quand Comfort va avoir les mains sur ta tête, tu vas savoir que Comfort a les mains sur ta tête. Et j’aimerais que tu me fasses rire. Si tu savais comme j’ai envie de rire, ma sœur !

Nous nous étreignîmes et elle promit d’être de retour dans deux mois. Bien dans sa peau, grasse et rieuse.

Deux semaines plus tard, une amie de Comfort se présenta à ma porte.

– Sœur Maya, je suis venue vous apporter une mauvaise nouvelle. Notre sœur Comfort est morte en Sierra Leone. Elle y était depuis moins d’une semaine. Désolée de vous l’apprendre ainsi, mais je sais que vous auriez voulu qu’on vous prévienne. Elle aimait tellement rire avec vous.

Correspondant fréquent et stimulant, Malcolm nous informait, nous instruisait et nous encourageait. Ses lettres contenaient de nombreuses nouvelles et de précieux détails concernant sa vie de tous les jours. Les États-Unis s’apprêtaient à apporter des changements d’importance et le moment était venu de lancer l’Organization of Afro-American Union (OAAU). Déjà merveilleuse, sa famille était peut-être sur le point de s’agrandir. Dans sa boîte aux lettres, les menaces de mort s’empilaient et il changeait souvent de numéro de téléphone pour protéger sa femme contre les appels obscènes et effrayants.

Certaines de ses lettres ressemblaient à des ordres :

Un jeune peintre nommé Tom Feelings débarquera bientôt au Ghana. Faites tout ce que vous pourrez pour lui. Je compte sur vous.

Le Secrétariat d’État des États-Unis envoie James Farmer au Ghana. L’ambassadeur choisira quelques personnes à lui faire rencontrer et quelques lieux à visiter. Je veux que vous alliez le chercher et que vous lui fassiez visiter les environs. Ayez pour lui les soins que vous avez eus pour moi. Je compte sur vous

L'OAAU comptait parmi ses membres de bonnes personnes, pleines d'énergie et d'enthousiasme, mais aucune d'elles ne possédait les aptitudes à l'organisation que requéraient la mise sur pied d'un bureau et son administration au jour le jour. L'organisation avait besoin d'une coordonnatrice d'expérience.

Malcolm ne fit jamais référence au fait que j'avais été la coordonnatrice de la SCLC de Martin Luther King pour le nord des États-Unis. Par cette omission, il me força à m'interroger sur ce que je pourrais apporter à l'organisation. Je pris conseil auprès de Julian.

– De toute façon, dit-il, je pense que nous rentrerons tous bientôt. L'Afrique était là quand nous sommes arrivés et elle ne bougera pas. On pourra toujours revenir.

Une lettre d'Alice finit presque de me décider. L'air en forme mais soucieux, Malcolm était passé par Addis-Abeba, toujours sans escorte.

– Si l'OAAU prend son envol, il aura sûrement des gens autour de lui. Comme Julian et toi, je me préoccupe de sa sécurité.

Mes amis ghanéens déclarèrent qu'ils seraient tristes de me voir partir, mais qu'ils comprendraient que la lutte des miens passe en premier.

Avant d'arrêter ma décision, je réfléchis longuement et méthodiquement.

Mon fils me convainquit – et faillit se persuader lui-même – qu'il était adulte. À l'université, il faisait de brillantes études ou, quand il était distrait, ne fichait rien du tout. Personnage d'un drame de sa composition, il vivait l'intrigue au fur et à mesure qu'elle se déployait. Quand il oubliait son texte, sa virilité l'empêchait d'accepter qu'on lui souffle ses répliques.

Lorsque je lui dis que je songeais à repartir aux États-Unis, il sourit de toutes ses dents.

– Oui, maman. Il est grand temps que tu rentres au bercail.

Il ne fronça les sourcils que lorsque je lui dis que je paierais ses frais de scolarité et que je lui laisserais un compte en banque bien garni.

– Je suis désolé d'avoir besoin de ton argent, m'man, mais un jour... un jour...

La vision d'un avenir opulent dansait devant ses yeux. Le petit garçon et même l'adolescent exubérant étaient montés sur les planches en se pavanant et avaient disparu. Le nouveau premier rôle pouvait se passer de sa mère comme actrice de soutien. Il se réjouissait à l'idée d'avoir la scène pour lui seul.

Il me semblait avoir tiré de l'Afrique tout ce qu'elle pouvait me donner. J'avais rencontré des gens et je m'étais fait des amis. Dans le tissu de ma vie, Efua, Kwesi Brew, T.D. Bafoo et Nana formaient désormais des trames essentielles. J'avais appris à connaître et à aimer les enfants africains, de Baby Joe au malin Kojo en passant par Abena, si pleine d'allant, Ralph, empreint de gravité, et Esi Rieter, si bien élevée. Ils m'avaient donné de l'affection et instruite sur l'influence positive qu'exerce le fait de savoir rester à sa place, au sens propre. Sheikhali m'avait fait vivre une idylle africaine, tandis que la vie et la mort de Comfort avaient confirmé la réalité de l'illusion africaine. Alice, Vicki, Julian et Ana Livia rentreraient un jour aux États-Unis et nous remuerions de nouveau la marmite où avaient mijoté nos vieilles amitiés et nos vieilles discussions, et pas un filet de vapeur ne se serait perdu pendant notre séparation. J'avais vu la lune africaine incandescente se lever au-dessus des collines noires d'Ahuri, entendu des prêtres africains implorer Dieu avec des voix et des rythmes qui me ramenaient en pensée à l'Église baptiste du Calvaire de San Francisco.

Grâce à ma quête du cœur insaisissable de l'Afrique, je me comprenais mieux et je comprenais mieux les autres. La nostalgie de la terre natale, celle où nous pouvons aller tels que nous sommes et où on ne nous remet pas en question, habite chacun de nous. Elle s'accompagne de féroces ambitions et de dangereuses cabrioles. Nous amassons de vastes fortunes au prix de nos âmes ou nous risquons nos vies dans des fumeries, de Soho, à Londres, à Haight-Ashbury, à San Francisco. Nous crions dans des églises baptistes, portons des kippas et des perruques et discutons des plus infimes détails de la Torah ou nous adorons le soleil et refusons de tuer des vaches pour nourrir ceux qui crèvent de faim. Dans l'espoir que, puisque nous faisons tout cela, les nôtres nous acceptent ou, dans le cas contraire, que nous oublierons la terrible nostalgie que nous avons de notre foyer.

C'était décidé. Je rentrerais aux États-Unis dès que possible.

Nana Nketsia se rendait à Lagos en voiture. Lorsqu'il nous proposa de l'accompagner jusqu'à la frontière du Togo, ses filles aînées et moi, j'acceptai volontiers. J'avais pris la décision de quitter l'Afrique, mais je me rendais compte que je n'avais pas vu l'est du Ghana.

Araba fit la route avec moi, tandis qu'Adae monta dans la voiture de son père. Trois heures après avoir quitté Accra, nous arrivâmes dans la petite ville affairée d'Aflao. Nana me fit signe de le suivre et me guida vers une vaste demeure à étage au bout d'une allée paisible.

– Nous allons passer la nuit ici. Demain matin, à l'aube, mon

chauffeur et moi poursuivrons vers Lagos. Entrez. Je veux te présenter notre hôte, l'agent des douanes.

Nana frappa à la porte et un domestique nous ouvrit. On nous fit pénétrer, ses filles, lui et moi, dans un salon à l'ameublement raffiné. Avant que nous ayons eu le temps de nous asseoir, une jeune fille de l'âge d'Araba entra par une porte de côté. Elle sourit, tendit la main et gratifia Nana d'une courte révérence.

– Soyez le bienvenu, Nana. Je m'appelle Freida, et je suis la fille d'Adadevo. Il est encore au bureau. Il m'a chargée de vous accueillir.

Nana nous présenta, Araba, Adae et moi, et Freida inclina joliment la tête en guise de salutations. Comme nous étions sûrement vannés après un si long voyage, elle proposa de nous faire voir nos chambres. On installa Nana au rez-de-chaussée, tandis que je me vis confier une chambre d'amis à l'étage. Quant à Araba et Adae, elles partageraient une chambre voisine de celle de Freida.

Même si j'avais l'habitude de la dignité des filles africaines, je fus décontenancée par le sang-froid adulte dont Freida faisait preuve à seize ans. C'était une hôtesse-née. J'en déduisis qu'elle était la fille unique d'un père célibataire et que les circonstances l'avaient forcée à mûrir bien et rapidement. Nana transporta sa radio à ondes courtes dans ses quartiers et je me retirai dans ma chambre.

Au cours des heures suivantes, tandis que les filles ricanaient au bout du couloir, je songeai à mon départ imminent et à l'OAAU. On n'avait fait aucune mention de ma rémunération ni de mes responsabilités. Je savais que je toucherais le salaire minimum et qu'on me chargerait de recueillir des fonds, de monter des dossiers, de recruter des membres, de remplir des enveloppes, d'ébaucher des communiqués de presse, de taper à la machine, de faire du classement et de répondre au téléphone. En général, ce sont les tâches à accomplir dans les organisations en sous-effectif et sous-financées qui, dans leur lutte pour le respect des droits civiques, se voient forcées de quémander.

Je me réjouissais à l'idée de renouer avec les membres de ma famille et de vieux amis. Soudain, j'étais emballée à l'idée de revoir New York et d'être de retour dans l'arène.

Araba interrompit mes pensées.

– Mr. Adadevo est là, tante Maya, et le repas est servi. Je me préparerai et descendis retrouver les autres dans la salle à manger. Mr. Adadevo était un homme de grande taille et de belle apparence, à la peau brun foncé. Il parlait d'une voix chantante, avec l'accent mélodique des Éwés. Les filles dînèrent ensemble en recourant à l'anglais pour surmonter la barrière linguistique, tandis que Nana et

Mr. Adadevo discutèrent de questions d'État sur un ton solennel. Les heures que j'avais passées à réfléchir dans ma chambre m'avaient vidée, et je fus heureuse de l'absence d'une conversation générale à laquelle j'aurais dû participer.

Tôt, je demandai la permission de me retirer en invoquant, sans mentir, l'épuisement.

Nous nous retrouvâmes, le lit, le sommeil et moi ; à l'aube, je descendis souhaiter bon voyage à Nana. Il promit de rentrer au Ghana avant mon départ.

Lorsque Mr. Adadevo entra dans la cuisine, le soleil était haut dans le ciel et je m'offrais une énième tasse de café soluble. En mangeant des quartiers d'orange, il me demanda pourquoi j'avais attendu jusqu'au dernier moment pour visiter la région. Je lui fis une réponse courtoise, puis il me demanda si j'aimerais voir la ville voisine de Keta, située à une cinquantaine de kilomètres. Peu intéressée, je lui fis de nouveau une réponse courtoise.

– Ce serait bien, à condition de pouvoir repartir vers Accra en début d'après-midi.

Il me donna l'assurance que nous aurions tout le temps et partit secouer les filles, qui dormaient toujours.

Il fut décidé que nous prendrions sa grosse voiture. Araba, Adae et Freida montèrent derrière, tandis que Mr. Adadevo, son chauffeur et moi nous installâmes à l'avant.

Quoique magnifique, la campagne environnante n'avait rien d'exceptionnel. Mes yeux s'étaient habitués aux palmiers et aux cocotiers, ainsi qu'aux bougainvillées qui poussaient librement au bord des routes et des rues. De la banquette arrière, un murmure paisible s'élevait jusqu'à moi. Comme ni Mr. Adadevo ni son chauffeur ne parlaient, le bruit du moteur et la chaleur moite me plongèrent dans un état de quasi-stupeur.

Soudain, je me secouai, de nouveau alerte, en regardant devant moi. Nous approchions d'un pont gracieux, en apparence solide. Mon cœur se mit à battre la chamade et j'eus du mal à respirer.

– Stop, dis-je d'une voix haletante. Arrêtez, arrêtez.

Le chauffeur obtempéra. Comme j'étais assise près de la portière, j'ouvris et descendis à toute vitesse. Par la vitre arrière, je dis :

– Sortez de là, les filles. Toi aussi, Freida. Nous allons traverser à pied.

Bien qu'étonnées par mon comportement, elles obéirent, et je dis à Adadevo :

– Nous allons remonter dans la voiture de l'autre côté du pont.

Je m'éloignai des filles d'un pas brusque. Plongées dans la perplexité par mon attitude, elles gloussaient nerveusement. Mon intérêt feint pour la rivière et ses rives luxuriantes m'obligeait à tourner souvent la tête, comme si je cherchais un objet ou un point de vue particulier. En fait, j'étais plus agitée que les adolescentes. Impossible de m'expliquer. Tout ce que je savais, c'est que j'étais si terrifiée à l'idée de rouler sur le pont que, dans l'hypothèse où le chauffeur aurait refusé de s'arrêter, j'aurais sauté de la voiture en marche.

Mr. Adadevo nous attendait de l'autre côté. Lorsque les jeunes passagères furent bien installées, il me prit par le bras et m'entraîna à l'écart.

– Pourquoi avoir eu si peur ? Jamais je n'avais été témoin d'une telle terreur. Vous connaissez ce pont ?

Je secouai la tête.

– Avez-vous déjà entendu parler du pont de Keta ?

De nouveau, je secouai la tête. La région m'était totalement inconnue.

– L'ancien pont ou plutôt les anciens ponts étaient si mal construits que, en cas d'inondation, ils se désagrégeaient et étaient emportés par la crue. Des voyageurs utilisant toutes sortes de véhicules y ont perdu la vie. Il y a environ un siècle, les personnes qui se déplaçaient en palanquin avaient l'habitude de descendre pour faire la traversée à pied. Dans une crise, seuls les piétons pouvaient espérer atteindre l'autre bout.

Je frissonnai.

– Vous êtes sûre que personne ne vous a raconté cette histoire ? demanda-t-il.

– Je l'ai peut-être lue quelque part, répondis-je.

Je me déclarai navrée de lui avoir causé une grosse frayeur, sûre et certaine de n'avoir jamais eu vent de l'histoire du pont.

Après mon inexplicable emportement, une nouvelle tension s'était installée dans la voiture. Sur la banquette arrière, le silence s'était fait, mais, après cet épisode, Mr. Adadevo se mit à parler et ne s'arrêta qu'à Keta.

Il parla d'Accra, de la croissance du Ghana, de la sagesse de Kwame Nkrumah. Il déclara être un fervent admirateur des athlètes noirs américains et de Martin Luther King. Il vanta sa région, la décrivit en détail, évoqua les industries de la pêche et du copra, ses marchés, ses

villes principales et sa religion.

Absorbée par l'analyse de la réaction que j'avais eue aux abords du pont, j'écoutais son récitatif chantonné d'une oreille distraite.

– À Keta, il y a une lagune d'un côté et, de l'autre, la mer. Cette situation a été à l'origine de bien des problèmes. Après les travaux d'agrandissement des ports de Tema et de Sekondi-Takowadi, la mer, en réaction, s'est repliée sur Keta. Trois kilomètres de la ville ont déjà disparu. L'eau coince les habitants sur deux fronts. La ville finira par être engloutie et les gens n'ont nulle part où aller.

Après avoir entendu le récit de ce désastre, je me surpris de nouveau. Je me sentis comme si je venais d'apprendre la mort d'un parent adoré. Des larmes affluèrent à mes yeux, menaçant de rouler sur mes joues. Je redoutais de pleurer devant des inconnus, mais la perspective de laisser les filles de Nana me voir perdre la maîtrise de moi-même était encore plus terrible. La devise de la famille était : « Le roi ne pleure pas dans la rue. » J'avais déployé des efforts considérables pour leur montrer que, bien qu'issue d'une lignée d'esclaves, je descendais de rois.

Je pris un mouchoir, feignis de tousser.

– Ça va, ma tante ? demanda Araba en se penchant.

Je lui répondis que j'étais incommodée par la poussière et elle sembla satisfaite.

Adae prouva son intelligence et me justifia auprès de sa nouvelle amie en disant :

– Tante Maya est très sensible. Elle a des allergies.

J'étais heureuse de leur présence, car, sans elles, je me serais peut-être pliée en deux pour laisser le sentiment de perte que j'éprouvais s'épancher en torrents de larmes. J'avalai la grosse boule que j'avais dans la gorge, encore et encore, en me demandant si j'étais en train de perdre la raison. En quoi ce pont et l'empiétement de la mer sur Keta me concernaient-ils ?

Adadevo parlait toujours lorsque la voiture s'engagea dans les rues étroites de la vieille ville. Même si nous ne voyions pas l'océan, je compris ou sentis soudain que, après le prochain tournant, nous aurions une vue panoramique sur les vagues. Cherchant à me ressaisir, j'espérai que mon pressentiment se révélerait faux.

– Et voici la mer, dit Mr. Adadevo. Vous l'appellez l'océan Atlantique. En éwé, nous lui donnons un autre nom.

Le chauffeur se gara aux abords du marché de Keta et Mr. Adadevo m'invita à venir rencontrer sa sœur, qui exploitait un petit comptoir

en périphérie. Nous marchâmes à la queue leu leu, Freida et le chauffeur transportant de grands paniers en paille vides.

Grande et élancée, la sœur de Mr. Adadevo ressemblait à Efua. Lorsque nous fûmes présentées, je me rendis compte qu'elle ne possédait que peu de mots d'anglais et je me dis qu'elle parlait français.

La tribu des Éwés, qui occupait le Togo et l'est du Ghana, avait été colonisée par les Allemands au XIX^e siècle, mais, au terme de la Première Guerre mondiale, les alliés victorieux cédèrent la région à la France. En 1920, le français devint la langue officielle de la province. Je proposai donc de parler français avec la sœur de mon hôte, mais elle maîtrisait à peine mieux cette langue. Nous nous sourîmes et secouâmes la tête en signe d'exaspération. Sous les yeux d'Araba et d'Adae, elle parlait en éwé rapide avec son frère et sa nièce.

Je la saluai de la main, impatiente de gagner le marché surélevé, d'où provenaient des sons d'activité commerciale et de liesse.

Les marches étroites étaient bordées de murs en bois, qui en assombrissaient l'entrée. Tête baissée, j'avancais avec précaution quand une voix venue d'en haut attira mon attention. Levant les yeux, j'aperçus une femme âgée, d'une taille inhabituelle, qui cachait la lumière. Elle parla de nouveau, d'une voix semblable à la mienne, mais dans une langue que je ne comprenais pas.

Je lui souris et, en fanti, lui dis sur un ton de regret :

– Désolée, ma tante, mais je ne parle pas éwé.

Les mains sur ses amples hanches, elle se cabra et, dans l'espace sombre et confiné, se lança dans une tirade courroucée. Lorsqu'elle s'arrêta, je pris le parti de l'autodénigrement et lui dis, en français :

– Désolée, ma tante, mais je ne parle pas éwé.

Elle fit claquer ses mains si près de mon visage que je sentis un souffle d'air. Puis elle haussa le ton. J'avais beau ne pas comprendre ce qu'elle racontait, il était clair qu'elle avait pour moi des mots très durs.

Lorsque je pus glisser un mot, je lui dis, en anglais, cette fois :

– Désolée, ma tante, mais je ne parle pas éwé.

On aurait dit que les murs allaient s'effondrer. La grosse femme fit un pas vers moi, et je reculai de deux marches. Dans l'escalier, il n'y avait pas assez de place pour me permettre de passer, et de toute façon je n'aurais jamais trouvé le courage de me faufiler à côté de cette immense silhouette enragée. Le flot de ses invectives se faisait plus rapide et plus véhément. Je voyais bien que ma chance avait

tourné. Sinon, comment expliquer que je me retrouve, dans un escalier sombre, face à une folle que je ne pouvais ni calmer ni menacer ?

Derrière moi, Mr. Adadevo prit la parole. Je me retournai seulement en partie, par crainte de laisser mon dos exposé.

– Vous voulez bien parler à cette dame, Mr. Adadevo ? Elle ne comprend rien de ce que je lui dis.

La femme décocha une autre salve et Mr. Adadevo se glissa entre mon assaillante et moi. D'une voix douce, il dit quelques mots en éwé. Pendant que j'épiais le visage de la femme, j'entendis le mot « américaine ». Elle secoua la tête en signe de déni. Mon protecteur parla de nouveau, toujours avec douceur. J'entendis les mots « Noire américaine ». Le visage de la femme trahissait toujours l'incrédulité.

Se tournant vers moi, Mr. Adadevo dit :

– Elle vous prend pour une autre, ma sœur. Vous avez votre passeport américain ?

Je n'avais pas vu mon passeport depuis deux ans, mais je me souvins de mon vieux permis de conduire californien, sur lequel il y avait une photo. De mon porte-monnaie, je sortis le document froissé mais à l'aspect impressionnant et le tendis à Mr. Adadevo. Il le remit à la femme, qui plissa les yeux dans l'espoir de le déchiffrer malgré l'obscurité. Elle se retourna et monta l'escalier pour se placer dans la lumière. Mr. Adadevo la suivit et je le suivis.

Là, la femme, qui mesurait plus d'un mètre quatre-vingts, contempla le fragile bout de papier dans sa main foncée. Lorsqu'elle leva les yeux, je faillis tomber à la renverse : elle avait le large visage et les yeux bridés de ma grand-mère. Ses lèvres charnues avaient la même forme magnifique que celles de ma grand-mère, et ses pommettes étaient hautes, comme celles de ma grand-mère. Solennellement, la femme rendit le permis de conduire à Mr. Adadevo, qui me le remit, puis la femme tendit la main et, d'un air hésitant, me toucha l'épaule. Doucement, elle me caressa la joue à quelques reprises. Son visage se transforma. L'indignation avait cédé le pas à la mélancolie. Après m'avoir étudiée pendant quelques secondes, la femme leva les bras et croisa les doigts, puis posa ses mains sur sa tête. Elle se balança de gauche à droite en laissant entendre un petit gémissement pitoyable.

Si, durant mon enfance en Arkansas, mon frère ou moi mettions nos mains sur notre tête comme le faisait la femme, ma grand-mère interrompait son ouvrage et venait les baisser en disant qu'un tel geste portait malheur.

– C'est ainsi que nous pleurons la mort de quelqu'un, dit Mr. Adadevo, tout doucement.

La femme laissa tomber les bras et s'avança vers moi. Puis, en parlant, elle me prit la main et tira délicatement.

– Elle veut que vous l'accompagniez, dit Mr. Adadevo. Nous allons la suivre.

Les filles et le chauffeur avaient gravi les marches et nous entrâmes dans le marché bondé. Je me laissai entraîner par la grosse femme, un peu plus grande que moi et deux fois plus costaud.

Elle s'arrêta devant un premier étal et s'adressa à une femme, sans doute la propriétaire. Du torrent de mots, je retins « Noire américaine ». La femme leva sur moi un regard incrédule et contourna son comptoir pour mieux me voir. Elle secoua la tête, leva les bras et plaça les mains sur sa tête en se balançant de gauche à droite.

Mes compagnons restèrent en retrait, et la vendeuse se pencha au-dessus de la tablette, où tomates, oignons et poivrons étaient artistement disposés. Elle se mit à parler en poussant les légumes vers le bord.

Mr. Adadevo dit quelques mots au chauffeur, qui s'approcha avec un panier et y plaça précautionneusement les légumes.

– Un cadeau pour vous, dit mon hôte. Elle en a d'autres, si vous en voulez plus.

Je me dirigeai vers la femme pour la remercier, mais, à mon approche, elle me regarda, gémit et pleura, puis mit les mains sur sa tête. La grosse femme pleurait, elle aussi. Sa peine était contagieuse, d'autant plus que je ne comprenais rien à ce qui se passait. J'aurais voulu leur présenter des excuses, mais je ne savais pas très bien ce que j'avais à me faire pardonner.

Je me tournai vers Mr. Adadevo et lui demandai si je ressemblais à une femme morte.

Il répondit d'une voix triste.

– La première femme vous a prise pour la fille d'une amie. Mais, à présent, vous leur faites penser à quelqu'un d'autre, mais c'est une personne qu'elles n'ont pas connue personnellement.

Mon guide m'entraîna au milieu de la foule jusqu'à un autre comptoir, où la propriétaire vendait des patates douces, des racines de manioc et d'autres tubercules. Ses articles étaient posés sur le sol devant l'étal et formaient des piles autour du tabouret qu'elle occupait. Mon escorte entreprit sa litanie. Quelque part au milieu du rituel, elle prononça les mots « Noire américaine », et la femme répéta les mêmes gestes que la propriétaire du premier comptoir. Freida commença à entasser des patates douces de même que des racines de manioc et de taro dans son panier. Les deux femmes se balançaient et

gémissaient.

– Il faut que vous m’expliquiez, Mr. Adadevo, dis-je.

– C’est une histoire très triste et je ne suis pas en mesure de bien la raconter ni de la raconter en entier.

J’attendis pendant qu’il balayait les environs des yeux.

– À l’époque de l’esclavage, Keta était un village de taille respectable. Il a été très durement touché par la traite des esclaves. Très durement. En fait, à une certaine époque, tous les habitants ont été tués ou enlevés. Les seuls rescapés furent les enfants qui s’étaient enfuis et cachés dans la forêt. Depuis leurs cachettes, bon nombre d’entre eux ont vu leurs parents se faire battre et enchaîner. Ils ont vu les esclaves mettre le feu au village. Ils ont vu des mères et des pères prendre leurs bébés par les pieds et leur fracasser le crâne contre un arbre plutôt que de les voir vendus comme esclaves. Ils n’ont jamais oublié ce qu’ils ont vu, et ce qu’ils ont vu, ils l’ont répété et répété encore.

Les enfants, recueillis par les villages voisins, sont parvenus à maturité. Ils se sont mariés, ont eu des enfants et ont reconstruit Keta. Ils ont raconté leur histoire à leurs enfants. Ces femmes descendent de ces orphelins. Souvent, elles ont entendu cette histoire et les faits sont aussi frais à leur esprit que s’ils s’étaient produits de leur vivant. Et vous, ma sœur, vous leur ressemblez beaucoup, et même les intonations de votre voix sont comme les leurs. Elles sont sûres que vous descendez de ces mères et de ces pères enlevés. Voilà pourquoi elles pleurent. Elles pleurent non pas sur vous, mais bien sur les leurs qui ont disparu.

Une tristesse à la fois sombre et merveilleuse s’abattit sur moi. Je n’étais pas venue au Ghana dans l’espoir de remonter jusqu’à mes origines, mais, dans la vie de tous les jours, j’étais sans cesse tombée sur elles par accident. On m’avait prise pour une Bambara, et d’autres Africains avaient veillé sur moi comme ils auraient veillé sur une Bambara. Les Ahantas de la famille de Nana m’avaient adoptée. Ma ressemblance avec un de leurs parents était à leurs yeux la preuve de mes racines ahantas. Et ici, à l’occasion des derniers jours de mon séjour africain, des descendantes d’un passé saccagé retrouvaient leur histoire dans mon visage et, par ma voix, entendaient celle de leurs ancêtres.

La première femme me promena d’étal en étal, me présenta aux autres. Chaque fois, la marchande refusait de croire que j’étais Noire américaine et, chaque fois, elle se mettait à haleter et à pleurer, à gémir et à m’inonder de cadeaux.

Les femmes pleurèrent et je pleurai. Car je pleurai moi aussi sur le

peuple perdu dont étaient issus leurs ancêtres et les miens. Mais mes pleurs s'accompagnaient d'un drôle de joie. Malgré les meurtres, les viols et les suicides, nous avions survécu. Le passage du milieu et les ventes aux enchères ne nous avaient pas anéantis. Ni les humiliations, ni les lynchages, ni les cruautés individuelles, ni l'oppression collective n'étaient parvenus à nous effacer de la surface de la Terre. Nous nous en étions tirés malgré notre ignorance et notre crédulité, malgré l'ignorance et l'avidité rapace de nos agresseurs.

Il y avait de nombreuses raisons de pleurer, tant de raisons d'être en deuil, mais, dans mon cœur, j'étais exaltée à l'idée de tous les motifs que nous avions de nous réjouir. Séparés par nos langues, nos familles et nos coutumes, nous avons eu l'audace de continuer à vivre. Enchaînés, nous avons traversé l'océan inconnaissable et gravé son mystère dans les eaux « du fleuve profond, chez moi, au-delà du Jourdain⁸ ». Au fil de siècles de désespoir et d'éparpillement, nous avons fait preuve de créativité. Nous avons fait face à la mort en osant espérer.

Quelques jours plus tard, à l'aéroport d'Accra, ma famille et mes amis m'encerclèrent. Guy était là, tel un jeune seigneur de l'été, droit et sûr de lui au milieu de ses amis ghanéens. Kwesi Brew, T.D. Bafoo et leurs épouses étaient aussi venus me dire adieu. Efua et ses enfants, les six de la progéniture de Nana, Grace Nuamah et d'autres collègues de Legon, Sheikhalì et Mamali et quelques connaissances nigérianes parcouraient la foule. Julian me serra dans ses bras.

– Sois forte, fille. Très forte. La voiture de Nana s'engagea sur le tarmac et, par une porte privée, il s'approcha de mes amis. Je trinquai avec chacun et distribuai les étreintes sans compter, mais je n'étais pas triste de quitter le Ghana.

Longtemps avant, on m'avait enlevée de force à l'Afrique. Ou, plutôt, on avait enlevé une femme qui me ressemblait et qui m'était certainement apparentée. Ce second départ serait moins douloureux, car je savais à présent que mon peuple n'avait jamais tout à fait quitté l'Afrique. Nous avons chanté le continent dans nos blues, nous l'avions crié dans nos *gospels*, dansé dans nos *breakdowns*. En le transplantant à Philadelphie, à Boston et à Birmingham, nous avons changé sa couleur et modifié ses rythmes. Pourtant, c'était l'Afrique qui se pavanait dans nos hauts mollets bombés, se trémoussait dans nos derrières protubérants et crépitait dans notre rire ample et franc.

Je pouvais presque entendre rire les anciens.

-
- 1 De l'anglais *been to*, « est allé à ». (N.d. T.)
- 2 Les passages en italique suivis d'un astérisque sont en français dans le texte. (N.d. T.)
- 3 Programme d'études correspondant peu ou prou aux classes de première et terminale en France ou aux années de cégep au Québec. (N.d. T.)
- 4 Gruau de maïs omniprésent dans la cuisine du sud des États-Unis. (N.d. T.)
- 5 Oh, oh, liberté, oh, oh, liberté, oh, oh, liberté pour moi. Plutôt que d'être esclave/J'aime mieux mourir/Et rentrer auprès de mon Dieu/Et être libre. (N.d. T.)
- 6 Malcolm X a notamment été surnommé « Detroit Red ». (N.d. T.)
- 7 Brer Rabbit. (N.d. T.)
- 8 Référence aux paroles du *spiritual afro-américain Deep River* : *Deep River, my home is over Jordan*. (N.d. T.)

Pour en savoir plus
sur tous nos ouvrages
et sur l'actualité
du Livre de Poche :
www.livredepoche.com



le monde
entre vos mains

[Le Livre de Poche](http://www.livredepoche.com)

Titre original :
ALL GOD'S CHILDREN NEED TRAVELING SHOES

Cet ouvrage a été traduit avec le concours
du Centre national du livre.

© Maya Angelou, 1986.

© Librairie Générale Française, 2012, pour la traduction
française.

Couverture : Maya Angelou vers 1976. © Rue des Archives/BCA/
CSU.

Cette traduction est publiée avec l'aimable autorisation de
Random
House, une maison de Random House Publishing Group,
une filiale de Random House, Inc.

ISBN : 978-2-253-11058-3

Table

Couverture

Page de titre

Remerciements

Un billet d'avion pour l'Afrique

Page de copyright

Table des matières

1. Couverture
2. Page de titre
3. Remerciements
4. Un billet d'avion pour l'Afrique
5. Le Livre de Poche
6. Page de copyright
7. Table

Pagination de l'édition papier

1. 11
2. 12
3. 13
4. 14
5. 15
6. 16
7. 17
8. 18
9. 19
10. 20
11. 21
12. 22
13. 23
14. 24
15. 25
16. 26
17. 27
18. 28
19. 29
20. 30

21. [31](#)
22. [32](#)
23. [33](#)
24. [34](#)
25. [35](#)
26. [36](#)
27. [37](#)
28. [38](#)
29. [39](#)
30. [40](#)
31. [41](#)
32. [42](#)
33. [43](#)
34. [44](#)
35. [45](#)
36. [46](#)
37. [47](#)
38. [48](#)
39. [49](#)
40. [50](#)
41. [51](#)
42. [52](#)
43. [53](#)
44. [54](#)
45. [55](#)
46. [56](#)
47. [57](#)
48. [58](#)
49. [59](#)
50. [60](#)
51. [61](#)
52. [62](#)
53. [63](#)
54. [64](#)

- 55. [65](#)
- 56. [66](#)
- 57. [67](#)
- 58. [68](#)
- 59. [69](#)
- 60. [70](#)
- 61. [71](#)
- 62. [72](#)
- 63. [73](#)
- 64. [74](#)
- 65. [75](#)
- 66. [76](#)
- 67. [77](#)
- 68. [78](#)
- 69. [79](#)
- 70. [80](#)
- 71. [81](#)
- 72. [82](#)
- 73. [83](#)
- 74. [84](#)
- 75. [85](#)
- 76. [86](#)
- 77. [87](#)
- 78. [88](#)
- 79. [89](#)
- 80. [90](#)
- 81. [91](#)
- 82. [92](#)
- 83. [93](#)
- 84. [94](#)
- 85. [95](#)
- 86. [96](#)
- 87. [97](#)
- 88. [98](#)

89.	99
90.	100
91.	101
92.	102
93.	103
94.	104
95.	105
96.	106
97.	107
98.	108
99.	109
100.	110
101.	111
102.	112
103.	113
104.	114
105.	115
106.	116
107.	117
108.	118
109.	119
110.	120
111.	121
112.	122
113.	123
114.	124
115.	125
116.	126
117.	127
118.	128
119.	129
120.	130
121.	131
122.	132

123.	133
124.	134
125.	135
126.	136
127.	137
128.	138
129.	139
130.	140
131.	141
132.	142
133.	143
134.	144
135.	145
136.	146
137.	147
138.	148
139.	149
140.	150
141.	151
142.	152
143.	153
144.	154
145.	155
146.	156
147.	157
148.	158
149.	159
150.	160
151.	161
152.	162
153.	163
154.	164
155.	165
156.	166

157. [167](#)
158. [168](#)
159. [169](#)
160. [170](#)
161. [171](#)
162. [172](#)
163. [173](#)
164. [174](#)
165. [175](#)
166. [176](#)
167. [177](#)
168. [178](#)
169. [179](#)
170. [180](#)
171. [181](#)
172. [182](#)
173. [183](#)
174. [184](#)
175. [185](#)
176. [186](#)
177. [187](#)
178. [188](#)
179. [189](#)
180. [190](#)
181. [191](#)
182. [192](#)
183. [193](#)
184. [194](#)
185. [195](#)
186. [196](#)
187. [197](#)
188. [198](#)
189. [199](#)
190. [200](#)

191. [201](#)
192. [202](#)
193. [203](#)
194. [204](#)
195. [205](#)
196. [206](#)
197. [207](#)
198. [208](#)
199. [209](#)
200. [210](#)
201. [211](#)
202. [212](#)
203. [213](#)
204. [214](#)
205. [215](#)
206. [216](#)
207. [217](#)
208. [218](#)
209. [219](#)
210. [220](#)
211. [221](#)
212. [222](#)
213. [223](#)
214. [224](#)
215. [225](#)
216. [226](#)
217. [227](#)
218. [228](#)
219. [229](#)
220. [230](#)
221. [231](#)
222. [232](#)
223. [233](#)
224. [234](#)

225.	235
226.	236
227.	237
228.	238
229.	239
230.	240
231.	241
232.	242
233.	243
234.	244
235.	245
236.	246
237.	247
238.	248
239.	249
240.	250
241.	251
242.	252
243.	253
244.	254
245.	255
246.	256
247.	257
248.	258
249.	259

Points de repère

1. [Table](#)
2. [Début du contenu](#)
3. [Couverture](#)